



**HAL**  
open science

# Le statut du phénomène du vague et son rapport avec l'ontologie

Alexis Mézin

► **To cite this version:**

Alexis Mézin. Le statut du phénomène du vague et son rapport avec l'ontologie. Philosophie. 2020. dumas-03203286

**HAL Id: dumas-03203286**

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03203286>

Submitted on 20 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Alexis MEZIN

Le statut du phénomène du vague et son rapport avec l'ontologie

*Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »*

Mention : Philosophie

Parcours : Philosophie des sciences

*Sous la direction de M. Denis PERRIN*

**Année universitaire 2019-2020**





Alexis MEZIN

Le statut du phénomène du vague et son rapport avec l'ontologie

*Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »*

**Mention : Philosophie**

**Parcours : Philosophie des sciences**

*Sous la direction de M. Denis PERRIN*

**Année universitaire 2019-2020**



## Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussigné(e) Alexis Mézin déclare sur l'honneur :

- être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur et un délit de contrefaçon, sanctionné, d'une part, par l'article L335-2 du Code de la Propriété intellectuelle et, d'autre part, par l'université ;

- que ce mémoire est inédit et de ma composition, hormis les éléments utilisés pour illustrer mon propos (courtes citations, photographies, illustrations, etc.) pour lesquels je m'engage à citer la source ;

- que mon texte ne viole aucun droit d'auteur, ni celui d'aucune personne et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ;

- que les analyses et les conclusions de ce mémoire n'engagent pas la responsabilité de mon université de soutenance ;

Fait à : Grenoble

Le : 19/08/2020

Signature :

## Remerciements

Je remercie Denis Perrin pour ses conseils, pour m'avoir soutenu depuis le choix de mon sujet jusqu'à la soutenance, et pour m'avoir motivé par ses nombreux cours. Je suis reconnaissant à Guillaume Bucchioni d'avoir accepté d'être le second membre du jury pour la soutenance. Grand merci aussi aux secrétaires et aux conseiller.ères de l'ARSH sans qui peu de choses seraient possibles.

Mes remerciements vont aussi à Mélissa, pour ses relectures attentives et son amitié.

Merci également à ma famille et mes amis, particulièrement Nicolas pour ses conseils, et Sylvain, Zélie et Alix pour leur soutien.

« Il n'est pas naturel de tracer une ligne de démarcation conceptuelle sans justification particulière, où les similitudes nous feraient constamment franchir la ligne tracée arbitrairement. »

Ludwig Wittgenstein, *Remarques sur la philosophie de la psychologie II*



# Sommaire

<b>Remerciements.....</b>	<b>5</b>
<b>Sommaire.....</b>	<b>7</b>
<b>Introduction.....</b>	<b>9</b>
<b>Chapitre I : Le vague et le paradoxe sorite.....</b>	<b>20</b>
Section 1 : Distinction du vague et de l'imprécision.....	20
Section 2 : Les caractéristiques du vague.....	22
Section 3 : Le paradoxe sorite.....	27
Section 4 : Différentes réponses au paradoxe.....	30
Section 5 : Relations entre logique et ontologie.....	32
<b>Chapitre II : Le vague épistémique ou sémantique.....</b>	<b>38</b>
Section 1 : Le sophisme du verbalisme.....	38
Section 2 : Conception épistémique.....	39
Section 3 : Le sorite selon la théorie de Williamson.....	42
Section 4 : Critiques de la conception épistémique.....	45
Section 5 : Conception sémantique.....	47
Section 6 : Le sorite selon la supervaluation.....	51
Section 7 : Les prédicats observationnels et la référence sans fait.....	54
<b>Chapitre III : Le vague ontologique.....</b>	<b>58</b>
Section 1 : Conception ontologique.....	58
Section 2 : Définir l'objet vague.....	60
Section 3 : Le problème du grand nombre.....	62
Section 4 : L'argument d'Evans.....	65
Section 5 : Critiques de l'argument d'Evans.....	67
Section 6 : Le problème de la décomposition.....	68
<b>Chapitre IV : Composition et ontologie du vague.....</b>	<b>72</b>
Section 1 : La composition restreinte.....	72
Section 2 : L'argument du vague.....	75
Section 3 : La composition vague.....	79
Section 4 : Ontologie d'un réel non-vague.....	81
Section 5 : Les conceptions et l'ontologie du vague.....	84
Section 6 : Le phénomène du vague et ses implications sur la thèse réaliste.....	86
<b>Conclusion.....</b>	<b>90</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>93</b>
<b>Résumé.....</b>	<b>98</b>



## Introduction

Dans toutes les disciplines scientifiques les chercheurs et chercheuses s'efforcent de rendre précis les termes de leurs théories, les concepts utilisés ou les mesures effectuées. Pour cela ils sont notamment contraints de formuler leurs assertions dans des langages nettoyés de leurs imperfections. Certains chercheurs ont appelé à définir plus précisément les expressions et à leur donner des cadres d'application clairs, d'autres s'attellent à construire des langages artificiels dans lesquels la syntaxe, la référence et le sens des expressions doivent être clairement et précisément spécifiés. Plusieurs disciplines (comme la philosophie et la linguistique) ont montré que de nombreux termes et expressions des langages ordinaires sont imprécis, ambigus, généraux, approximatifs ou vagues.<sup>1</sup>

Cette critique de la faillibilité des langages et de certaines de leurs expressions peut aisément être faite par tout praticien ou praticienne d'une langue. En effet, dans la pratique quotidienne des langages ordinaires il est assez fréquent que des locuteurs soient incertains ou en désaccord sur le référent d'un terme, sur sa définition ou sur les objets auxquels ce terme s'applique ou ne s'applique pas. Parfois un désaccord a simplement pour cause un mauvais usage du langage par au moins un des locuteurs, de manière intentionnelle ou non. Comme lorsqu'une phrase qui relève d'une incompatibilité catégorielle est énoncée : « une colère rouge » (bien qu'il soit possible de soutenir que cette expression ait certains sens) ; ou lorsqu'un terme approximatif est utilisé : « la France est hexagonale ». D'autres fois un désaccord entre des locuteurs n'est pas imputable à un mauvais usage du langage mais plutôt, à première vue, au fonctionnement même de ce dernier ou à certaines de ses expressions. Une incertitude (ou un désaccord) peut être provoquée par une compréhension différente par les locuteurs de l'acception d'un même terme. Ces multiples acceptions sont permises du fait de l'imprécision de certaines expressions.

Il est possible de soutenir qu'un langage ordinaire peut contenir de l'imprécision même lorsqu'un raisonnement logique est exprimé dans ce langage. Supposons le syllogisme : « tous les politiciens sont des hommes » et « tous les hommes sont imparfaits », donc « tous les politiciens sont imparfaits ». Les prédicats « hommes » et « politiciens » peuvent être considérés comme imprécis. Le titre de « politicien » est en effet obtenu par des critères plus

---

<sup>1</sup>Cf. Eleanor Rosch, « Natural categories », *Cognitive Psychology*, vol. 4, n° 3, 1973, 328-350 ; Eleanor Rosch & Carolyn B. Mervis, « Family Resemblances : Studies in the Internal Structure of Categories », *Cognitive Psychology*, vol. 7, n° 4, 1975, 573-605.

ou moins stricts et explicites, selon les acceptions un politicien peut être un élu, une personne médiatique s'exprimant sur la politique, ou encore quelqu'un qui exerce une action politique. Chaque acception implique de définir d'autres termes ou expressions qui ne font parfois pas consensus et que nous pouvons aussi qualifier d'imprécis (comme les expressions « personne médiatique » ou « action politique »). Le terme « homme » peut référer à un genre, un mâle, un mâle adulte ou à une espèce biologique. L'adjectif « imparfait » comporte lui aussi plusieurs sens, il peut notamment signifier « qui est incomplet » ou « qui présente au moins un défaut ». D'une certaine manière, même un quantificateur comme « tous » peut être imprécis, car il peut certes référer à l'ensemble des hommes ou des politiciens, mais il peut aussi désigner un sous-ensemble spécifique, par exemple « les hommes présents dans cette pièce » ou « les politiciens de telle république ». Malgré ces remarques sur le potentiel d'imprécision des termes du syllogisme, ce dernier sera considéré comme valide. Parce que nous supposons que le sens et la portée des termes n'auront pas changés d'une proposition à l'autre, et parce que selon le contexte « nous choisissons une interprétation fixe des prédicats, ce qui rend vraie leur attribution aux individus dont il est question en les relativisant par rapport à un domaine arbitraire d'objets »<sup>2</sup>. (Les langages formels et leurs notations sont notamment construits pour éviter les problèmes de ce type concernant les domaines d'objets.) Il y a donc souvent une élimination implicite du potentiel d'imprécision des langages ordinaires, comme si leurs expressions étaient absolument précises.<sup>3</sup>

Par conséquent, il s'est imposé le constat pour les philosophes que les langages ordinaires sont imparfaits. Une imperfection ayant notamment pour cause l'imprécision de nombreux termes, et même l'incohérence de certains selon Frege.<sup>4</sup> Les imprécisions sont de différents types, elles peuvent être le produit d'une ambiguïté (« mineur », « patron ») ou d'une généralisation induite par un terme (« enfant », « animal »). L'imprécision se manifeste aussi du fait des multiples acceptions de nombreux concepts abstraits ou généraux (« liberté », « espace », « substance », « civilisation »), classificatoires (tels ceux dénotant les espèces, les cultures, les langues et les dialectes) ou dénotant des états mentaux (« aimer », « craindre », « désirer »). Malgré la présence de ces imperfections, les langues naturelles sont des moyens de communication efficaces, et la plupart du temps les imprécisions peuvent être levées. Mais, semble-t-il, ce n'est pas toujours le cas. En effet, il existe notamment un certain type de

---

<sup>2</sup>Jean van Heijenoort, « Frege and vagueness », *Selected Essays*, Bibliopolis, Naples, 1986, p. 94.

<sup>3</sup>Nous reprenons ici une introduction de l'imprécision dans le langage par Pascal Engel, voir : Pascal Engel, *La norme du vrai*, Paris, Gallimard, 1989, p. 254.

<sup>4</sup>Jean van Heijenoort, « Frege and vagueness », art. cité, p. 94.

phénomène qui est une caractéristique fréquente, voire systématique, des langages naturels, et qui pose des problèmes qui ne se limitent pas à la communication : le vague.

Une partie des problématiques que pose le vague émerge de sa définition. Le vague concerne les problèmes de la définition des concepts et de la spécification de leur extension. L'extension d'un concept est l'ensemble des individus qui tombent sous le concept, c'est-à-dire les objets auxquels s'applique le concept. L'anti-extension d'un concept, à l'inverse, est l'ensemble des individus qui ne tombent pas sous le concept, c'est-à-dire les objets auxquels s'applique la négation du concept. Un prédicat P est vague s'il admet des cas  $x$  pour lesquels nous avons des raisons concurrentes d'affirmer  $Px$  ou  $\neg Px$ , ou bien d'être indécis (« je ne sais pas si  $Px$  ou  $\neg Px$  »). C'est-à-dire que nous ne parvenons plus à déterminer l'extension et l'anti-extension du concept, nous ne pouvons plus dire si certains objets entrent ou non dans l'extension du concept. Le vague concerne par exemple des prédicats comme : « grand », « rapide », « chauve », « bleu », « tas », « beaucoup » (*etc.*). Bien que presque inapplicable en pratique, il est théoriquement possible de préciser leur signification. Nous pourrions tenter de fixer une limite précise (par exemple 1,75 m pour « grand », 4 grains pour « tas », *etc.*) à partir de laquelle le prédicat serait applicable avec certitude. Mais ce qui pose problème pour ces prédicats « ce ne semble pas être la mesure même de l'objet, mais le fait que cette mesure soit un critère »<sup>5</sup>. « Autrement dit, ce n'est pas le monde lui-même ou la perception que nous en avons qui pose ici problème, mais la détermination du critère que nous devons suivre pour appliquer le terme. »<sup>6</sup> Davantage que leur sens, c'est l'extension des prédicats vagues qui est vague.<sup>7</sup>

Les conceptions des chercheurs sur la définition du vague sont assez divergentes, mais ils s'entendent généralement pour dire qu'un terme est vague lorsqu'il comporte des cas limites (*borderline cases*)<sup>8</sup>. (Nous le verrons, la caractérisation de la notion de cas limite permet de distinguer les termes vagues des termes imprécis.) Un cas limite est un cas où nous ne savons pas où s'arrête l'extension d'un prédicat et où commence son anti-extension. En conséquence, dans un tel cas il existe des objets dont nous ne savons dire s'ils appartiennent ou non à l'extension du prédicat. Ces cas limites sont notamment visibles lorsqu'un terme vague est problématisé dans une phrase :

---

<sup>5</sup>Jacques Moeschler & Anne Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, p. 377.

<sup>6</sup>*Ibid.*, p. 377.

<sup>7</sup>Mihaela Lupu, « Concepts vagues et catégorisation », *Cahiers de linguistique française*, vol. 7, 2003, p. 291-304.

<sup>8</sup>Max Black, « Vagueness : an Exercise in Logical Analysis », *Philosophy of Science*, vol. 6, n° 4, 1937, p. 427-455.

- À partir de quelle longueur de cheveux est-on chauve ?
  - À quel moment un embryon devient-il un fœtus ?
  - Quand commence (ou se termine) le crépuscule ?
  - Quelle est la dernière nuance de bleu et la première nuance de violet ?
  - Quelle est la taille minimale d'une grande personne ?
  - A quelle vitesse un objet se déplace-t-il rapidement ?
- Une phrase peut aussi contenir une superposition de prédicats vagues :
- Quel est le plus grand des petits chats noirs ?

Nous prétendons savoir ce qu'est la propriété d'être chauve ou ce qu'est un embryon, nous sommes capables d'imaginer ou de reconnaître le crépuscule, le bleu et le violet, et nous comprenons généralement ce que signifient les concepts de grandeur et de vitesse, principalement car quotidiennement tous ces concepts sont opérants. Néanmoins lorsque nous interrogeons les limites de l'extension de ces concepts, lorsque nous les poussons à leur extrémité, il apparaît plusieurs problèmes. Notamment le fait que nous ne parvenons ni à décider de manière consensuelle si tel objet du cas limite tombe ou non dans l'extension du concept, ni à donner toutes les conditions de cette indécision, alors même que nous nous représentons sans difficulté ce que les prédicats dénotent lorsque leurs limites ne sont pas interrogées *outré-mesure*. La question de connaître cet *outré-mesure* fait partie intégrante du problème. Or, comment continuer à prétendre pouvoir définir un concept si nous ne parvenons pas à savoir où s'arrête son extension ? Corollairement, comment distinguer dans ce cas ce concept de sa négation ?

Une phrase est vague lorsque nous ne pouvons lui attribuer la valeur de vérité « vrai » ou bien « faux », c'est-à-dire lorsqu'elle ne semble pas satisfaire le principe de bivalence. Par extension, est appelée vague toute expression qui, dans une phrase, est susceptible de produire une exception à la bivalence pour cette phrase. Le vague est donc un problème qui concerne les valeurs de vérité. Soit l'extension et l'anti-extension laissent un vide (*truth-value gaps*), soit l'extension et l'anti-extension se recouvrent (*truth-value gluts*). L'insatisfaction de la bivalence contraint à un dilemme logique : rejeter le principe du tiers-exclu<sup>9</sup>, donc accepter une valeur de vérité « ni vraie ni fausse » ; ou bien rejeter le principe de non-contradiction, donc accepter un état contradictoire « vrai et faux ». Les philosophes et logiciens rejettent presque unanimement

---

<sup>9</sup>Le principe du tiers-exclu énonce que : ou bien une proposition est vraie, ou bien sa négation est vraie.

l'approche consistant à nier le principe de non-contradiction (excepté certains défenseurs des logiques dialéthiques)<sup>10</sup>, car ils rappellent l'importance du principe d'explosion, selon lequel : d'une contradiction, nous pouvons déduire ce que nous voulons. Ce principe est central dans la plupart des logiques, notamment la logique standard de premier ordre. Une logique renonçant au principe serait triviale ou paraconsistante (si elle y renonçait pour certains cas particuliers), ce qui reste inacceptable pour de nombreux logiciens. L'option du rejet du tiers-exclu n'est pourtant lui non plus pas exempt de défis logiques et philosophiques. Dans le cadre de cette seconde approche, la première étape consiste avant tout à savoir si le vague est réductible, d'une manière ou d'une autre. Est-il possible de donner des limites précises aux prédicats vagues ? De tels prédicats ont-ils seulement des limites ? Sont-ils incohérents ?

Kit Fine<sup>11</sup> met à mal l'idée de l'ajout d'une valeur de vérité « indéfini » dans la zone intermédiaire entre le « vrai » et le « faux » (ce que suggère l'approche consistant à rejeter le tiers-exclu). Fine appelle « cas pénombraux » les cas où la frontière de l'extension d'un terme n'est ni précise ni définie, mais vague. Selon lui il peut y avoir des cas pénombraux de cas pénombraux, car certains objets peuvent sembler être situés entre le « vrai » et l'« indéfini », ou le « faux » et l'« indéfini ». Selon Sainsbury<sup>12</sup> il y a donc un vague du vague, et un vague du vague du vague (*etc.*), car nous pouvons répéter l'opération à tous les cas limites. Il y a un « vague d'ordre supérieur ». L'ajout d'une valeur de vérité ne résout donc pas le problème, car autour d'un cas limite il y aura toujours deux autres cas limites dans l'une ou l'autre des extensions du prédicat. L'existence des connexions pénombrales semble donc rendre inadéquate une sémantique des termes vagues.

Les relations logiques désignées comme « connexions pénombrales » et le vague d'ordre supérieur évoquent un profond problème : le paradoxe sorite. Formulé au IV<sup>e</sup> siècle avant J-C, le sorite (ou « paradoxe du tas ») est attribué à Eubulide de Milet. Le paradoxe applique un raisonnement par récurrence (ou par induction) tout en exploitant le flou sémantique des prédicats vagues. Il peut prendre de nombreuses formes, voici l'une d'elles :

- (1) Un million de grains constitue un tas.
- (2) La soustraction d'un grain ne suffit pas à faire d'un tas un non-tas.
- (C) Un grain, ou même l'absence de grain, constitue un tas.

---

<sup>10</sup>Graham Priest, *The Law of Non-Contradiction, New Philosophical Essays*, J.-C. Beall and B. Armour-Garb, Oxford, Oxford University Press, 2004.

<sup>11</sup>Fine, K., « Vagueness, Truth and Logic », *Synthese*, vol. 30, n° 1, 1975, p. 265-300.

<sup>12</sup>Mark Sainsbury, *Paradoxes*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 7.

Les prémisses semblent vraies et le raisonnement est valide, pourtant la conclusion est fausse, car un seul grain (et zéro grain) ne fait évidemment pas un tas. Puisque l'étape de base de l'argument est vraie et que l'argument est valide nous ne semblons pas avoir d'autre choix que de rejeter la deuxième prémisse. Pourtant le raisonnement par récurrence peut s'appliquer de manière correcte, comme en mathématique, mais appliqué au vague sémantique cette induction devient un paradoxe. Ainsi le sorite semble traduire les relations logiques brouillant les conditions de vérité des phrases contenant des prédicats vagues.

Le phénomène du vague pose ainsi une multitude de problèmes importants en philosophie du langage, en philosophie de la logique et en métaphysique. Ces problèmes sont d'ordre sémantique, épistémique, logique et ontologique. Sémantique parce qu'ils concernent la signification des concepts et les connexions pénombrales. Il s'agit de savoir si le vague est réductible, s'il est possible de donner des extensions précises aux prédicats de ce type ; ou si ces derniers n'ont définitivement pas de limite à leur extension et sont alors des termes sans frontière. Il est aussi question de savoir comment des termes opérants et apparemment « essentiels » au langage peuvent être en même temps incohérents (semble-t-il).<sup>13</sup>

D'autre part le vague pose un profond problème épistémique, non seulement car il est question de savoir si le vague est une forme d'ignorance ou d'indétermination, mais aussi parce qu'il met en question la stabilité de nos jugements dans les cas limites et la connaissance que nous avons de nos propres concepts. « [Le vague] fait en effet partie intégrante de notre connaissance dans la mesure où celle-ci commence avec l'observation, et que la plupart des prédicats observationnels sont vagues. »<sup>14</sup> Les assertions des sciences sont remplies de nombreux termes vagues, comme certaines catégories sociologiques, ou les classifications d'espèces et de sexes en biologie.<sup>15</sup> De ce point de vue le traitement philosophique du vague pourrait même avoir des conséquences importantes en philosophie morale.

Le problème logique du vague concerne notamment le paradoxe sorite, la représentation logique des connexions pénombrales et de l'absence de frontière nette (si tel est le cas). Une logique du vague doit expliquer le statut épistémique des prédicats vagues (ignorance, indétermination, ...), et être capable de traiter ces derniers sans contradiction et en se détournant le moins possible de la logique classique. Si le vague est réductible, s'il manifeste une forme

---

<sup>13</sup>Engel P., *La norme du vrai*, *op. cit.*, p. 254.

<sup>14</sup>Claudine Tiercelin, *La pensée-signé*, « La sémiotique du vague », Chapitre 5, Paris, Collège de France, 2013, §3.

<sup>15</sup>Même des concepts apparemment sans ambiguïté comme le genre et le sexe peuvent être sujets au vague, non seulement en raison des transidentité, mais aussi de certaines conditions génétiques qui peuvent donner à un individu certains traits biologiques, comme les intersexuations.



de cohérence, alors il est autorisé d'envisager une « logique du vague ». S'il est irréductible, l'enjeu peut tout de même consister à essayer de traiter l'indétermination en termes logiques, tout en relevant le défi d'éviter de produire une logique incohérente du fait de prédicats incohérents. La question de savoir quel est le meilleur traitement logique du vague est étroitement liée au problème des sorites, et à ce dernier plusieurs réponses ont été proposées. Le sorite est l'un des paradoxes de logique les plus résistants. Il l'est à tel point qu'il constitue une menace sur les théories orthodoxes de la sémantique et de la logique du langage naturel. Il est donc devenu un problème philosophique d'importance, tant pour les philosophes que pour les logiciens.

Enfin, le vague pose une question ontologique. Il est question de déterminer si ce dernier est dans le monde, dans les propriétés elles-mêmes. Le vague est peut-être davantage qu'un phénomène sémantique ou épistémique. Étant donné que notre connaissance se construit toujours en relation avec le vague et que la plupart des prédicats observationnels le sont, est-il possible que le vague soit davantage qu'un phénomène sémantique ou représentationnel ? Qu'est-ce qui nous assure, par exemple, que le vague des prédicats observationnels est causé par une énigme sémantique (ou une lacune représentationnelle) et non pas par un phénomène d'ordre ontologique ? Si « Jean est chauve » n'a aucune valeur de vérité c'est peut-être parce qu'il n'y a aucun fait dans le monde qui rend cette affirmation vraie. Certains phénomènes observables semblent aussi évoquer la possibilité d'un vague réel ou d'une indétermination, l'exemple paradigmatique étant la physique quantique (néanmoins nous ne discuterons pas de ce problème ici). Le vague est peut-être constitutif de la réalité elle-même, au sens où il pourrait y avoir des objets vagues. Par exemple nous ne savons pas où se situent les limites précises d'un nuage : pour une multitude de fractions de vapeur d'eau données nous sommes dans l'incapacité de dire si elles font parties du nuage ou non. Ainsi le terme « nuage » désigne peut-être un objet vague.<sup>16</sup> Des implications ontologiques sont sérieusement envisagées par certains philosophes.<sup>17</sup>

Pour traiter les problèmes que pose le vague il existe trois conceptions incompatibles : la conception épistémique, qui soutient que le vague est une illusion causée par notre ignorance ; la conception sémantique, qui considère que le vague correspond effectivement à un phénomène d'indétermination mais que celui-ci se limite au cadre du langage ; et la conception ontologique, qui suggère que le vague et son indétermination sont d'origine ontologique, voire

---

<sup>16</sup>Peter Unger, « The Problem of the Many », *Midwest Studies in Philosophy*, Vol. 5, n° 1, 1980, p. 411-467.

<sup>17</sup>Cf. Terence Parsons, *Indeterminate Identity, Metaphysics and Semantics*, Oxford, Oxford University Press, 2000 ; Peter Van Inwagen, *Material Beings*, New York, Cornell University Press, 1990.

qu'il existe des objets vagues. Ce sont des théories globales, c'est-à-dire qu'elles se positionnent (au moins minimalement) sur toutes les problématiques impliquées par le vague (sémantique, épistémique, logique et ontologique). Car, par exemple, pour déterminer les conséquences épistémiques il faut savoir si le vague est de l'ordre de l'ignorance ou de l'indétermination. Or, pour le savoir il faut rendre compte de la sémantique et de la logique des prédicats, donc il faut aussi traiter le paradoxe sorite. Ce problème se généralise s'il est question d'étudier le statut ontologique du vague, car il convient notamment de s'étendre aux domaines de la philosophie de la logique et de la méta-ontologie (qui questionne le domaine d'étude de l'ontologie et sa méthodologie). Affirmer ou nier le vague ontologique repose donc sur de nombreux présupposés (sur la signification, la vérité, l'identité, *etc.*) et sur la nécessité de se positionner quant au rapport qu'entretiennent logique et ontologie. Nous ne prétendons évidemment pas faire tout cela ici, d'autant que la littérature sur le sujet est abondante. Dans notre propos il est question de présenter les conceptions et certains de leurs principaux arguments, cela dans l'objectif de proposer une étude possible de l'ontologie du vague.

Notre recherche portera sur le statut du phénomène du vague et son rapport avec l'ontologie. Quel est le statut ontologique du vague ? Se limite-t-il à une illusion produite par l'inconnaissabilité de l'extension de certains prédicats, ou est-il un phénomène sémantique ? Ou bien le vague est-il un phénomène réel lié à l'existence d'objets vagues ? Il s'agira principalement d'essayer de montrer ce que le phénomène du vague implique dans le domaine de l'ontologie, notamment par rapport à la composition restreinte<sup>18</sup> et l'ontologie du sens commun<sup>19</sup>. Dans l'hypothèse d'un vague réel, l'enjeu est de réussir à définir la notion d'« objet vague », autrement dit de parvenir à déterminer la nature de la notion d'indétermination ontologique. Il sera aussi question de savoir si la thèse d'un réel non-vague exclut des théories ontologiques, et si elle contraint à certaines ontologies générales. Tenter de répondre à ces questions nécessitera de prendre position par rapport à d'autres problématiques, dont certaines sont encore en discussion. Cela exigera aussi de passer par une réflexion sur le lien entre logique et ontologie, notamment en questionnant la thèse réaliste<sup>20</sup> et son positionnement sur le rapport entre structure de la pensée et structure de la réalité.

---

<sup>18</sup>La composition restreinte est une thèse ontologique générale qui stipule que : parfois certains objets (des parties) composent quelque chose (un tout), et parfois certains objets ne composent rien.

<sup>19</sup>L'ontologie du sens commun désigne ici une ontologie « intuitive » communément partagée, elle consiste à accepter l'existence des objets ordinaires. Un objet ordinaire est par exemple : une pomme, une table, la Terre (*etc.*).

<sup>20</sup>Le « réalisme » tel que le définit Dummett, dans : Michael Dummett, « Realism » (1963), *Truth and Other Enigmas*, Harvard, Harvard University Press, 1978, p. 145-165.

Nous mènerons notre recherche en commençant par définir ce qu'est le phénomène du vague et les différents problèmes qu'il pose (chapitre I). Pour cela il faudra d'abord distinguer les prédicats vagues et les termes imprécis. Cette distinction permettra de proposer une définition du vague. Il s'agira ensuite de montrer les problèmes particuliers qu'il pose dans le langage et d'étudier la notion de cas limite. Pour un énoncé, l'application d'un terme vague à un objet du cas limite produit une apparente indétermination de la valeur de vérité de l'énoncé. De plus, la notion de vague d'ordre supérieur montre que ce phénomène d'indétermination se généralise à toute l'extension du prédicat. Cela nous mènera à l'étude du paradoxe sorite, qui traduit les relations logiques propres aux termes vagues. Il existe plusieurs réponses à ce paradoxe. Puis, par l'intermédiaire d'une réflexion sur le rapport entre logique et l'ontologie, il conviendra de montrer en quoi un problème logique peut engendrer (ou suggérer) un problème d'ordre ontologique. D'autre part, nous présenterons la position réaliste, qui suppose notamment que le réel se comprend de manière bivalente, afin de marquer la principale distinction entre les défenseurs d'un réel non-vague et les défenseurs d'un réel vague. Nous étudierons ensuite les deux principales approches soutenant un réel non-vague : la conception épistémique et la conception sémantique (chapitre II). Il s'agira de savoir si le vague est une illusion ou un phénomène propre au langage. D'abord, nous présenterons la théorie épistémique de Williamson<sup>21</sup> (principal défenseur de cette conception), sa position par rapport au sorite, et les critiques qui lui sont faites. Puis, nous présenterons la conception sémantique, son rapport au sorite lorsqu'elle est associée à la supervaluation, et ses limites. Il s'agira ensuite de voir en quoi les termes observationnels peuvent être vagues et quel problème cela pose pour les défenseurs d'un réel non-vague. Cela nous mènera à la conception ontologique, qui soutient l'existence des objets vagues (chapitre III). S'il est possible de montrer en quoi l'idée d'objet vague ou d'identité indéterminée est crédible, alors il faudra trouver des cas d'identité indéterminée. Le problème du grand nombre<sup>22</sup> peut prétendre être un tel cas. Evans donne cependant un argument puissant contre l'identité indéterminée. Par un raisonnement par l'absurde, il montre que l'idée d'identité indéterminée aboutit à une contradiction. Mais de sérieuses critiques ont été faites à cet argument. Donc la question de l'identité indéterminée demeure. Ce qui est aussi le cas de l'existence indéterminée, comme peut le suggérer une certaine interprétation du problème de la décomposition<sup>23</sup>. En effet, il semble que les

---

<sup>21</sup>Timothy Williamson, *Vagueness*, London & New York, Routledge, 1994.

<sup>22</sup>Peter Unger, « The Problem of the Many », *Midwest Studies in Philosophy*, Vol. 5, n° 1, 1980, p. 411-467.

<sup>23</sup>Peter Unger, « I do not exist », *Perception and Identity*, G. F. MacDonald, Londres, Cornell University Press, 1976, p. 235-251.

raisonnements soritiques sont aussi applicables aux objets ordinaires. Cela engendre donc un problème d'ordre ontologique. Il devient alors question d'étudier les implications ontologiques du phénomène du vague (chapitre IV). Car le problème de la composition pose de sérieuses limites à l'ontologie du sens commun et à la composition restreinte. De plus, l'« argument du vague »<sup>24</sup> montre qu'une ontologie qui admet des cas de composition (des objets composés) vagues implique que l'existence est vague, ce qui est impossible. Malgré cet argument, certains sont prêts à soutenir que l'existence peut être vague.<sup>25</sup> Donc deux options restent possibles. Soit accepter une composition restreinte, donc soutenir un réel vague et une existence vague. Soit réviser l'ontologie et opter pour une thèse radicalement éliminativiste<sup>26</sup>, comme peut l'être par exemple le nihilisme de la composition. Nous présenterons alors une ontologie possible pour ces options. Enfin, nous verrons que le débat sur le statut ontologique du vague est difficile à clore. En effet, soutenir un réel vague est très coûteux, mais aussi cela implique de manier des concepts difficiles à saisir, comme celui d'« existence vague ». D'autre part, pour soutenir un réel non-vague, les conceptions épistémiques et sémantiques doivent s'engager ontologiquement. Enfin, nous verrons que les problèmes sémantiques et ontologiques que pose le vague constituent une menace pour la thèse réaliste.

---

<sup>24</sup>Theodore Sider, *Four-Dimensionalism : An Ontology of Persistence and Time*, Oxford University Press, 2001, 127-128 ; David Lewis, *On the plurality of worlds*, Oxford, Blackwell, 1986, p. 212-213.

<sup>25</sup>Cf. par exemple : Peter Van Inwagen, *Material Beings*, *op. cit.*, 1990.

<sup>26</sup>Une thèse éliminativiste est une thèse qui nie l'existence de certains objets ordinaires.



## Chapitre I : Le vague et le paradoxe sorite

### Section 1 : Distinction du vague et de l'imprécision

En philosophie du langage, en linguistique ou dans d'autres disciplines le mot « vague » est régulièrement utilisé pour désigner nombre de problèmes sémantiques, philosophiques ou logiques. Par ailleurs l'expression « flou » est la plupart du temps comprise comme synonyme de « vague » (ce dont nous convenons ici pour la suite). Les problèmes sémantiques désignés comme « vagues » peuvent néanmoins être très différents. Le vague est ainsi souvent confondu avec l'imprécision (nous verrons toutefois que certains traitements sémantiques du vague le réduisent à l'imprécision). Nombreux penseurs ont nommé « vagues » des phénomènes dès qu'il était question d'imprécision dans les termes, d'imperfection d'un langage ou de doute dans les représentations (ce à quoi il y aurait peu d'intérêt à leur en tenir rigueur). La notion de vague semble donc elle-même ambiguë et peut être confuse. Du fait des multiples utilisations et acceptions du terme, le vague « authentique » auquel nous nous intéressons doit d'abord être distingué de l'imprécision (notamment de l'ambiguïté et de la généralité). Ces détours permettront de souligner certaines ressemblances, de fixer la signification (parfois non consensuelle) de certaines notions, de prévenir l'apparition de nombreux problèmes, d'éviter les complexités inutiles et de clarifier la nature des défis philosophiques que pose le vague.

Un terme est ambigu s'il a au moins deux sens indépendants, même partiellement, et donc autant d'extensions possibles. Cette multitude de sens produit de l'imprécision. Une expression est ambiguë si elle a plusieurs paraphrases qui ne se paraphrasent pas l'une l'autre. Ce sont des termes comme : « avocat », « mineur », « enfant », « farce » (*etc.*). Un mot ambigu peut rendre incertain le sens d'une phrase : « cet avocat ne m'inspire pas confiance ». L'ambiguïté est intrinsèque, le mot la porte du fait de sa construction, de son étymologie, ou par coïncidence. Elle peut être levée par le contexte, ce qui n'est pas le cas du vague. Pour Fine<sup>27</sup> le vague signifie « sous-détermination » de la signification, alors que l'ambiguïté signifie « sur-détermination » (parce que les termes ont plusieurs sens en même temps). « L'ambiguïté

---

<sup>27</sup>Kit Fine, « Vagueness, Truth and Logic », *Synthese*, vol. 30, n° 1, 1975, p. 265-300.

est comme la superposition de plusieurs images, le flou comme une image inachevée. »<sup>28</sup> Une phrase vague l'est relativement au locuteur, car ce dernier ne sait pas s'il peut ou non appliquer à tel ou tel objet un certain signe linguistique. Le contraste entre vague et ambiguïté est réduit par le fait que beaucoup de mots sont à la fois vagues et ambigus. Le terme « enfant » est ambigu entre « progéniture » et « progéniture immature », et cette dernière interprétation est vague parce qu'il y a des cas limites de progéniture immature. Néanmoins, l'ambiguïté concerne le choix entre différentes intensions (c'est-à-dire la définition d'un terme, les propriétés qu'il connote), alors que le vague concerne le choix entre différentes extensions.<sup>29</sup>

Le vague sémantique doit être aussi distingué de la généralité. La distinction est d'autant plus compliquée par le fait que la plupart des mots sont généraux, par exemple le terme « enfant » couvre à la fois les « garçons » et les « filles », et « félin » couvre une multitude de genres (*etc.*). Pour Fine la généralité est un défaut de spécificité.<sup>30</sup> Un concept est général si son extension ne se réduit pas à un *singleton* (ensemble ne contenant qu'un unique élément). Une réponse à une question est maximale informative si elle sélectionne un unique élément qui répond à la question (ou l'ensemble exhaustif des éléments répondant à la question). Communément, « généralité » qualifie le niveau insuffisant d'informativité d'un énoncé. Par exemple en réponse à la question :

- a) Qui est avec Jean aujourd'hui ?
- b) Un de ses frères.

Ici l'information est imparfaite car elle n'est pas maximale informative. Les concepts généraux restent utiles dans la communication, car les concepts spécifiques peuvent être trop contraignants et saturés sémantiquement pour certains besoins communicatifs. Le problème que pose la généralité peut lui aussi être souvent résolu par le contexte. Le vague, quant à lui, a un sens qui semble synonyme de « généralité anormale », ce qui produit des interprétations équivoques du vague. Néanmoins, des termes mathématiques tels que les nombres premiers montrent qu'un terme peut être général sans être vague. En effet, « nombre premier » est un concept dont nous ne connaissons pas intégralement l'extension. Pourtant, en principe, nous savons que tout nombre est tel qu'il y a une réponse univoque à la question de savoir s'il est premier ou pas. Dans le cas de « rouge » nous ne savons cependant pas si toute nuance de

---

<sup>28</sup>*Ibid.*, p. 282.

<sup>29</sup>Mihaela Lupu, « Concepts vagues et catégorisation », *Cahiers de linguistique française*, vol. 7, 2003, p. 291-304.

<sup>30</sup>Kit Fine, « Vagueness, Truth and Logic », art. cité, p. 283.

couleur est telle qu'il y a une réponse univoque à la question de savoir si cette nuance est rouge ou pas. Ainsi la généralité relève de l'imprécision, mais le vague, lui, relève de l'indétermination.<sup>31</sup>

Les distinctions entre le vague, l'ambiguïté et la généralité peuvent être formalisées. Fine propose une telle formalisation<sup>32</sup>, en supposant que  $n$  est un nombre entier et que la signification des prédicats « nice1 », « nice2 » et « nice3 » est donnée par les clauses suivantes :

- (1) (a)  $n$  est nice1, si  $n > 15$   
(b)  $n$  n'est pas nice1, si  $n < 13$
- (2) (a)  $n$  est nice2, si et seulement si  $n > 15$   
(b)  $n$  est nice2, si et seulement si  $n > 14$
- (3)  $n$  est nice3, si et seulement si  $n > 15$

Cette formalisation montre que « nice1 » est vague. Car le prédicat « nice1 » s'applique si  $n$  est supérieur à 15, et il ne s'applique pas si  $n$  est inférieur à 13 ; or si  $n$  est 13, 14 ou 15 il est indéterminé que « nice1 » s'applique ou non à  $n$ . Ainsi la signification de « nice1 » est sous-déterminée du fait de son cas limite. D'autre part, « nice2 » est ambigu et sa signification est surdéterminée ; et « nice3 » est général car il est satisfait par une infinité de nombres. Pour Fine l'un des enjeux qui s'impose pour toute théorie du vague est donc d'être capable d'expliquer la sous-détermination des prédicats de type « nice1 » et de rendre compte du fonctionnement de leur sens.<sup>33</sup>

## Section 2 : Les caractéristiques du vague

Les prédicats vagues sont des termes dont la transition entre leur application et leur non-application à des objets semble *continue*, ce qui produit cette impression d'absence de frontières nettes. La frontière entre l'extension et l'anti-extension de ces prédicats semble floue. Ce flou produit des cas limites. Par exemple dans le cas de « rouge » et « orange » il semble ne pas y avoir de frontière nette entre les deux. Pourtant l'existence même de la distinction entre ces

---

<sup>31</sup> Paul Égré, « Qu'est-ce que le vague ? » (DA n° 1), *Sémantique et épistémologie du vague*, 2011, [http://paulegre.free.fr/Teaching/DECVague2011/cours1\\_2011.pdf](http://paulegre.free.fr/Teaching/DECVague2011/cours1_2011.pdf), p. 2.

<sup>32</sup> Kit Fine, « Vagueness, Truth and Logic », art. cité, p. 266.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 266-268.



termes implique qu'il devrait y avoir une frontière nette entre eux, car, de fait, parfois ils s'appliquent et parfois ils ne s'appliquent pas, et ils ne sont pas censés s'appliquer en même temps. Remarquons d'ailleurs que certains termes vagues possèdent plusieurs frontières, comme c'est le cas des termes « crépuscule » ou « orange », car le crépuscule se situe entre le jour et la nuit, et sur le spectre des couleurs orange est situé entre le jaune et le rouge. Le vague a aussi la particularité d'être préservé dans la traduction d'une langue naturelle à une autre. De plus, certains langages prennent parfois en compte le phénomène du vague, comme avec les termes « rougeâtre » et « blanchâtre ». La transition continue entre l'application et la non-application de ces prédicats produit des différences indiscernables. Cela provoque une instabilité du jugement lorsqu'il s'agit de savoir si le prédicat s'applique ou pas. Cette instabilité se manifeste de manière individuelle et collective. En effet, les cas limites peuvent souvent donner lieu à des désaccords, ou à un consensus quant à l'indétermination de leur extension. Réciproquement, les locuteurs « compétents » s'attendent à ce que les autres aient le même type d'hésitation.

Le vague d'un terme peut être reconnu par l'apparition simultanée de certains symptômes caractéristiques de ce phénomène.<sup>34</sup> Ces derniers traduisent la particularité du vague, ils sont donc largement acceptés par les philosophes. Ainsi un prédicat P est vague : s'il admet des cas-limites, des cas qui ne sont ni clairement P ni clairement non-P ; s'il admet des cas  $x$  pour lesquels nous avons des raisons concurrentes d'affirmer  $Px$  ou non- $Px$ , ou de dire « je ne sais pas si  $Px$  ou non- $Px$  » ; si son extension et son anti-extension ne semblent pas exhaustivement et mutuellement exclusives ; et s'il est possible de construire un argument soritique à partir de ce prédicat.<sup>35</sup> Bien que rarement niés, ces symptômes peuvent cependant être réduits à des erreurs liées à une incompréhension de la nature du phénomène du vague (c'est ce que soutiennent par exemple la conception épistémique et certaines solutions au sorite).

L'instabilité du jugement est produite car nous ne pouvons attribuer la valeur de vérité « vrai » ou bien « faux » à la phrase contenant un prédicat vague, c'est-à-dire lorsqu'elle ne semble pas satisfaire le principe de bivalence. Le vague pose donc un problème concernant les valeurs de vérité. « Intuitivement », il semble que le problème pose un dilemme : soit l'extension et l'anti-extension laissent un vide (*truth-value gaps*), soit l'extension et l'anti-extension se recouvrent (*truth-value gluts*). À première vue, l'insatisfaction de la bivalence contraint à un dilemme logique : soit rejeter le principe du tiers-exclu, donc accepter une valeur

---

<sup>34</sup> Paul Égré, « Qu'est-ce que le vague ? » (DA n° 1), *Sémantique et épistémologie du vague*, 2011, [http://paulegre.free.fr/Teaching/DECVague2011/cours1\\_2011.pdf](http://paulegre.free.fr/Teaching/DECVague2011/cours1_2011.pdf), p. 3-5.

<sup>35</sup> Otávio Bueno & Mark Colyvan, « Just what is vagueness ? », *Ratio*, vol. 25, n° 1, 2012, p. 19-33.

de vérité « ni vraie ni fausse » (comme « indéfinie ») ; soit rejeter le principe de non-contradiction, donc accepter un état contradictoire « vrai et faux ».<sup>36</sup>

Nous l'avons évoqué, les philosophes et logiciens rejettent presque unanimement l'approche consistant à nier le principe de non-contradiction (excepté certains défenseurs d'une logique dialéthique)<sup>37</sup>, car ils soutiennent que le principe d'explosion contraint une logique à ne pas accepter la possibilité des contradictions. En logique classique, si un système axiomatique permet deux inférences contradictoires il se heurte au principe d'explosion. Ce dernier stipule que n'importe quel énoncé peut être déduit à partir d'une contradiction (« d'une contradiction on peut déduire ce qu'on veut »). Selon les règles de déduction de la logique classique et la manière dont sont utilisés les connecteurs logiques, une justification (ici informelle) de ce principe peut s'énoncer. Par hypothèse, et bien que contradictoires, admettons les deux propositions suivantes comme toutes deux vraies :

(1) « Tous les cygnes sont blancs »

et ( $\wedge$ )

(2) « certains cygnes ne sont pas blancs ».

Nous savons donc que « tous les cygnes sont blancs ». Nous déduisons :

(3) « Tous les cygnes sont blancs » ou (inclusif) ( $\vee$ ) « tous les canards sont jaunes ».

« Tous les cygnes sont blancs » est vrai, donc nous n'avons pas besoin de vérifier la seconde proposition de (3), car pour le connecteur « ou » il suffit qu'une seule des deux propositions soit vraie pour que la phrase le soit, ici (3). Cependant, si « certains cygnes ne sont pas blancs » est vrai (ce qui est le cas car cela a été admis par hypothèse), cela invalide la première proposition de (3) : « tous les cygnes sont blancs ». La validité de (3) a été démontrée par une règle de déduction valide, donc pour que (3) reste valide il faut nécessairement que soit vraie la proposition suivante :

(C) « Tous les canards sont jaunes ».

---

<sup>36</sup>Andrew D. Irvine, « Gaps, gluts, and paradox », *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 22, n° 1, 1992, p. 273-299.

<sup>37</sup>Cf. par exemple : Graham Priest, *The Law of Non-Contradiction, New Philosophical Essays*, J.-C. Beall and B. Armour-Garb, Oxford, Oxford University Press, 2004.

Ce raisonnement vaut pour n'importe quelle autre affirmation, il suffit de supposer initialement deux propositions contradictoires.

En logique classique, une logique qui ne prend pas en compte le principe d'explosion est appelée un trivialisme, où tout est vrai, même les contradictions. La grande majorité des logiciens et des philosophes rejette le trivialisme, car celui-ci ne permet pas de produire des démonstrations solides, et, étant radicalement contre-intuitif, il est considéré comme une absurdité. Selon Aristote<sup>38</sup> le trivialisme (ou plutôt le fait de nier le principe de non-contradiction) implique que tout soit « un », car il permet de rendre identique l'être et le non-être, étant donné que tout est vrai ainsi que les contradictions.<sup>39</sup> Ainsi, à première vue, l'approche stipulant que dans le cas des prédicats vagues leur extension et leur anti-extension se recouvrent (*truth-value gluts*) semble provoquer plus de problèmes qu'elle n'en résout. Dans l'optique d'établir une sémantique et une logique du vague, le rejet du principe de non-contradiction ne semble pas être une option économe ; ce semble même être une approche particulièrement risquée. Qu'en est-il cependant de l'ajout d'une valeur de vérité « ni vraie ni fausse » ?

Dans une certaine mesure le vague ressemble à l'imprécision, mais il s'en distingue par ses propriétés particulières, notamment par la notion de cas limite et sa relation avec le sorite. À première vue le problème qu'il pose est davantage qu'un défaut de connaissance sur l'extension de certains prédicats. De ce point de vue, Peirce imputait déjà cette anomalie à une forme d'indétermination :

« Une proposition est vague lorsqu'il y a des états possibles de choses pour lesquelles il est intrinsèquement incertain que [...] l'orateur les considère comme exclues ou autorisées par la proposition. Par intrinsèquement incertain, nous entendons non pas incertain en raison de l'ignorance de l'interprète, mais parce que les habitudes linguistiques de l'orateur étaient indéterminées. »<sup>4041</sup>

---

<sup>38</sup>Aristote, *Métaphysique*, Paris, Vrin, 1991.

<sup>39</sup>Consensuellement, depuis Aristote jusqu'à la logique contemporaine, le trivialisme est considéré comme une position irrationnelle et inféconde. Le principe de non-contradiction semble être un principe évident et indiscutable, sans lequel : « nous ne pourrions rien penser et nous pourrions tout dire » ; parce que le rejet du principe de non-contradiction ne permet pas de penser les distinctions (car toutes les propriétés sont confondues).

<sup>40</sup>Charles S. Peirce, « Vague », *Dictionary of Philosophy and Psychology*, J. M. Baldwin, Londres, Macmillan, 1902, p. 748.

<sup>41</sup>Remarquant cela, Peirce soupçonne que l'indétermination est peut-être d'ordre ontologique. Cf. Charles S. Peirce, *The New Elements of Mathematics*, I-IV, Catherine Eisele, The Hague, Mouton, 1976.

Selon Kit Fine les « cas pénombraux » sont les cas où la frontière entre l'extension et l'anti-extension d'un terme n'est pas déterminée.<sup>42</sup> Dans le précédent exemple de Fine le prédicat « nice1 » est seulement défini comme tel :  $n$  est nice1 si  $n > 15$ , et  $n$  n'est pas nice1 si  $n < 13$ . Il y a donc une sous-détermination de la signification du prédicat. Cette sous-détermination implique que si  $n$  est dans la zone intermédiaire (entre l'application déterminée et la non application déterminée du prédicat), alors la valeur de vérité de «  $n$  est nice1 » est indéfinie. Néanmoins, cette formalisation ne saisit pas adéquatement ce qu'est le phénomène du vague, parce qu'elle suppose que l'extension et l'anti-extension du prédicat sont déterminées. Une telle formalisation suggère donc que le vague est davantage une forme d'incomplétude qu'une forme d'indétermination, car l'indétermination s'y limite à la zone intermédiaire et ne s'étend pas à tout le prédicat. Or, cela ne correspond pas à ce qu'impose le raisonnement soritique. Toutefois, Fine le remarque. Car la notion de « connexions pénombrales » permet précisément de souligner le fait que même la frontière entre ce qui est déterminé et ce qui est indéterminé (entre « vrai » et « indéfini », et entre « indéfini » et « faux ») est floue. Les connexions pénombrales sont ainsi des relations logiques particulières qui brouillent les conditions de vérité des phrases contenant des prédicats vagues. Le vague ne peut donc être réduit à une forme d'incomplétude. C'est une indétermination sémantique. Pour cette raison l'existence des connexions pénombrales est un obstacle majeur à une sémantique des termes vagues, car une approche trivalente ne respecte pas les vérités pénombrales propres aux prédicats vagues. S'ajoute néanmoins aux connexions pénombrales un problème supplémentaire, que Russell a très tôt suggéré :

« Quelqu'un pourrait chercher à obtenir de la précision dans l'utilisation des mots en disant qu'aucun mot ne doit être appliqué dans la pénombre, mais malheureusement la pénombre elle-même n'est pas définissable avec précision, et tous les flous qui s'appliquent aux utilisations primaires des mots s'appliquent également lorsque nous essayons de fixer une limite à leur application indubitable. »<sup>43</sup>

L'observation de Russell fut davantage développée par Sainsbury<sup>44</sup>. Selon ce dernier, s'il peut y avoir des cas pénombraux de cas pénombraux, il y a un vague du vague, et un vague du vague du vague (*etc.*). Ce « vague d'ordre supérieur »<sup>45</sup> signifie qu'autour d'un cas limite il y a toujours deux autres cas limites dans l'une ou l'autre des extensions du prédicat. Donc, en

---

<sup>42</sup>Kit Fine, « Vagueness, Truth and Logic », art. cité, p. 270.

<sup>43</sup>Bertrand Russell, « Vagueness », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 1, n° 2, 1923, p. 84-92, p. 87.

<sup>44</sup>Mark Sainsbury, *Paradoxes*, *op. cit.*, p. 7-8

<sup>45</sup>*Ibid.*, p. 7.

quelque sorte, tout le prédicat est un cas limite. En cohérence avec le sorite, le vague d'ordre supérieur rend totalement indéterminées les conditions de vérité des phrases contenant des prédicats vagues. Peu importe s'il semble évident qu'un objet tombe ou non dans l'extension du prédicat. La zone d'indétermination est elle-même indéterminée. La remarque de Sainsbury a au moins une conséquence importante. En plus de condamner les efforts visant à déterminer une ligne de démarcation nette entre le « vrai » et le « faux » par une zone intermédiaire qui serait « ni vraie ni fausse » (une trivalence), l'introduction d'autres intermédiaires (une multivalence) ne résoudrait pas le fond du problème ; cela multiplierait seulement les valeurs de vérité et poserait de nouvelles questions quant à leur délimitation.

Nous avons défini généralement le vague, évoqué ses principales caractéristiques, et l'avons distingué d'autres classes de termes problématiques. Dans un premier temps le vague peut être défini tel que nous l'avons fait. Néanmoins, selon les interprétations et les tentatives de réponse au phénomène, certains philosophes, linguistes et logiciens n'acceptent pas nécessairement toutes les propriétés que nous avons attribuées au vague. Par exemple certains vont rejeter les connexions pénombrales et le vague d'ordre supérieur, d'autres ne feront pas les mêmes distinctions terminologiques, ou tenteront de réduire le vague à l'imprécision.<sup>46</sup> Nous aurons l'occasion de présenter certaines de ces autres théories et tentatives de solution, mais notre intérêt se portera surtout sur les principales conceptions concernant la nature du phénomène du vague.

### **Section 3 : Le paradoxe sorite**

Le sorite est un paradoxe qui semble être généré par des termes vagues, sans frontières claires. Nous le verrons, c'est un problème avec de lourdes conséquences, notamment parce que la logique classique ne laisse aucune place au vague du langage naturel, et parce que son traitement du sorite ne semble pas satisfaisant. Pour qu'un prédicat soit susceptible au sorite il faut au moins qu'il réponde à trois conditions. D'abord il faut qu'il soit possible pour le prédicat de construire une série de sorites, c'est-à-dire de construire un ordre de valeurs à membres finis sur une dimension décisive de l'application du prédicat. Autrement dit, une série de sorites pour « rapide » est un ordre sur la dimension de la vitesse, une série de sorites pour « jeune » est un ordre sur la dimension de l'âge (*etc.*). Ensuite, le prédicat doit être vrai (ou faux) pour la

---

<sup>46</sup>Cf. par exemple : Timothy Williamson, *Vagueness*, London & New York, Routledge, 1994.

première valeur de la série et faux (ou vrai) pour la dernière valeur. Enfin, les valeurs voisines de la série doivent être indifférenciables ou légèrement différentes. La petite différence entre chaque valeur est censée garantir que si un terme vague s'applique à une valeur, alors il s'applique aussi à la valeur suivante. Cette sorte d'induction soritique est souvent appelée la « tolérance » d'un terme vague, ou « principe de tolérance » du sorite. Ce principe stipule que : si  $a$  est  $P$ , et que  $b$  diffère insensiblement de  $a$ , alors *ce doit être le cas* que  $b$  est  $P$ . La notion de tolérance donne ainsi une valeur normative à l'induction, elle est similaire à l'induction mathématique (ou raisonnement par récurrence), qui, elle, consiste à démontrer une propriété sur l'ensemble des entiers naturels.<sup>47</sup>

Le paradoxe peut être présenté sous la forme conditionnelle. Soit «  $\Phi$  » un prédicat soritique, et «  $\alpha n$  » (où  $n$  est un nombre entier naturel) une valeur dans une série de sorites pour «  $\Phi$  ». En utilisant le *modus ponens*, les sorites conditionnels peuvent être représentés ainsi<sup>48</sup> :

- (1)  $\Phi\alpha_1$
- (2) Si  $\Phi\alpha_1$  alors  $\Phi\alpha_2$
- (3) Si  $\Phi\alpha_2$  alors  $\Phi\alpha_3$
- Etc.*
- (N) Si  $\Phi\alpha_{n-1}$  alors  $\Phi\alpha_n$
- (C)  $\Phi\alpha_n$  (où  $n$  peut être arbitrairement grand)

La première prémisse pose un prédicat vague (ou soritique). Toutes les autres prémisses utilisent simplement le *modus ponens* (« si A alors B », « or A », « donc B »). Car étant donné que le prédicat est vague il est tolérant, donc par le *modus ponens* la deuxième prémisse produit une succession d'inférences jusqu'à la valeur maximale de  $n$ . Si  $n$  est vague, peu importe la valeur de  $n$  le principe de tolérance fait que  $n+1$  est aussi vague. L'argument peut s'appliquer également dans le sens opposé. C'est-à-dire que le sorite peut être de composition (comme en ajoutant successivement des grains à un non-tas) ou de décomposition (comme en soustrayant successivement des grains à un tas). Cela rend le raisonnement d'autant plus paradoxal, parce que, selon si nous faisons un sorite de composition ou de décomposition, les conclusions respectives de ces sorites seront contradictoires. Autrement dit, en ajoutant successivement des

---

<sup>47</sup>Dominic Hyde & Diana Raffman, « Sorites Paradox », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta, 2018, <https://plato.stanford.edu/archives/sum2018/entries/sorites-paradox/>.

<sup>48</sup>Nous reprenons les notations de Hyde et Raffman. Cf. *Ibid.*, chap. 2.

grains à un non-tas il fera toujours un non-tas, et en soustrayant successivement des grains à un tas il fera toujours un tas. Ce qui est contradictoire.

L'élément paradoxal est que, en temps normal, lorsque nous utilisons un prédicat vague de petites différences n'affectent pas l'applicabilité du concept, mais de grandes différences l'affectent ; et les différences sont cumulatives, donc une série de petites différences peut produire une grande différence, c'est-à-dire un changement de valeur de vérité. Dans un langage naturel un terme vague n'est pas un prédicat absurde, il a un noyau de sens qui permet de le différencier de sa négation.<sup>49</sup> Pourtant la validité du sorite nous informe que ce ne doit pas être le cas. Il est d'ailleurs permis de remplacer l'ensemble des prémisses conditionnelles du sorite (énoncées ci-dessus) par une généralisation universelle (en procédant par induction mathématique) :

- (1)  $\Phi\alpha 1$
- (2)  $\forall n (\Phi\alpha n \rightarrow \Phi\alpha n+1)$
- (C)  $\forall n (\Phi\alpha n)$

C'est-à-dire que pour tout  $n$ , si une valeur  $n$  est soritique, alors la valeur  $n+1$  est soritique. Par exemple, étant donné qu'un humain ayant 1 an est jeune (1) et que, pour tout nombre  $n$  d'années, si un humain ayant  $n$  ans est jeune alors un humain ayant  $n+1$  ans est jeune (2), alors chaque année  $n$  est telle qu'un humain ayant  $n$  ans est jeune (C). Cependant, dans notre usage du terme vague nous savons (ou plutôt nous croyons savoir) qu'une série de sorite pour « jeune » contient un certain nombre d'années pour lequel il est certain que les humains ayant ce nombre d'années ne sont pas jeunes. Cette croyance peut être formalisée ainsi :

- (1)  $\Phi\alpha 1$
- (2)  $\neg\forall n (\Phi\alpha n)$
- (C)  $\exists n \geq 1 (\Phi\alpha n \wedge \neg\Phi\alpha n+1)$

Ainsi, étant donné qu'un humain de 1 an est jeune (1) et que, pour un nombre  $n$  d'années, il est faux que tous les humains ayant  $n$  ans sont jeunes (2), alors il existe un nombre  $n$  d'années supérieur à 1 an à partir duquel un humain n'est pas jeune (C). Il doit donc y avoir un nombre minimum à partir duquel le prédicat ne s'applique plus. Les deux formalisations faisant

---

<sup>49</sup>Mark Sainsbury, *Paradoxes*, op. cit., p. 7.

intervenir les quantificateurs universels et existentiels illustrent bien le paradoxe. L'opposition entre ces deux formes montre que le sorite se heurte à notre situation cognitive dans notre utilisation des prédicats vagues. Car il semblerait que, en tant que locuteurs, nous devions et ne devions pas tracer une ligne dans la série de sorite.

#### **Section 4 : Différentes réponses au paradoxe**

Le sorite est un problème largement discuté. Il est principalement question de savoir que faire de lui. Que conclure d'un tel résultat paradoxal ? Les prémisses produisent une conclusion qui est difficilement contestable sur le plan de la logique. Pourtant cette conclusion semble manifestement fausse car elle contredit notre utilisation du prédicat. Elle semble même contredire nos observations. Car certes nous ne pouvons pas faire la différence entre deux nuances de couleurs sensiblement différentes, mais nous sommes capable de déterminer avec la plus grande certitude qu'une petite planète est plus grande qu'un grand chien. Donc les prédicats vagues sont tout à fait opérants dans certains cas, voire même dans la plupart des cas. En effet, il est rare que dans notre pratique du langage nous tombions dans des absurdités comme celles prédites par le sorite, quand bien même nous attribuons effectivement un principe de tolérance aux termes vagues que nous utilisons.

Pour cette raison la plupart des théoriciens du vague pensent que le paradoxe (ou l'impression de paradoxe) est résoluble. La situation paradoxale produite par le résultat du sorite est peut-être due à un problème dans le sorite lui-même. Il est envisageable qu'il y ait quelque chose de défectueux dans le raisonnement. Bien qu'initialement associé à l'indétermination sémantique, le sorite peut être traité de plusieurs manières. Nous pouvons convenir qu'il y a quatre grands types de réponses, soit : nier que la logique s'applique aux expressions soritiques ; rejeter une ou plusieurs prémisses du sorite ; nier qu'il est valide ; ou accepter le paradoxe et conclure que les termes vagues sont incohérents ou vides de sens.<sup>50</sup>

Selon ceux qui optent plutôt pour le premier type de réponse, la définition traditionnelle du vague en termes de sorite est peut-être inadaptée au phénomène que produisent les

---

<sup>50</sup>Dominic Hyde & Diana Raffman, « Sorites Paradox », art. cité, chap. 3.



expressions concernées.<sup>51</sup> Si les sorites sont une erreur résoluble alors le flou des termes ne génère peut-être pas de paradoxe. Il est possible qu'un prédicat devienne vague lorsqu'il est mal employé, ainsi il apparaît de manière à générer un paradoxe sorite.<sup>52</sup> Si tel est le cas l'aspect soritique du prédicat peut être considéré comme un symptôme temporaire d'imprécision, ou comme un élément de sa « caractérisation de surface »<sup>53</sup>. Cependant, la majorité des logiciens motivés à construire une logique adaptée aux sorites optent soit pour la stratégie de rejeter une ou plusieurs prémisses du sorite, soit pour la stratégie de nier que le raisonnement est valide. Si une approche consistant à construire une logique du vague est favorisée, il faudra toutefois que cette dernière relève de nombreux défis. Une logique du vague doit proposer une représentation logique des connexions pénombrales et de l'absence de frontière nette. Comment traiter l'indétermination en termes logiques tout en évitant de produire une logique incohérente ? Il peut sembler qu'une logique du vague souhaitant préciser les extensions d'un terme flou niera nécessairement, au moins en partie, le flou de ce terme. Peu importe la solution adoptée, le sorite constitue une menace sur les théories orthodoxes de la sémantique et de la logique du langage naturel. C'est d'ailleurs souvent à cause de cette crainte que certains pensent qu'il est préférable de nier que la logique s'applique aux expressions soritiques.

Frege<sup>54</sup> et Russell<sup>55</sup> soutiennent une réponse consistant à nier que la logique classique s'applique aux expressions soritiques. Frege considère que les prédicats vagues sont incohérents, il soutient qu'ils n'ont rien à faire dans un cadre logique, ni même dans le langage ordinaire. Car un concept est une idée dont l'extension est précisément définie, donc les prédicats vagues ne sont pas des concepts.<sup>56</sup> Selon Russell, ce que le vague montre c'est que la logique est inapplicable au langage naturel, ce qui ne signifie pas qu'elle soit fausse, elle est simplement inappropriée.<sup>57</sup> Un avantage important de la logique classique est sa précision, et il faut éliminer l'imprécision venant de la langue naturelle. Le paradoxe du sorite est aussi compris comme étant un défaut à éliminer, car il fait obstacle à la logique. Donc, selon l'approche de Frege et Russell, les termes soritiques ne peuvent être utilisés pour remettre en question la logique classique. Cette dernière ne s'applique simplement pas aux sorites. D'une manière similaire, Quine soutient que même si l'élimination de termes vagues peut être

---

<sup>51</sup>Cf. par exemple : Otávio Bueno & Mark Colyvan, « Just what is vagueness ? », art. cité, p. 19-33.

<sup>52</sup>Diana Raffman, *Unruly Words : A Study of Vague Language*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 18-19.

<sup>53</sup>Nicholas J. J. Smith, *Vagueness and Degrees of Truth*, Oxford, Oxford University Press, 2008, p. 132.

<sup>54</sup>Gottlob Frege, *Grundgesetze der Arithmetik* (1903), vol. 2, Jena : Verlag Hermann Pohle, trad. Peter Geach & Max Black, *Philosophical Writings of Gottlob Frege* (2<sup>nd</sup> éd.), Oxford, Oxford Blackwell, 1960.

<sup>55</sup>Bertrand Russell, « Vagueness », art. cité, p. 84-92.

<sup>56</sup>Jean van Heijenoort, « Frege and vagueness », art. cité, p. 94-95.

<sup>57</sup>Bertrand Russell, « Vagueness », art. cité, p. 88-89.

coûteuse relativement aux façons ordinaires de parler, il faut tout de même le faire car cela permet de préserver la simplicité de la logique classique.<sup>58</sup> Le vague et le sorite ont donc pendant longtemps été considérés comme dépassant le champ de la logique classique et ne la remettant pas en question. Cependant, cette idée est de moins en moins partagée. Car, depuis l'insuccès des doctrines linguistiques idéales et l'intérêt croissant pour le langage ordinaire, le vague est davantage considéré comme un problème pertinent. Si la logique veut continuer à montrer sa puissance et sa portée, elle doit tenter de s'appliquer au langage naturel sans souhaiter le modifier. Donc, il semble que les expressions soritiques soient inévitables et que le paradoxe doive être traité.

Cependant, une autre réponse peut consister à accepter le paradoxe. Il est possible de soutenir que les prémisses sont vraies et que le raisonnement est valide.<sup>59</sup> Mais une telle approche se heurte immédiatement au fait que les paradoxes sorites ont chacun deux versions. En effet, les sorites peuvent être de composition et de décomposition, selon si le prédicat soritique est nié ou non. La conséquence est donc une incohérence radicale, car, par exemple, n'importe quel nombre de grains peut faire un tas et un non-tas. Pour un même prédicat, tout sorite avec une prémisse conditionnelle positive contredit la vérité de la version négative du sorite. Donc tous les prédicats soritiques produisent une contradiction. Plusieurs philosophes en tirent la conclusion que le paradoxe est insoluble. La question est alors de savoir ce que montre le paradoxe. La solution consistant à accepter le paradoxe est donc peu partagée, car elle produit des contradictions à tous les termes.<sup>60</sup><sup>61</sup>

## Section 5 : Relations entre logique et ontologie

Une analyse logique du vague fait-elle apparaître le vague comme une propriété des choses elles-mêmes, ou plutôt comme une propriété de notre manière de considérer les choses ? Nous pourrions comparer cette problématique au fait de se demander si le phénomène est un vague *de re* (« à propos des choses ») ou un vague *de dicto* (« à propos de ce qui est dit »).

---

<sup>58</sup>Willard V. Quine, « What price bivalence ? », *Journal of Philosophy*, vol. 78, n° 2, 1981, p. 90-95.

<sup>59</sup>Cf. Graham Priest, « Inclosures, Vagueness, and Self-Reference », *Notre Dame Journal of Formal Logic*, vol. 51, n° 1, 2010, p. 69-84.

<sup>60</sup>Pour une critique de l'acceptation du paradoxe, voir : Timothy Williamson, *Vagueness*, London & New York, Routledge, 1994, chap. 6.

<sup>61</sup>Pour les logiques à valeur de vérité multiples, voir : Joseph A. Goguen, « The logic of inexact concepts », *Synthese*, vol. 19, 1969, p. 325-373 ; Lotfi A. Zadeh, « Fuzzy logic and approximate reasoning », *Synthese*, vol. 30, 1975, p. 407-428.

Néanmoins, cette appellation est limitée. Trois théories générales s'opposent quant au statut du phénomène du vague : la conception épistémique, pour qui le vague est une illusion causée par notre ignorance ; la conception sémantique, pour qui le vague est un phénomène d'indétermination sémantique ; et la conception ontologique, pour qui le vague et son indétermination sont d'ordre ontologique. Toutefois, avant d'étudier ces trois conceptions, il convient de parler de certains rapports entre logique et ontologie. Il faut déterminer en quoi un problème d'ordre logique peut être lié à un problème d'ordre ontologique. En effet, il y a une multitude de problèmes philosophiques à l'intersection de la logique et de l'ontologie, et plusieurs manières de les aborder, du fait de la diversité de ces disciplines et de leurs différentes utilisations par les chercheurs et chercheuses. Ces domaines différents sont, semble-t-il, assez bien délimités. Pourtant, parfois ils peuvent se chevaucher. Un des problèmes sur lesquels logique et ontologie peuvent se rejoindre est celui concernant le phénomène du vague. En effet, il est généralement question de savoir si les problèmes sémantiques et logiques que pose le vague impliquent quelque chose de plus qu'un défaut linguistique, cognitif ou représentationnel, s'ils appellent à une certaine « montée » ontologique. La question se pose donc de savoir si le vague à quelque chose à voir avec l'ontologie. Une discussion sur le rapport entre logique et ontologie pourra rendre plus claires les différentes conceptions du vague et permettra de les mettre en question. Il est aussi envisageable que cela permette d'exclure ou de favoriser certaines options ontologiques.<sup>62</sup>

La philosophie de la logique questionne la relation entre logique et ontologie, notamment entre structure du langage et structure de la réalité. Dans notre propos, la philosophie de la logique doit donc étudier les potentielles implications philosophiques générées par le vague et le sorite, notamment concernant le phénomène du vague d'ordre supérieur et celui de l'indétermination. Du fait de l'interdépendance entre traitement sémantique du vague, logique du vague et ontologie, il est nécessaire d'étudier la relation qu'elles entretiennent. Une théorie rendant compte du flou doit être une théorie comprenant tous les aspects de celui-ci et éclairant chacune de ses problématiques. Toutefois, si les réponses au sorite ont toutes leurs limites, ou si une forme de raisonnement soritique peut s'appliquer aux objets (nous aborderons ce point plus tard), alors il est nécessaire de traiter des implications ontologiques du vague. De la même manière, si une théorie souhaitant traiter le vague d'ordre supérieur en termes logiques est contrainte d'abandonner la bivalence ou toute autre lois classique, cela implique certains problèmes sur les conditions de vérité des énoncés, et suggère donc des enjeux ontologiques. Enfin, s'il est possible de montrer en quoi l'idée d'objet vague

---

<sup>62</sup>Thomas Hofweber, « Logic and Ontology », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta, 2020, <https://plato.stanford.edu/archives/sum2020/entries/logic-ontology/>.

ou d'identité indéterminée est crédible, il est évident que la problématique est d'ordre ontologique ; c'est d'ailleurs ce qu'envisagent sérieusement certains philosophes<sup>63</sup>. Nous pouvons dès lors anticiper et introduire la discussion du rapport entre logique et ontologie.

À première vue, il semble que la discipline logique concerne l'étude des langages formels artificiels, mais aussi l'étude des inférences formellement valides et des conséquences logiques. Toutefois, la logique porte aussi son intérêt sur le statut des vérités logiques. En ce sens, la logique peut être comprise comme une science qui vise à décrire certaines vérités ou certains faits, d'une manière similaire aux autres sciences. Les vérités logiques sont alors comprises comme les vérités les plus générales, celles qui sont contenues dans tout autre ensemble de vérités que toute autre science vise à décrire. Une vision de la logique souvent associée au logicisme<sup>64</sup>. Bien que ce point puisse être discuté, le plus souvent cette conception de la logique est étroitement associée à la logique standard de premier ordre (la logique des prédicats). Une telle association s'explique parce que la logique des prédicats est un système hypothético-déductif cohérent et complet. C'est-à-dire que son axiomatique ne produit aucune contradiction, et que dans son système de déduction il y a une équivalence entre le fait d'être tautologique et celui d'être prouvable. Il y a un pont entre démontrabilité formelle et vérité : tout énoncé vrai est démontrable. La cohérence et la complétude de la logique sont entre autres choses ce qui peut motiver les philosophes et logiciens à soutenir que cette dernière produit les vérités les plus générales. D'autre part, la logique peut aussi être comprise comme l'étude de la forme des jugements, de leur structure. Par sa normativité, la logique semble informer de la manière dont nous devons structurer certains de nos raisonnements. Cependant, elle ne dit pas ce qu'il faut croire, et elle n'informe pas non plus de comment raisonner dans les cas particuliers. Elle traite plutôt de la validité des formes de raisonnement généraux. Pour cette raison, la logique peut être perçue comme neutre, comme une science des lois que la pensée doit suivre, peu importe ce que croit la personne qui pense. Toutefois, la conception de la logique comme étude de la structure des jugements suggère de penser le monde lui-même comme ayant une forme. Elle peut sous-entendre que la forme de ces jugements correspond bien à quelque chose, que le monde lui-même a une structure de base.

D'autre part, il y a aussi plusieurs manières de considérer l'ontologie. Il est communément admis qu'elle concerne l'étude de l'existence et de *ce qui est*. C'est-à-dire qu'elle enquête sur l'existence ou non de certaines entités et sur ce dont est faite (ou composée) la réalité. Il est aussi fréquent d'attendre de l'ontologie qu'elle étudie les relations générales entre les choses et leurs caractéristiques, de manière à déterminer comment les choses sont liées les unes aux autres. Par exemple elle peut se questionner sur la causalité ou sur les propriétés émergentes de la matière. Cependant, répondre à de telles questions suppose, en plus d'avoir

---

<sup>63</sup>Cf. par exemple : Peter Van Inwagen, *Material Beings*, New York, Cornell University Press, 1990. ; Terence Parsons, *Indeterminate Identity : Metaphysics and Semantics*, Oxford, Clarendon Press, 2000.

<sup>64</sup>Le logicisme est une approche philosophique selon laquelle les mathématiques sont une extension de la logique, et qui soutient que tous les concepts et théories mathématiques sont réductibles à la logique.

une idée de *ce qui est*, de savoir clairement comment faire. Il faut aussi savoir ce qu'est une question ontologique. Autrement dit, l'ontologie doit savoir quelle fin elle se donne, déterminer la portée de son domaine d'étude et se donner une méthodologie. Par exemple, l'étude de la méta-ontologie devra déterminer si la problématique concernant le statut ontologique du vague est une question à laquelle la discipline de l'ontologie est censée répondre. Peut-être que cette dernière devrait plutôt répondre à la question de savoir ce qui est réel, ce qui est fondamental, ou ce qui est ontologiquement prioritaire<sup>65</sup>. La méta-ontologie doit donc aussi réfléchir au rapport de l'ontologie avec d'autres domaines, comme la logique (et d'autres sciences comme la physique). L'ontologie doit donc avoir une réflexion méta-ontologique, c'est-à-dire qu'elle doit réfléchir sur elle-même et se prendre en compte dans son enquête. Enfin, il n'est pas clair non plus ce que c'est que de s'engager à répondre à une question ontologique. Il est donc aussi question de savoir ce à quoi nous nous engageons par nos croyances et par l'acceptation d'une théorie particulière sur le monde. L'ontologie doit donc être une discipline philosophique qui englobe aussi l'étude de ce qui est impliqué dans le règlement des questions sur ce qui existe en général. Par exemple, Quine propose une méthode de manière à expliciter l'engagement ontologique d'une théorie.<sup>66</sup> Il propose le critère de cet engagement : « une entité est présupposée par une théorie si et seulement si elle est requise parmi les valeurs des variables liées afin de rendre vrais les énoncés affirmés par la théorie »<sup>67</sup>. Pour Quine, l'ontologie peut se résumer à la question : « qu'est-ce qu'il y a ? ».<sup>68</sup> Son but principal est de déterminer ce qui existe. Pour déterminer l'engagement ontologique d'une théorie, Quine propose donc de « traduire » (ou « régimenter ») la théorie dont il est question dans un langage logique. Mais ce langage doit être neutre, comme, selon lui, la logique des prédicats. Puis, il convient de déterminer la valeur des variables liées tenues pour vrais dans la théorie, ainsi l'engagement ontologique de la théorie est explicité.<sup>69</sup>

Il y a donc une certaine proximité entre les domaines de la logique et de l'ontologie. Dans notre propos, le point pertinent est la relation entre la logique comme l'étude des formes les plus générales de la pensée et l'ontologie comme l'étude des caractéristiques générales de ce qui existe. En effet, il semble évident qu'il y ait une certaine similitude entre les formes de

---

<sup>65</sup>Cf. par exemple : Jonathan Schaffer, « On what grounds what », *New Essays on the Foundations of Ontology*, David Manley, David J. Chalmers & Ryan Wasserman, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 347-383.

<sup>66</sup>Willard V. O. Quine, *Le mot et la chose* (1960), trad. J. Dropp & P. Gochet, Paris, Flammarion, 1999.

<sup>67</sup>Willard V. O. Quine, *Du Point de vue logique* (1953), trad. C. Al-Saleh & S. Laugier, Paris, Vrin, 2003, p. 156-157.

<sup>68</sup>Willard V. O. Quine, « On What There Is », *The Review of Metaphysics*, vol. 2, n° 5, 1948, p. 21-38.

<sup>69</sup>Pour une critique du paradigme quinién, voir par exemple : Peter van Inwagen, « Being, existence, and ontological commitment », *New Essays on the Foundations of Ontology*, David John Chalmers, David Manley & Ryan Wasserman, Oxford, Oxford University Press, 2009.

pensée les plus générales et les caractéristiques les plus générales de ce qui existe. Par exemple, *ce qui est* dans le monde contient des individus qui ont des propriétés. Il semble qu'à de nombreux égards il y ait une sorte de correspondance entre la pensée et la réalité. La forme de la pensée semble correspondre à la structure des faits du réel. Si nous supposons cela, il y a au moins deux manières de donner une explication à cette correspondance : soit la forme de la pensée explique la structure de la réalité (comme une forme d'idéalisme), soit la structure de la réalité explique la pensée (comme une forme de réalisme). En effet, soutenir que la forme de la pensée explique la structure du monde peut témoigner d'une certaine forme d'idéalisme. Les caractéristiques générales de notre esprit pourraient expliquer certaines des caractéristiques les plus générales de la réalité.<sup>70</sup> Il peut toutefois y avoir plusieurs versions possibles d'une position « idéaliste ».<sup>71</sup> Nous ne discuterons toutefois pas davantage de l'idéalisme, car aucune des trois conceptions sur le statut du phénomène du vague ne lui correspond nécessairement. Les enjeux relatifs au vague affectent davantage l'approche dite « réaliste », car elle est associée à l'idée d'une correspondance entre la forme de la pensée et la forme de la réalité. Selon une approche réaliste générale, la structure des faits explique les formes des pensées qui représentent ces faits. Les capacités et les catégories cognitives des humains se sont développées dans une réalité comportant des objets ayant des propriétés. Notre configuration cognitive semble avoir une représentation globale de faits différents. Il semble qu'un objet puisse avoir des propriétés différentes dans des situations différentes, et il est fréquent que la même propriété se retrouve dans des objets différents. Ainsi, il semble naturel que nos catégories se soient développées pour représenter et penser des faits, des objets et des propriétés. De cette manière, il est possible de soutenir que nos pensées ont une forme qui reflète la structure de ce qui compose le monde.<sup>72</sup>

Cependant, nous verrons que le vague menace le réalisme.<sup>73</sup> De plus, une correspondance entre forme de la pensée et structure de la réalité peut être critiquée. Par exemple, il est possible que le monde et les faits aient effectivement une structure, mais que notre configuration cognitive corresponde à ces derniers seulement de manière partielle. Relativement à la problématique quant au statut ontologique du vague, une telle conception peut être mise en question. D'autre part, concernant la logique, il est possible de soutenir qu'il

---

<sup>70</sup>Idéalisme lié aux thèses kantienne. Cf. Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure* (1787), trad. Tremesaygues et Pacaud, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, 1975.

<sup>71</sup>Cf. par exemple » Wolfgang Künne, *Conceptions of Truth*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

<sup>72</sup>Michael Dummett, *Realism* (1963), *Truth and Other Enigmas*, Harvard, Harvard University Press, 1978, p. 145-165.

<sup>73</sup>Cf. par exemple : Kit Fine, « The question of ontology », *Metametaphysics : New Essays on the Foundations of Ontology*, David John Chalmers, David Manley & Ryan Wasserman, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 157-177.

n'est pas neutre de décider d'utiliser les lois classiques pour tenter de décrire les phénomènes généraux et particuliers. En effet, la sélection des expressions qui sont traitées comme des constantes logiques est une question de choix.<sup>74</sup> L'enquête sur la question de savoir s'il y a une correspondance entre la forme des pensées et la structure de la réalité peut être éclairée par la discussion de certains sujets philosophiques. Dans notre propos, ce sujet sera le phénomène du vague. D'autre part, questionner cette correspondance permettra d'éclairer certaines problématiques qui concernent le statut ontologique du vague. Car il est question de savoir si le vague est dans le monde, dans les propriétés elles-mêmes. Si les termes ou les objets sont vagues, cela met fortement en question la thèse réaliste.

---

<sup>74</sup>Engel P., « Les concepts vagues sont-ils des concepts sans frontières ? », *Revue internationale de philosophie*, vol. 46, n° 183, 1991, p. 536-538.

## Chapitre II : Le vague épistémique ou sémantique

### Section 1 : Le sophisme du verbalisme

La majorité des philosophes soutiennent que le vague, ou l'impression de vague, vient du prédicat, de nos limitations sémantiques ou épistémiques, et non d'une correspondance quelconque qui existerait entre le prédicat et une propriété réelle du monde. Contrairement à ce que stipule la conception ontologique, même dans le cas où il serait effectivement impossible de délimiter le vague, rien ne contraint à en inférer que le réel est lui-même incohérent. Selon Russell, une telle inférence serait un sophisme du verbalisme :

« Il y a une certaine tendance chez ceux qui ont pris conscience du fait que les mots sont vagues à inférer que les choses, elles aussi, sont vagues. On nous parle beaucoup du flux, de la continuité et du caractère inanalysable de l'univers, et on suggère souvent que quand notre langage devient plus précis, il devient moins adapté à représenter le chaos primitif à partir duquel l'homme est supposé avoir évolué dans le cosmos. Cela me semble illustrer parfaitement le sophisme du verbalisme – le sophisme qui consiste à confondre les propriétés des mots avec les propriétés des choses. Le vague comme la précision sont des caractéristiques qui ne peuvent appartenir qu'à la représentation, et dont le langage est un exemple. Ils se rapportent à la relation entre une représentation et ce qu'elle représente. Mis à part la représentation, qu'elle soit cognitive ou mécanique, il n'y a rien de tel que le vague ou la précision en soi ; les choses sont ce qu'elles sont, et voilà tout. L'idéalisme a produit des habitudes de confusion même dans les esprits de ceux qui l'on rejeté. Depuis Kant il y a eu une tendance en philosophie à confondre la connaissance avec ce qui est connu. On pense qu'il doit y avoir une certaine identité entre le sujet connaissant et l'objet connu, ce qui conduit le sujet connaissant à inférer que le connu est aussi déficient... Le vague dans une circonstance cognitive est une caractéristique de sa relation à ce qui est connu, et non pas une caractéristique de la circonstance elle-même. »<sup>75</sup>

Le sophisme du verbalisme consiste donc à confondre les propriétés des mots avec les propriétés des choses. Le flou serait du côté des représentations, non des objets. Russell considère ainsi que le vague peut être défini comme l'existence de représentations plurivoques. Par opposition, un langage précis est un langage dans lequel la relation de signification est

---

<sup>75</sup>Bertrand Russell, « Vagueness », op. cité, p. 87-88.



biunivoque, c'est-à-dire que la relation de signification fait correspondre un à un les éléments du langage (ou du média) avec les éléments de l'objet qu'il prétend décrire (généralement cet objet est une partie du monde).<sup>76</sup>

## Section 2 : La conception épistémique

Une solution possible aux problèmes sémantiques et ontologiques que pose le vague peut consister en une révision de sa définition, une nouvelle approche des cas limites et de la compréhension de l'apparent phénomène d'indétermination. C'est entre autres choses ce que propose la conception épistémique. Selon les défenseurs de cette conception<sup>77</sup> il existe une frontière nette entre l'extension et l'anti-extension des prédicats vagues ; néanmoins les cas limites sont des phénomènes épistémiques relevant de l'absence de connaissance. Cela implique une compréhension radicalement différente du vague, notamment concernant sa définition et la nature du phénomène sémantique qu'il provoque dans les cas limites. En effet, selon la théorie épistémique, la situation d'indécision apparente provoquée par les cas limites n'est pas la conséquence d'une indétermination objective, mais celle d'une incertitude objective quant à la frontière se situant dans la zone intermédiaire (entre « vrai » et « faux » de manières déterminées).<sup>78</sup> Les usagers des termes vagues ne peuvent pas connaître la limite de l'extension de ces expressions, mais cette limite existe tout de même en réalité. Timothy Williamson, dans son livre *Vagueness*<sup>79</sup>, donne probablement la défense la plus détaillée et la plus complète de la conception épistémique.

Timothy Williamson a une vision du vague basée sur la logique classique (particulièrement la logique standard de premier ordre). Il dénonce l'utilisation des métalangages en affirmant qu'ils ne peuvent pas rendre compte du vague d'ordre supérieur, ce qui a pour conséquence de déformer gravement ce dernier. Assumer cette critique implique cependant une certaine approche des cas limites et du sorite. Selon Williamson, si Irénée est un cas limite de « grand », alors il sera toujours « vrai » ou bien « faux » de manière bivalente qu'« Irénée est grand ». Il existe une taille  $x$  pour laquelle un individu est « non-grand » et une taille  $x+1$  pour laquelle un individu est « grand ». Ainsi dans le cas des prédicats vagues le sorite

---

<sup>76</sup>La notion de relation biunivoque caractérise la notion d'isomorphisme entre structures. C'est-à-dire entre structure d'un langage et structure de l'objet de ce langage (ce qu'un langage prétend décrire).

<sup>77</sup>Cf. par exemple : Timothy Williamson, *Vagueness*, London & New York, Routledge, 1994 ; Roy A. Sorensen, « Precisation by Means of Vague Predicates », *Notre Dame Journal of Formal Logic*, vol. 29, n° 2, 1988, p. 267-275 ; James Cargile, « The Sorites Paradox », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 20, n° 3, 1969, p. 193-202.

<sup>78</sup>Contrairement à ce que nous avons affirmé en I.1.

<sup>79</sup>Timothy Williamson, *Vagueness*, *op. cit.*

est compris comme étant un paradoxe illusoire, car il existe une frontière nette. Pour défendre son point de vue, Williamson s'appuie principalement sur le potentiel explicatif de l'ignorance des usagers qui utilisent des termes vagues. Nous ne connaissons tout simplement pas la valeur de vérité pertinente dans les cas limites, donc nous ignorons les points de coupure des sorites. Sa position est donc appelée la « conception épistémique » (ou « approche épistémique »), car elle réduit le phénomène du vague à une impression provoquée par un déficit de connaissance des locuteurs. C'est donc une position qui nie radicalement le vague ontologique et qui est incompatible avec lui.<sup>80</sup>

Williamson conçoit donc le vague comme un phénomène épistémique qui peut être caractérisé en termes d'absence de connaissance. L'expression « absence de connaissance » désigne ici quelque chose de plus fort que la simple absence d'informations épistémiquement pertinentes. Elle réfère plutôt à l'inconnaissance de principe des limites sémantiques des prédicats vagues. Selon la théorie de Williamson, il existe une frontière nette entre l'extension et l'anti-extension des prédicats vagues. Cependant nous ne sommes pas en mesure de déterminer l'emplacement exact de cette frontière, en raison de nos limites conceptuelles et pratiques. Autrement dit : si P est vague, alors certains objets peuvent être classés comme des cas clairs de P, certains objets peuvent être classés comme des cas clairs de non-P, et certains objets font parties de cas intermédiaires du fait que notre capacité de classification s'avère être insuffisante. Donc les prédicats vagues produisent inévitablement des cas limites épistémiques. Mais un problème se pose : comment la conception épistémique peut-elle expliquer cette ignorance irrémédiable dans les cas limites ?

Premièrement, Williamson élabore une thèse de fiabilité<sup>81</sup> selon laquelle une croyance ne constitue une connaissance que si elle est fiable de manière appropriée. Pour Williamson, la plupart du temps la connaissance est inexacte<sup>82</sup> ; ce phénomène cognitif est majoritaire. Il est causé parce que, à grande échelle, les individus acceptent toujours une certaine marge d'erreur possible. Par exemple, le simple fait que, dans l'absolu, aucune mesure n'est exacte n'empêche pas les scientifiques de parler de connaissance. Ces derniers se permettent de parler de connaissance parce que leur mesure est fiable, et parce que, la plupart du temps, l'inexactitude rend toujours possible les prédictions scientifiques. Ainsi, les croyances peuvent être considérées comme fiables lorsque les déclarations fondées sur elles expriment une connaissance dans tous les cas suffisamment similaires. Williamson introduit ensuite la notion

---

<sup>80</sup>*Ibid.*, chap. 7.

<sup>81</sup>*Ibid.*, p. 226-230.

<sup>82</sup>*Ibid.*, chap 8.

de « marge d'erreur » (*margin for error*)<sup>83</sup> : A (par exemple l'affirmation « Jean est grand ») est vrai dans tous les cas similaires aux cas dans lesquels « nous savons que A » est vrai.<sup>84</sup>

« Étant donné qu'une croyance ne constitue une connaissance que si elle est suffisamment fiable, la croyance qu'une condition générale obtient dans un cas particulier ne constitue une connaissance que si la condition obtient dans tous les cas suffisamment de similitude dans les aspects pertinents pour atteindre le niveau de fiabilité requis. »<sup>85</sup>

Autrement dit, selon le principe de marge d'erreur, la connaissance ne requière pas l'exactitude parfaite. Si X et Y diffèrent de moins de  $n$  sur leurs mesures physiques, et que nous savons que X est mince, alors Y est mince. Ce qui est compris comme suffisamment similaire varie selon les contextes et les individus. Toutefois, dans le cas du vague, bien que la frontière de l'extension du prédicat est inconnaissable, cela n'empêche pas les locuteurs de porter des jugements vrais. La différence est que ces jugements seront parfois de l'ordre de la connaissance, et parfois ils ne le seront pas.

Deuxièmement, pour expliquer l'ignorance dans les cas limites Williamson adopte une approche contextuelle : il soutient un principe de « survenance » (*supervenience*)<sup>86</sup> sur la signification des prédicats vagues. Ce principe stipule que l'extension d'un prédicat vague se superpose aux utilisations de ce prédicat, de telle sorte qu'un petit changement dans une utilisation particulière de ce prédicat induit un petit changement dans l'extension générale du prédicat. Donc, l'extension d'un prédicat vague est instable ; elle varie et est fonction des dispositions des locuteurs à l'utiliser comme ils le font. Néanmoins, personne ne dispose de ressources conceptuelles aptes à détecter de tels petits changements<sup>87</sup>, ce qui rend l'ignorance des cas limites irrémédiable. Bien que nous ne disposions pas des ressources conceptuelles suffisantes, nous pourrions spéculer sur la fonction qui produit le changement de l'extension des prédicats vagues. Par exemple nous pouvons supposer que, relativement à une même catégorie d'objet, pour déterminer la frontière nette entre des termes comme « grand » et « petit », l'extension de ces prédicats serait relative à la médiane des utilisations des termes « grand » et « petit ». De sorte que les deux extensions soient divisées en deux ensembles égaux. Sans entrer dans tous les problèmes méthodologiques que cela pose, nous pouvons ici avoir une idée de comment établir une limite nette entre « petit » et « grand », ou au moins en concevoir la possibilité. Pour les défenseurs de la conception épistémique, l'impossibilité technique de l'application d'une solution de ce type n'est pas une objection qui invalide le principe de survenance, car une telle solution est possible théoriquement.

---

<sup>83</sup>*Ibid.*, p. 242.

<sup>84</sup>*Ibid.*, p. 227.

<sup>85</sup>*Ibid.*, p. 226-227.

<sup>86</sup>*Ibid.*, p. 248-249.

<sup>87</sup>*Ibid.*, p. 231.

Pour Williamson la thèse de la fiabilité et le principe de survenance sont ce qui provoquent l'inconnaissabilité de la limite entre l'extension et l'anti-extension des prédicats vagues. Par conséquent, les cas limites sont incompatibles avec la connaissance (mais pas les autres cas). Le fait que la frontière nette se déplace en fonction des changements dans les dispositions ou les intérêts des locuteurs est caractéristique du vague.<sup>88</sup> Une frontière nette est inconnaissable parce qu'elle se déplace constamment dans une série de sorites, de telle manière qu'il est impossible de connaître le modèle total de l'utilisation du terme, car les facteurs pertinents influant sur ce modèle sont indénombrables et imperceptibles.<sup>89</sup> Williamson remarque cependant que cette ignorance n'empêche pas les individus de porter des jugements vrais sur des objets compris dans les cas limites, même par « chance ».<sup>90</sup> Du fait de la distinction entre une connaissance et un jugement vrai, les locuteurs peuvent tout à fait appliquer un terme vague à un cas limite et tomber dans l'extension du prédicat. Donc ils peuvent avoir un jugement vrai sans être capable de le justifier, et sans même savoir qu'il est vrai. Ainsi, les cas limites sont compatibles avec les jugements vrais, mais il reste en pratique impossible de justifier pourquoi ces jugements sont vrais et de savoir s'ils le sont.

### **Section 3 : Le sorite selon la théorie de Williamson**

Une stratégie de réponse pour traiter les cas limites d'application d'un prédicat vague (et le paradoxe sorite) pourrait être de nier que le principe de bivalence s'applique à tous les cas. C'est une approche relativement intuitive. Mais pour les défenseurs de la théorie épistémique rejeter la bivalence est trop coûteux, même si ce rejet est limité à certains cas. Pour eux il faut préserver le principe de bivalence. Toute application d'un terme vague est « vraie » ou bien « fausse », même si nous ne pouvons pas toujours le savoir. C'est ce que soutient Williamson :

« Si on abandonne la bivalence pour des propos vagues, on ne peut plus leur appliquer la sémantique classique conditionnée par la vérité, et probablement même pas la logique classique. Pourtant, la sémantique et la logique classiques sont largement supérieures aux alternatives en termes de

---

<sup>88</sup>Graff D. Fara, « An anti-Epistemicist Consequence of Margin for Error Semantics for Knowledge », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 64, 2002, p. 127-142.

<sup>89</sup>Timothy Williamson, *Vagueness, op. cit.*, p. 284-285.

<sup>90</sup>Pour une discussion de Williamson sur ce point, voir : Timothy Williamson, « Knowledge and Its Limits », *Philosophical Quarterly*, vol. 53, n° 210, 2003, p. 105-116.

simplicité, de puissance, de succès passé et d'intégration avec les théories d'autres domaines. Il ne serait pas totalement déraisonnable d'insister sur ces motifs que la bivalence doit en quelque sorte s'appliquer aux propos vagues, en attribuant le vague contrairement aux apparences à notre manque de perspicacité. Toutes les anomalies ne falsifient pas une théorie. Cette attitude pourrait éventuellement cesser d'être défendable mais aucun de ces traitements n'ont été trouvés. »<sup>91</sup>

Ainsi, même s'il est parfois impossible de savoir si l'énoncé est « vrai » ou « faux », il n'est pas permis d'en inférer qu'il est « ni vrai ni faux ». Le maintien de la logique classique et de la bivalence constitue le principal avantage de la conception épistémique par rapport aux autres conceptions.<sup>92</sup> Comme le remarque Williamson, et comme le pensent de nombreux philosophes<sup>93</sup>, une approche affirmant l'existence de frontières nettes est la seule théorie qui puisse employer une sémantique bivalente. Néanmoins, les développements ultérieurs jettent un doute sur le point de vue de Williamson lorsqu'il affirme qu'aucune théorie sémantique du vague ne peut être classique.<sup>94</sup>

Nous l'avons évoqué, le principe d'induction soritique est généralement présenté comme un principe de tolérance. C'est-à-dire que : si *a* est P, et que *b* diffère insensiblement de *a*, alors *ce doit être le cas* que *b* est P. La notion de tolérance va dans le sens d'une valeur normative accordée au principe.<sup>95</sup> Toutefois, si le vague est une impression liée à l'ignorance et que les prédicats vagues ont des frontières précises, alors le sorite est rejeté. C'est en quelque sorte un faux paradoxe, car il ne devrait pas s'appliquer aux prédicats vagues. La difficulté des locuteurs à statuer sur les cas limites n'implique pas que ces cas sont sémantiquement indéterminés. Cela implique plutôt que les locuteurs sont ignorants sur le statut sémantique de ces cas limites. Pour expliquer cette ignorance, Williamson utilise son principe de marge d'erreur, plus faible que le principe de tolérance soritique. Il propose ainsi de garder la logique classique mais de substituer au principe de tolérance un principe de nature épistémique. Le principe de tolérance serait alors valide, mais il serait incorrect de l'appliquer aux prédicats vagues. Pour le principe de marge d'erreur : si la taille de Jean diffère de suffisamment peu de celle d'Irénée, et si nous savons que Jean est grand, alors Irénée est grand. Supposons un cas où Irénée est un cas limite de « grand ». Même si elle était vraie, l'affirmation « Irénée est

---

<sup>91</sup>Timothy Williamson, *Vagueness, op. cit.*, p. 186.

<sup>92</sup>*Ibid.*, p. 162.

<sup>93</sup>Cf. par exemple : Rosanna Keefe, *Theories of Vagueness*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

<sup>94</sup>En effet, il existe la « théorie des gammes multiples », qui semble respecter les lois classiques. Cf. Diana Raffman, *Unruly Words: A Study of Vague Language*, Oxford, Oxford University Press, 2014, chap. 4.

<sup>95</sup>Bien qu'elle puisse être comprise différemment selon les points de vue. Cf. par exemple : Crispin Wright, « The Illusion of Higher-Order Vagueness », *Cuts and Clouds, Vagueness, its Nature and its Logic*, Richard Dietz & Sebastiano Moruzzi, Oxford, Oxford University Press, 2009.

grand » ne serait pas une information fiable, ce serait un jugement vrai par « chance ». Ainsi, même vraie une telle affirmation n'est pas de l'ordre de la connaissance. Cependant, si Irénée est considéré comme un cas clair de grand, et si la taille de Jean est suffisamment proche d'Irénée, alors l'affirmation « Jean est grand » est l'expression d'une connaissance. Jean sera grand parce que sa taille sera suffisamment éloignée du cas limite. Même si la limite à l'extension de « grand » n'est pas connue, il est faux de supposer qu'aucun jugement sur la taille ne peut être vrai. Les prédicats vagues ne sont pas régis par le principe de tolérance, mais par le principe de marge d'erreur, donc ces prédicats ne sont pas soritiques.

La connaissance des emplacements des frontières d'un terme vague est impossible parce que notre connaissance de l'application de ces termes est inexacte, ce qui ne nous empêche pas de porter des jugements vrais dans les cas limites et d'établir des connaissances dans les cas clairs. Cette connaissance implique la justification, la vérité et la croyance. Elle est possible parce qu'elle est régie par le principe de marge d'erreur ; ainsi elle n'est pas soumise au paradoxe du sorite. La théorie épistémique de Williamson a comme attrait de rendre le vague non-vague. Cela peut être vu comme un point fort, car les prédicats vagues ne sont plus considérés comme étant incohérents. Toutefois, nous pouvons admettre que l'approche épistémique est intuitivement inconfortable. En effet, elle semble produire d'autres problèmes. Par exemple, étant donné que les épistémistes soutiennent que les termes vagues ont des limites précises mais inconnues, et que ces limites sont fixées par une fonction inconnue dont la variation est influencée par des modes d'utilisation inaccessibles (ou pas tout à fait connus), il semble légitime de se questionner sur la vraisemblance de la théorie. Nous pourrions en effet soupçonner que le fait d'affirmer l'existence de frontières nettes mais inconnues est un postulat. Un autre défi posé à l'approche de Williamson concerne le lien entre l'extension (ou le sens) et l'usage des termes. Étant donné qu'un défenseur de la conception épistémique ne peut pas expliquer comment l'extension se superpose à l'usage, il ne peut pas non plus déterminer l'extension ou les conditions de vérité de l'application d'un terme vague. Comme l'admet Williamson : « la vision épistémique du vague fait en sorte que les conditions de vérité flottent de façon inacceptable, libres de nos dispositions à donner notre assentiment et à exprimer notre dissidence ».<sup>96</sup>

#### **Section 4 : Critiques de la conception épistémique**

---

<sup>96</sup>Timothy Williamson, *Vagueness, op. cit.*, p. 205.

La critique principale à l'encontre de la théorie épistémique conteste le caractère contre-intuitif du postulat selon lequel : pour tout terme vague il existe une frontière nette. En effet, soutenir qu'en réalité le terme n'est pas vague peut ressembler à un pari. En ce sens, l'approche épistémique n'est pas parcimonieuse. Hartry Field propose une critique de cette conception.<sup>97</sup> Ce dernier critique l'idée d'une frontière nette inconnaissable. Dans son propos, Field appelle le moment supposé à partir duquel Russell est devenu vieux le « moment magique »<sup>98</sup>. Ce qui semble aussi sous-entendre l'accusation d'une forme d'idéalisme. Field soutient que la critique principale contre la conception épistémique devrait consister à montrer qu'elle met sur le même plan une ignorance de faits déterminés et une ignorance liée à l'indétermination.<sup>99</sup> C'est-à-dire qu'elle fait l'erreur de réduire l'indétermination des prédicats vagues à un fait réel inconnaissable (comme peut être inconnaissable mais déterminée la température exacte de « telle » particule à l'intérieur du Soleil au temps  $t$ )<sup>100</sup>.

D'autre part, en plus de mettre en doute la notion de « marge d'erreur », Rosanna Keefe souligne qu'un problème demeure dans la théorie de Williamson.<sup>101</sup> En effet, il est question de savoir ce qui pourrait déterminer les limites nettes des extensions des prédicats vagues. Il existe des termes dont il ne semble pas permis de parler de « limites ». Comme c'est par exemple le cas des couleurs, et des choses « douces » ou « rugueuses ». La plupart du temps certains jugements sont très subjectifs, et ils peuvent dépendre de certains facteurs propres au locuteur. À cela, Williamson répond que ce sont les utilisations d'un prédicat qui fixent son extension. Parce que la survenance est censée garantir que, étant un aspect du sens, les frontières nettes sont déterminées par l'usage. Mais ce point de vue est discutable, car il n'explique pas de quelle manière l'usage détermine le sens. Il semble qu'il soit nécessaire qu'il existe une sorte de fonction permettant de calculer le sens à partir de l'usage, mais Williamson affirme qu'une telle fonction est inconnaissable. De plus, sur les mêmes usages une fonction différente pourra donner des extensions différentes aux prédicats. La frontière de l'extension de ces derniers n'est pas une frontière situable dans le monde, elle est déterminée par l'usage. Dans ce cas, pourquoi ce devrait être une extension plutôt qu'une autre qui influe sur les significations dans les contenus de la pensée et sur les conditions de vérité des phrases ? Étant donné que la théorie épistémique ne peut pas fournir de réponse à cette question, il est légitime de douter que la survenance soit un argument assurant la crédibilité de la conception épistémique.

---

<sup>97</sup>Hartry H. Field, *Saving Truth from Paradox*, Oxford, Oxford University Press, 2008, p. 150.

<sup>98</sup>*Ibid.* p. 152.

<sup>99</sup>*Ibid.* p. 150.

<sup>100</sup>*Ibid.* p. 150.

<sup>101</sup>Rosanna Keefe, « Vagueness », *The Structure of Justification*, Robert Audi, Cambridge UP, 1995, p. 392-394.

Zoltán Vecsey essaie de mettre en évidence une difficulté dans l'argumentation de Williamson.<sup>102</sup> Il soutient un argument contre l'existence de jugements vrais sur les cas limites.<sup>103</sup> Il suppose l'existence d'une frontière nette dans un cas limite. Ainsi, une personne du cas limite de « chauve » avec 3831 cheveux appartient à l'extension de « chauve », et une personne avec 3832 cheveux est « non-chauve ». Dans une telle situation, l'affirmation « une personne avec 3831 cheveux est chauve » n'exprimera pas une connaissance, même si elle est vraie. Parce que la croyance sur laquelle elle repose ne sera pas suffisamment fiable. Pour Vecsey, la difficulté commence avec l'idée d'une frontière nette. Dans l'exemple, une personne avec un cheveux de trop n'est plus chauve. Toutefois, étant donné que le fait d'avoir  $n$  ou  $n+1$  cheveux est un cas limite de « chauve », porter un jugement vrai sur un membre du cas limite n'est rien de plus qu'une coïncidence, et personne n'est en mesure de savoir que le jugement est en fait vrai. Selon Vecsey ce type d'ignorance est « irrémédiable et inaltérable ».<sup>104</sup> Donc il en conclue que lorsqu'il n'y a pas d'individus capables de déterminer le statut épistémique de certains jugements, il ne sert à rien d'utiliser le prédicat de vérité. Pour lui, dire qu'un jugement peut être vrai dans un cas limite n'est qu'une simple manœuvre verbale sans véritable poids théorique. La présente difficulté concerne l'accessibilité ou le partage de certains jugements, et non leur dépendance à la façon dont les choses se passent dans le monde. Selon Vecsey, le seul jugements vrai possible sur des cas limites, c'est affirmer que ses membres sont « ni clairement P ni clairement non-P ». Williamson explique l'inconnaissance de la frontière nette par une différence épistémique fondamentale entre les jugements vrais et la connaissance. Ainsi, il considère les jugements vrais sur les cas limites comme trop peu fiables pour constituer une connaissance. Mais s'il est impossible de porter des jugements vrais sur les cas limites, alors il ne semble plus possible de soutenir que l'inconnaissance des frontières nettes résulte d'un manque de fiabilité. La distinction proposée entre les jugements vrais et les connaissances est inutile si les cas limites sont incompatibles avec les jugements vrais.

La motivation principale de l'approche épistémique semble être la sauvegarde de la sémantique et de la logique classique. Toutefois, si l'incohérence de la théorie de Williamson est démontrée, cela aura pour conséquence importante qu'un langage naturel obéissant à la logique classique est impossible. La théorie mise au point par Williamson nie que le sorite s'applique aux termes vagues et ignore le vague d'ordre supérieur qui est produit par la dimension soritique de certains prédicats. Pourtant l'applicabilité du sorite aux termes vagues et le vague d'ordre supérieur ont de sérieuses raisons d'être prises au sérieux. Notamment du fait de la difficulté qu'il y a à nier l'aspect continu de l'extension des termes vagues. De plus, la conception épistémique suggère une mise en cause profonde de la définition classique de la

---

<sup>102</sup>Zoltán Vecsey, « On the epistemic status of borderline cases », *Principia*, vol. 16, n° 1, 2012, p. 179-184.

<sup>103</sup>*Ibid.*, p. 180-182.

<sup>104</sup>*Ibid.*, p. 180-182.



connaissance. Aussi, elle présuppose une certaine sémantique externaliste.<sup>105</sup><sup>106</sup> Enfin, comme nous l'avons évoqué, la notion de survenance est critiquable. D'une certaine manière, nous pourrions renverser le sophisme du verbalisme de Russell et l'opposer à la conception épistémique. Ainsi (dans l'hypothèse d'un réel non-vague), l'approche épistémique pourrait être accusée de confondre les propriétés des choses physiques avec les propriétés des mots. Autrement dit, ce n'est pas parce que le réel n'est pas vague que les langages utilisés pour le décrire ne peuvent pas l'être. Le vague est peut-être un trait constitutif des langages.

## Section 5 : Conception sémantique

Dans un cas comme dans l'autre, la conception épistémique et la conception sémantique soutiennent que le vague ne se situe pas dans la réalité elle-même. Cependant elles sont incompatibles. Selon la position épistémique, les prédicats vagues ont en fait des limites précises que nous ne pouvons qu'ignorer ; ainsi le phénomène du vague lui-même semble nié. Les défenseurs de la conception sémantique<sup>107</sup> soutiennent que le vague est avant tout un trait du langage, donc une propriété de certaines expressions linguistiques. Contrairement à la conception épistémique, le vague n'est pas illusoire. C'est un phénomène réel mais il est restreint, car il se limite à notre (nos) langage(s). Ainsi le vague est seulement un phénomène d'ordre sémantique. Par opposition à la conception épistémique, la conception sémantique suggère que dans une situation où un locuteur utilise un terme vague en l'appliquant à un de ses cas limites la connaissance et l'erreur n'ont pas leur place. Un locuteur compétent peut appliquer sans problème le prédicats P à un objet  $x$ , et un autre locuteur compétent peut appliquer sans problème la négation de ce prédicat P au même objet  $x$ , car c'est ainsi que fonctionne le prédicat. C'est pourquoi un désaccord peut être dissout si les locuteurs se mettent d'accord sur le fait que leur différent porte sur un cas limite ; c'est d'ailleurs ce qui peut se produire dans les faits.

---

<sup>105</sup> L'externalisme sémantique est une théorie stipulant que la signification d'un terme est totalement ou partiellement déterminée par des facteurs extérieurs au locuteur. Cf. Hillary Putnam, « The Meaning of "Meaning" », *Language, mind, and knowledge*, Vol. 7, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1975, p. 137-193.

<sup>106</sup> Pour une discussion sur ce point, voir : Stephen Schiffer, « The epistemic theory of vagueness », *Philosophical Perspectives*, vol. 13, 1999, p. 481-503.

<sup>107</sup> Cf. par exemple : Kit Fine, « Vagueness, Truth and Logic », *Synthese*, vol. 30, n° 1, 1975, p. 265-300 ; Rosanna Keefe, *Theories of Vagueness*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000 ; Pascal Engel, *La norme du vrai*, Paris, Gallimard, 1989.

Mais pourquoi une partie de nos ressources linguistiques font-elles intervenir du vague ? Selon les linguistes Jacques Moeschler et Anne Reboul, ce qui pose problème « ce ne semble pas être la mesure même de l'objet, mais le fait que cette mesure soit un critère. »<sup>108</sup> Il est possible de proposer une explication quant à ce qui produit le vague de certains termes. En effet, si certains termes sont réellement vagues c'est peut-être parce que leur fonction même dans le langage les y contraint. Parce que, dans la construction de leurs langages, les praticiens ont exigé de certains termes qu'ils soient en mesure de classer certains objets dans des catégories spécifiques, des catégories qui, pour une fin avant tout pratique, leur attribuent des propriétés particulières. Les termes vagues semblent tous être des termes qualifiant des valeurs sur une série continue de transitions, et le passage d'une valeur à une valeur voisine est souvent indifférenciable. Il y a une série de sorites pour chaque prédicat en question, c'est-à-dire un ordre de valeurs à membres finis sur une dimension décisive de l'application du prédicat. Une série de sorites pour « grand » est un ordre sur la dimension de la taille (un ordre des hauteurs), pour « vieux » un ordre sur la dimension de l'âge (*etc.*). Les prédicats vagues sont tous des termes dont la transition entre leur application et leur non-application à des objets semble continue. Par exemple, sur le spectre des couleurs, « rouge » correspond à une zone floue où les effets visuels produits par les longueurs d'onde de cette zone sont dénotés comme « rouge ». Or, pour chaque nuance de couleur dénotée par le même terme « rouge » il est possible de déterminer sa longueur d'onde, et dans ce cas les longueurs d'onde sont différentes, car elles sont quantifiables (bien qu'il puisse demeurer une inexactitude dans la mesure). Le même raisonnement semble pouvoir s'appliquer pour les autres prédicats vagues (dans l'hypothèse d'un réel non-vague). Il est possible que le problème linguistique que pose le vague est, au moins en partie, causé parce que dans leur utilisation du langage les praticiens en viennent à donner une valeur qualitative à une valeur quantitative, autrement dit à vouloir qualifier certaines quantités. Cela sans nécessairement anticiper les problèmes que cela pose : c'est-à-dire les cas limites. Ainsi, les cas limites seraient le résultat d'une « liberté » prise avec le langage, en donnant une qualité à une quantité qui, authentiquement, n'est pas compatible avec la qualification. Or, cette usage du langage est opérant, il est motivé par sa dimension pratique. Qualifier des quantités (« X est petit ») au lieu de simplement les quantifier (« X fait 10 mètres ») permet par exemple de simplifier, de classifier, ou de porter un jugement. La qualification n'est pas informative de la même manière. La phrase « ce chien fait 30 cm de longueur, 20 cm de hauteur et 10 cm de largeur » est précise, voire vraie, mais elle n'évoque pas nécessairement

---

<sup>108</sup>Moeschler Jacques & Reboul Anne, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, op. cit., p.377.

autre chose que ces informations. Les informations implicites que cette affirmation suggère au sein d'une communauté linguistique donnée seront différentes de celles que suggère l'affirmation « ce chien est petit ». Cette dernière affirmation pourra par exemple évoquer de manière plus « intuitive » des propriétés propres à ce chien tel que : il est moins grand que la moyenne, il peut se faufiler à certains endroits difficiles d'accès, il fera moins mal s'il mord (*etc.*).

Le vague est la manifestation d'une indétermination provoquée par nos habitudes linguistiques, comme un effet secondaire du langage.<sup>109</sup> L'indétermination se produit parce que, dans les cas limites, l'application du prédicat est considérée comme étant ni « vraie » de manière déterminée ni « fausse » de manière déterminée. Ainsi, nous sommes dans l'incapacité de spécifier de façon parfaitement claire les termes vagues, ce qui ne nous empêche pas de les utiliser. Cela parce que le flou est un trait « essentiel », ou constitutif, de notre langage. En pratique, il est par exemple souvent considéré comme vrai, ou acceptable, de dire qu'un individu humain de deux mètres est « grand », mais d'un point de vue logique le vague du prédicat ne devrait pas le permettre, conformément au sorite. En effet, selon la théorie sémantique, du point de vue de la logique classique l'application d'un terme vague est indéterminée car le sorite nous apprend qu'il n'y a pas de délimitation claire à la « zone » du cas limite (la zone intermédiaire entre « vrai » et « faux »). Autrement dit, il n'y a aucun fait à la question de savoir quelle est la frontière d'un sorite. L'indétermination se manifeste donc pour tous les prédicats comportant des cas limites.

Sur une série continue de transition d'un terme vague il existe effectivement une différence entre deux cas. Par exemple il y a une différence entre une nuance de bleu tirant vers le vert et une nuance de bleu tirant vers le violet. Cependant nous ne pouvons déterminer de frontière entre ces deux cas, il est seulement possible d'affirmer que ce sont des cas différents tirant plus ou moins d'un côté ou de l'autre de la série. Cette continuité dans la série de transitions est caractéristique des prédicats vagues, c'est elle qui produit le vague d'ordre supérieur et qui permet au prédicat d'être soritique.

« La notion de vague d'ordre supérieur, qu'on a assimilée [...] à l'idée que les concepts vagues ne sont pas des concepts aux frontières vagues, mais des concepts sans frontières, est donc essentielle à toute tentative de définition du vague. Il faut cependant résister à la tentation d'en conclure que puisqu'un concept vague est vaguement vague, le vague ne peut pas être défini, qu'il échappe

---

<sup>109</sup>Kit Fine, « Vagueness, Truth and Logic », art. cité, p. 267-271.

fondamentalement à toute définition. [...] La leçon est plutôt que toute « logique » des prédicats et des concepts vagues doit incorporer le fait qu'il existe un vague d'ordre supérieur. »<sup>110</sup>

Bien qu'un concept vague puisse être compris comme étant un concept sans frontières, la notion de vague n'est pas totalement incompatible avec celle de « degré d'application »<sup>111</sup>. C'est-à-dire une relative application du prédicat à chacun des cas de la série continue de transition. Il serait ainsi envisageable de construire une sémantique des expressions vagues prenant en compte le vague d'ordre supérieur.

Le flou est donc ici considéré comme une caractéristique sémantique du langage ; il est comme implanté dans le sens de mots tels « bleu », « grand », « lent » (*etc.*). Or, si le vague est un trait caractéristique de certaines expressions, alors la sémantique particulière des termes flous doit être traitée de manière non classique ; une chose que la logique classique est par définition incapable de faire. Ainsi, la conception sémantique accepte le constat que la logique classique n'est pas adaptée au traitement sémantique des prédicats vagues, de leurs cas limites et du vague d'ordre supérieur. En effet, contrairement aux épistémistes, les défenseurs de la conception sémantique pensent que la rigidité de certaines lois de la logique classique ne permettent pas de traiter les prédicats vagues, malgré leur efficacité notoire dans de nombreux cas. Ces philosophes pensent que le problème ne réside pas dans la manière d'appliquer la logique classique, mais dans la logique elle-même. Ils proposent de résoudre le paradoxe sorite en remplaçant la logique standard par une logique déviante. Bien que, généralement, les logiciens travaillant sur des logiques alternatives souhaitent appliquer le moins de modifications possibles aux lois classiques. Nous l'avons évoqué, les approches quant à la manière dont la logique devrait être révisée divergent, et plusieurs types de logiques et de sémantiques non-classiques ont été développées pour traiter les prédicats vagues. Toutefois, il y en a une que les défenseurs de l'approche sémantique favorisent particulièrement.

## Section 6 : Le sorite selon la supervaluation

---

<sup>110</sup>Pascal Engel, « Les concepts vagues sont-ils des concepts sans frontières ? », *Revue Internationale de Philosophie*, vol. 46, n° 183, 1992, p. 527-538, 538.

<sup>111</sup>Pascal Engel, *La norme du vrai*, *op. cit.*, p. 271.

La conception sémantique traite l'indétermination sémantique des prédicats vagues comme réelle. Toutefois, la plupart des défenseurs de cette conception adhèrent à une logique particulière. À partir de travaux de Van Fraassen<sup>112</sup>, Fine<sup>113</sup> développe une logique ayant pour objectif de s'adapter aux sorites et aux cas limites. Cette logique, dite de « supervaluation », tente de traiter les formules contenant des prédicats vagues de manière à pouvoir tout de même leur attribuer une valeur de vérité. Un supervaluationniste comme Fine rejette l'idée de vague dans la réalité. Bien que nous sommes parfois contraints de parler d'objets de manière vague, cela ne nous autorise pas à en déduire qu'il existe un vague d'ordre ontologique. Qualifier un objet de « vague » serait une erreur de catégorie.<sup>114</sup> Fine vise à montrer qu'il est possible non pas d'éliminer le vague, mais de le corriger partiellement de manière à parvenir à une certaine « cohérence ». Ainsi il souhaite « préciser » les énoncés vagues. Les énoncés vagues ont des extensions instables et provoquent des cas limites. Dans un cas limite il est indéterminé si le terme s'applique ou non. Ainsi, préciser un énoncé vague consiste à lui donner une sémantique (partiellement) plus précise. La supervaluation est non bivalente, mais elle conserve la plupart des lois classiques tout en admettant des « écarts de valeur de vérité ». De plus, le problème posé par le paradoxe sorite peut être résolu en rejetant une des prémisses du paradoxe.

Les supervaluationnistes introduisent les notions de « super-vérité » et de « super-fausseté », qu'ils notent respectivement 1 et 0. Ils définissent la notion de « super-vérité » (ou de « super-fausseté ») comme le statut d'être vrai (ou faux) indépendamment de la façon dont la déficience sémantique peut être précisée. Ainsi dans le cadre de la supervaluation, l'extension positive d'un prédicat est donnée par les valeurs auxquelles le prédicat s'applique de manière déterminée, et l'extension négative est donnée par les valeurs auxquelles la négation du prédicat s'applique de manière déterminée. Les autres cas sont des cas pénombraux : ils ont des valeurs auxquelles le prédicat s'applique de manière indéterminée (c'est eux qu'il est question de préciser). Une phrase est « super-vraie » lorsque le prédicat est appliqué à quelque chose dans son extension positive, et une phrase est « super-fausse » lorsque le prédicat est appliqué à quelque chose dans son extension négative. Cette logique rejette la bivalence puisque les cas limites provoquent des écarts de valeur de vérité. Pour les supervaluationnistes la validité est définie comme la préservation de la vérité (*simpliciter*). C'est-à-dire que si la

---

<sup>112</sup>Bas C. van Fraassen, « Presuppositions, Supervaluations and Free Logic », *The Logical Way of Doing Things*, New Haven, Yale University Press, 1969, p. 67-92.

<sup>113</sup>Kit Fine, « Vagueness, Truth and Logic », art. cité, p. 278-283.

<sup>114</sup>Pour une discussion sur ce sujet, voir : Matti Eklund, « Being Metaphysically Unsettled », *Oxford Studies in Metaphysics*, Karen Bennett & Dean Zimmerman, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 6-149.

vérité est préservée des prémisses à la conclusion le raisonnement est valide. La logique préserve toutes les autres lois classiques, dont celle du tiers-exclu, malgré l'abandon de la bivalence.

Les formes de composition et de décomposition prises par le paradoxe des sorites sont toutes valides d'un point de vue classique, donc elles le sont aussi pour la supervalutation. La conclusion du sorite est entraînée par la forme conditionnelle «  $\Phi_{an} \rightarrow \Phi_{an+1}$  » et par la succession de *modus ponens*. Néanmoins, pour la supervalutation, la conclusion se heurte à la résistance d'une prémisses. C'est-à-dire qu'il y a une de ces prémisses conditionnelles qui n'est pas vraie, même s'il semblerait qu'aucune n'est fausse. Les sorites sont valides, mais d'une certaine manière ils sont mal fondés. En effet, c'est le conditionnel universellement quantifié qui est faux. Bien qu'il n'y ait pas une seule prémisses conditionnelle qui soit fausse, selon la théorie de la supervalutation il n'en reste pas moins vrai qu'une certaine prémisses est fausse. Autrement dit, il est vrai que certains  $n$  sont tels que ce n'est pas le cas que «  $\Phi_{an} \rightarrow \Phi_{an+1}$  ». Ainsi la sémantique de la supervalutation admet que la fausseté de «  $\forall n(\Phi_{an} \rightarrow \Phi_{an+1})$  » est logiquement équivalente à la vérité de «  $\exists n(\Phi_{an} \wedge \neg \Phi_{an+1})$  ». Ce traitement du sorite est valide dans le cadre de la supervalutation car elle est valide d'un point de vue classique. La sémantique de la supervalutation propose un compte-rendu formel de la façon dont, contrairement aux apparences, la conclusion du sorite pourrait être vraie. Elle est vraie car elle reste vraie indépendamment de la manière dont l'indétermination du terme vague est résolue. Ainsi, le paradoxe sorite est considéré comme désamorcé.<sup>115</sup>

Selon la conception sémantique, si le vague est un phénomène sémantique, la sémantique classique n'est plus appropriée comme sémantique du langage, car ce dernier est vague ; et la sémantique de la supervalutation peut être candidate pour se substituer à la sémantique classique, qui est inadaptée. Toutefois, un point important est de remarquer que cette solution traite le sorite d'une manière similaire à la conception épistémique, qui tient elle à conserver la totalité de la logique classique. Cela parce que la supervalutation nous contraint de postuler l'existence d'une frontière en acceptant la vérité contre-intuitive de : «  $\exists n(\Phi_{an} \wedge \neg \Phi_{an+1})$  ». Pourtant c'est précisément ce que la conception sémantique nie. À cette remarque les supervalutationnistes répondent qu'ils nient que la conclusion traçant une limite dans le sorite exprime l'existence d'une limite nette. C'est-à-dire que s'il est vrai qu'il existe une limite, il n'y a pas pour autant de point particulier pour lequel il est vrai qu'il s'agit de la

---

<sup>115</sup>Nous reprenons ici l'explication de la supervalutation. Cf. Dominic Hyde & Diana Raffman, « Sorites Paradox », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta, 2018, chap. 3.3.1.. <https://plato.stanford.edu/archives/sum2018/entries/sorites-paradox/>.

frontière nette. Ainsi, contrairement à l'approche épistémique, aucun engagement n'est pris à l'égard d'une telle frontière, que nous ignorons.

Toutefois, plusieurs autres critiques ont été formulées contre la supervalutation. Par exemple Williamson souligne que cette dernière, en rejetant le principe de la bivalence tout en maintenant la loi du tiers-exclu, remplace l'aspect contre-intuitif de la théorie épistémique (stipulant qu'il existe une frontière précise inconnaissable) par une idée tout aussi contre-intuitive.<sup>116</sup> De plus, certaines règles d'inférence valides en logique classique ne valent plus, comme le dilemme constructif<sup>117</sup>. Des problèmes se posent aussi en ce qui concerne le phénomène du vague d'ordre supérieur, car en acceptant le vague d'ordre supérieur la supervalutation doit admettre que sa conception de la vérité (la super-vérité) n'a pas les propriétés que la vérité est généralement censée posséder.

Williamson<sup>118</sup> montre qu'en rejetant la bivalence la supervalutation (et toute logique qui abandonne la bivalence) rejette la contrainte tarskienne requise pour la vérité. Le schéma T (ou « schéma de vérité ») est une définition de la vérité faisant partie de la théorie sémantique de la vérité d'Alfred Tarski.<sup>119</sup> Il donne le schéma d'interprétation de la vérité d'un énoncé<sup>120</sup>. Selon ce schéma : « A » est vrai si et seulement si « A ». Par exemple : « Jean est grand » est vrai si et seulement si Jean est grand. Ainsi, dans le cadre du schéma tarskien il ne peut pas y avoir de proposition qui peut posséder autre chose que la (seule) valeur de vérité « vrai » ou bien « faux ». La valeur de vérité d'une proposition ne peut avoir que deux états possibles. Tout énoncé doit être décidable et il doit être possible pour tout énoncé d'être satisfait par la réalité. La théorie de la supervalutation pose donc problème, car elle ne respecte pas toutes les conditions du schéma tarskien. À supposé qu'il existe un sens dans lequel la vérité n'est pas bivalente mais adhère tout de même au schéma T, la nature particulière du problème posé par le vague exclut une telle option. En effet, le vague d'ordre supérieur montre que le seul rejet de la bivalence ne suffit pas à l'expliquer, car il produit un phénomène d'indétermination à tout le prédicat, et, cette indétermination n'étant pas délimitable, il semble impossible de lui attribuer de manière déterminée la valeur de vérité « vrai », « faux », ou toute autre valeur. L'objet de l'un des débats philosophiques sur la théorie tarskienne de la vérité est de savoir ce que cette

---

<sup>116</sup>Timothy Williamson, *Vagueness, op. cit.*, chap. 7.

<sup>117</sup>Le dilemme constructif stipule que : si P implique Q et R implique S, et soit P ou R est vrai, alors Q ou S est vrai.

<sup>118</sup>*Ibid.*, chap. 5.7.

<sup>119</sup>Alfred Tarski, « Le concept de vérité dans les langages formalisés » (1933), trad. G. Kalinowski, *Alfred Tarski, Logique, sémantique, métamathématiques*, vol. 1, Paris, A. Colin, 1972.

<sup>120</sup>Toutefois, le prédicat « vrai » ne peut pas appartenir au langage sur lequel il porte. Il fait ainsi partie d'un métalangage, ce qui permet d'éviter de nombreuses versions du paradoxe du menteur.

dernière présuppose. Il est notamment question de savoir si elle est correspondantiste, c'est-à-dire qu'elle comprend la vérité comme correspondance à la réalité, ou si elle reste neutre et est une théorie dite « déflationniste », c'est-à-dire que dire « p est vrai » n'ajoute rien à « p ». Toute tentative d'incorporer le vague d'ordre supérieur dans une logique semble nécessairement devoir se confronter à un tel débat sur la vérité. Cette mise en question de la vérité constitue une des raisons qui motivent un nombre non négligeable de philosophes à se questionner sur le vague ontologique.

## **Section 7 : Les prédicats observationnels et la référence sans fait**

Nous avons examiné quelques tentatives de réponses aux problèmes sémantiques et logiques posés par le vague et le sorite. De diverses manières, ces réponses se confrontent à des problématiques liées au sens (concernant l'extension des prédicats) et à la vérité (concernant la valeur de vérité des énoncés). Il convient à présent de signaler une autre question philosophique que soulèvent le vague et le sorite. En effet, les diverses tentatives visant à traiter la sémantique du vague et à résoudre le paradoxe des sorites mettent aussi en avant des questions de référence. Ces dernières affectent la conception épistémique, qui postule des frontières inconnaissables, et la conception sémantique, qui comprend le vague comme une indétermination sémantique (même associée à la supervaluation).

Les langages naturels sont remplis de termes descriptifs. Ces derniers contiennent notamment des prédicats observationnels, qui désignent les entités publiquement observables (comme « montagne », « chat », « voiture » ou « Jean »). Nous pouvons affirmer sans risque que l'intérêt principal des langages naturels réside précisément dans le fait qu'ils contiennent un large et complexe panel de prédicats observationnels. Il est en effet difficile de construire une phrase sans utiliser de tels prédicats, car dans la majorité des cas nous souhaitons référer à des objets observables, ou « physiques » (au sens d'objets composés de matière)<sup>121</sup>. Par extension la plupart des sciences ont comme objets des faits et des entités observables. Ainsi, ces disciplines les décrivent par le biais d'énoncés observationnels.

Selon Dummett les prédicats observationnels et les prédicats dénotant des qualités phénoménales (par exemple ceux désignant des sons, des couleurs et propriétés tactiles) sont

---

<sup>121</sup>Michael Tye, « Vague Objects », *Mind*, vol. 99, 1990, p. 535-557, p. 535.



vagues.<sup>122</sup> Cela parce qu'il existe une propriété commune à tous les prédicats observationnels : le caractère *continu* du critère de leur application à des objets. En effet, en temps normal nous parvenons à distinguer une chose d'une autre (comme le rouge du bleu) car l'une « est discernablement différente de » l'autre. Or, nous l'avons évoqué, c'est précisément un point qui pose problème. Supposons un spectre continu de couleurs. Chaque nuance de couleur est voisine d'une autre nuance différente. Toutefois, bien que des nuances suffisamment éloignées soient discernables, les nuances voisines sont indiscernablement différentes. Donc, si un terme observationnel comme « bleu » est un terme dont l'application est seulement déterminée par l'observation, alors il est nécessairement vague, puisque qu'il est susceptible de conduire à formuler des jugements contradictoires. Le raisonnement s'applique à des termes comme « doux » et « rugueux », « douloureux » et « indolore » (*etc.*). En effet, le critère d'application des termes observationnels (« est discernablement différente de ») est tolérant, donc ces termes possèdent eux aussi un caractère soritique. De plus, bien que moins intuitif, cette remarque est aussi valable pour les actes de classification.

De nombreux domaines scientifiques ont effectivement connu des problèmes de l'ordre de la classification. Ce fut par exemple le cas de la communauté des astrophysiciens autour de la question concernant le statut de Pluton, et c'est aussi encore le cas concernant la classification du vivant en biologie. Dans le cas de Pluton, la question semble avoir été réglée car les conditions requises pour tomber sous la définition d'une planète ont été strictement précisées. Cela a permis de classer définitivement Pluton en tant que « planète naine » (bien que ce soit un terme observationnel auquel est ajouté un terme vague). Par une redéfinition conventionnelle, un prédicat observationnel vague peut devenir non pas non-vague, mais beaucoup moins susceptible de provoquer des cas limites. En un sens, nous pouvons dire que préciser le vague c'est comme affiner sa perception par un outil de mesure (par exemple en distinguant les longueurs d'ondes des couleurs) ou comme ajouter des termes intermédiaires dans les cas limites (par exemple avec les termes « planète naine » ou « cyan »). Dans de nombreux cas le vague de l'expression est donc traité de manière *ad hoc*, le prédicat est précisé mais son vague ne disparaît pas totalement, il est déplacé. Par conséquent, l'incohérence des prédicats vagues s'étend aux prédicats observationnels et aux prédicats dénotant des qualités phénoménales.

Selon la conception épistémique, les locuteurs ne sont pas informés des variations d'extension des prédicats vagues. Mais pour les prédicats vagues s'appliquant à des objets concrets cette absence d'information implique un problème particulier. Par exemple, nous

---

<sup>122</sup>Dummett, M., *Truth and Other Enigmas*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1978, p. 261.

savons relativement bien à quoi réfère le terme « Mont Everest ». Nous savons que la pointe à son sommet en fait partie. Mais plus nous descendons de ce point moins nous sommes certains si la montagne est encore le Mont Everest. Ainsi, le Mont Everest n'a pas d'extension définie, car il est impossible de tracer la frontière nette qui le sépare de ses alentours. Ici, le vague n'est pas le résultat d'une lacune épistémique, il est plutôt le résultat d'une indétermination concernant ce qui doit compter comme le référent du terme. Si nous admettons que même les termes observationnels sont vagues et si, comme le soutient Williamson, l'emplacement de la limite nette d'un terme vague est déterminé par l'utilisation de ce terme par les locuteurs, alors les objets désignés par les termes observationnels n'ont pas d'existence « propre », indépendante des locuteurs. Le vague des prédicats observationnels pose aussi problème à la conception sémantique (associée à la supervaluation). Par exemple, s'il n'y a aucune montagne dont il est vrai que ce soit celle à laquelle le terme « Everest » fait référence (car son extension n'a pas de frontière), et si nous affirmons qu'il existe tout de même qu'un seul Mont Everest, cela semble produire une contradiction. Dans un tel cas la théorie s'engage sur un terme singulier. Pourtant, le vague du terme observationnel fait que ce dernier n'a pas de référent. Cela nous contraint à accepter qu'il n'y a aucun fait absolu de ce qu'est l'Everest, car il y a une série de candidats admissibles ayant tous la même prétention d'être l'Everest.<sup>123</sup>

Le fait que la référence soit ainsi « impénétrable » est particulièrement problématique. Si c'est par l'observation et nos représentations que nous distinguons les objets, et, par extension, que nous créons des termes pour les désigner, mais que les objets que nous visons par nos termes n'ont pas de fait propre qui leur corresponde, comment leur accorder le statut ontologique d'*objet* ? La question se pose par exemple pour la chose désignée par le terme « Mont Everest ». Comment prétendre que *quelque chose* d'unique comme le « Mont Everest » existe ? Étant donné que la limite (ou bien la zone intermédiaire) entre le Mont Everest et, par exemple, le Lhoste (une montagne voisine) est instable, nous pouvons douter du statut ontologique de ces deux objets. Donc nous pouvons aussi douter de tous les objets susceptibles de subir un tel raisonnement, c'est-à-dire (semble-t-il) la totalité des objets dénotés par des prédicats observationnels, ce qui comprend aussi les organismes vivants. Il est possible que ces objets n'aient pas d'existence « propre », indépendante des représentations, qu'ils soient des artefacts ayant une existence conventionnelle.<sup>124</sup> Ainsi, les défenseurs des conceptions épistémique et sémantique se trouvent contraints de s'engager ontologiquement. Plus que le

---

<sup>123</sup>Pour une discussion sur ce sujet, voir : Rosanna Keefe, *Theories of Vagueness, op cit.*, ch. 7.1.

<sup>124</sup>Nous développerons ce point en IV.

simple fait de nier le vague ontologique, ils doivent se positionner sur le statut ontologique des objets en général.

## Chapitre III : Le vague ontologique

### Section 1 : Conception ontologique

La conception sémantique soutient que le vague est dans les termes, qu'il est impossible de supprimer le vague. Les concepts devraient avoir des extensions définies, mais nous ne savons pas où tracer leur limite. Ainsi, il semble être indéterminé qu'à un objet *a* s'applique un terme lui attribuant la propriété *P*. Par exemple, la couleur d'un certain objet peut appartenir au cas limite situé entre le bleu et le violet, il se produit alors une situation d'indécision. Il semble donc permis de dire qu'il peut être indéterminé qu'un objet ait une certaine propriété. Or : « s'il peut y avoir des propriétés vagues, peut-il y avoir des objets vagues ? Ou bien l'incohérence des prédicats vagues n'implique-t-elle qu'une imperfection de notre entendement, face à une réalité dont les contours sont, en dernière analyse, précis ? »<sup>125</sup> Les théoriciens confrontés à la question du vague doivent se positionner par rapport à la possibilité d'une réalité objective du vague. Est-il possible de donner du crédit à une idée stipulant que le monde lui-même pourrait être vague ? Une telle approche suppose de ne pas considérer immédiatement le vague comme un phénomène purement subjectif qui serait uniquement le résultat de limitations d'ordre cognitif ou linguistique. Peut-être qu'il ne faut pas limiter les discussions et les théorisations sur le vague à une simple énigme épistémique ou sémantique. Le problème d'indétermination que pose le vague n'exige peut-être pas seulement de construire une théorie de la détermination de la signification, ou ne se limite pas seulement à la question de savoir s'il faut créer une logique rendant compte du vague du langage naturel (comme prétend le faire par exemple la supervaluation).

Le vague pose une question ontologique importante. Il est question de déterminer s'il est dans le monde, dans les propriétés elles-mêmes. Le simple fait que la quasi totalité (voire la totalité) des connaissances se construisent toujours à partir de prédicats observationnels (donc des prédicats qui comportent du vague) évoque la possibilité d'un vague ontologique. De sorte

---

<sup>125</sup>Pascal Engel, *La Norme du vrai*, *op. cit.*, p. 260.

que les défauts dans nos connaissances ne s'expliqueraient pas seulement par un manque de données ou par un problème de mesure. La faillibilité de la connaissance concernant l'*objet* est peut-être causée par la nature de l'*objet* lui-même, et non pas nécessairement par une lacune sémantique, épistémique ou représentationnelle. Certaines expériences de pensée semblent d'ailleurs suggérer le fait que l'identité indéterminée est intuitivement correcte. C'est le cas du problème du bateau de Thésée. L'expérience de pensée suppose un bateau dont toutes les parties sont progressivement remplacées, de sorte qu'au bout d'un certain temps le bateau ne contient plus aucune de ses parties initiales. La question est alors de savoir s'il s'agit du même bateau ou d'un bateau différent. Évidemment, le raisonnement est applicable à de nombreux autres objets. Il pose de nombreuses questions, dont celle de l'identité des objets dans le temps et de l'identité des objets relativement à leurs propriétés. Nous le verrons, des problèmes similaires sont posés par Peter Unger<sup>126</sup>. Ces derniers ne montrent pas seulement qu'il y a un problème quelque part lorsque des termes sont appliqués à des objets, ils montrent que le statut même d'« objet » est à mettre en doute et qu'il est légitime de se poser la question de l'existence des objets vagues.

La plupart des philosophes et des logiciens rejettent l'idée d'un vague ontologique. Ils excluent l'hypothèse qu'il puisse y avoir des objets vagues, donc l'idée que le réel lui-même pourrait être vague. Néanmoins, il existe certains théoriciens qui sont prêts à soutenir plus ou moins fortement le vague ou l'indétermination ontologique, comme c'est notamment le cas de Trenton Merricks, Katherine Hawley, Terence Parsons et Peter van Inwagen.<sup>127</sup> Certains philosophes l'envisagent plus sérieusement que d'autres, au sens où ils ont une position très explicite, comme Parsons et Van Inwagen. Les défenseurs de cette conception ont donné plusieurs arguments soutenant l'existence ou, au moins, la possibilité d'un vague ontologique. Nous le verrons, certains de ces arguments constituent des objections efficaces à l'encontre des conceptions épistémiques et sémantiques. La mise en question de la relation logique d'identité fait notamment partie de leurs principaux arguments. En effet, en proposant par exemple des règles de déduction alternatives, certains philosophes sont même prêts à accepter le vague ontologique en tant que phénomène métaphysique. Les défenseurs (ou au moins les sympathisants) de la conception ontologique ne présentent pas tous une théorie ontologique qui

---

<sup>126</sup>Peter Unger, « The Problem of the Many », *Midwest Studies in Philosophy*, Vol. 5, n° 1, 1980, p. 411-467 ; Peter Unger, « I do not exist », *Perception and Identity*, G. F. MacDonald, Londres, Cornell University Press, 1976, p. 235-251.

<sup>127</sup>Cf. par exemple : Trenton Merricks, *Objects and Persons*, New York, Oxford University Press, 2001 ; Katherine Hawley, *How Things Persist*, Oxford, Oxford University Press, 2001 ; Terence Parsons, *Indeterminate Identity, Metaphysics and Semantics*, Oxford, Oxford University Press, 2000 ; Peter Van Inwagen, *Material Beings*, New York, Cornell University Press, 1990.

expliquerait ce que serait un réel vague. Nombre d'entre eux s'attellent à montrer les limites des arguments et des prétendues démonstrations des défenseurs des autres conceptions. Néanmoins, cela ne suffit pas à éliminer la pertinence de la conception qu'ils défendent. Car, bien qu'il ne soit pas aisé de définir ce que serait un réel vague, le fait de montrer les limites ou de falsifier les théories concurrentes peut montrer la pertinence d'une réflexion sur ce que serait le vague ontologique. Pour les défenseurs de ce dernier, l'enjeu est notamment de savoir si la relation d'identité peut être indéterminée, puis de mettre en question la nature des objets eux-mêmes, notamment en questionnant leur composition d'un point de vue méréologique. De cette manière, certains en viennent à prendre au sérieux la position stipulant que le vague est peut-être constitutif de la réalité elle-même, au sens où il pourrait y avoir des objets vagues. Néanmoins, reconnaître la réalité du vague est une chose, mais admettre que la réalité elle-même puisse être constituée par des objets vagues en est une autre. En effet, il n'est pas simple de savoir ce qu'il faut comprendre par les expressions : « objet vague », « identité indéterminée », « existence vague » ou « réalité vague ».

## Section 2 : Définir l'objet vague

Des trois conceptions, la conception ontologique fait l'objet des plus grandes réticences.<sup>128</sup> À première vue, il peut être légitime de penser que l'idée d'objet vague n'a aucun sens. C'est sans doute l'une des premières raisons pouvant motiver un philosophe à rejeter la conception ontologique. Par exemple, selon Dummett : « la notion selon laquelle les objets pourraient être réellement vagues en même temps que vaguement décrits, n'est pas à proprement parler intelligible »<sup>129</sup> En effet, la question n'est plus vraiment de savoir si les termes sont vagues, car, en dehors de la conception épistémique, cela est généralement accepté. La question est plutôt de savoir si les objets en eux-mêmes ont des limites, indépendamment de nos termes et de nos représentations. Nier que les objets ont des limites demeure néanmoins fortement contre-intuitif. Quotidiennement nous faisons l'expérience d'objets, et les penser autrement que précis et aux limites parfaitement précises est difficilement imaginable. Il semble nécessaire à la pensée et à la représentation de « diviser » le réel pour interagir et parler de lui.

---

<sup>128</sup>Cf. par exemple : Pascal Engel, *La Norme du vrai*, op. cit., p. 272-275 ; Sainsbury, M., « What is a Vague Object ? », *Analysis*, vol. 49, 1989, p. 99-103 ; Tye, M., « Vague Objects », *Mind*, vol. 99, n° 535, 1990, p. 535-557.

<sup>129</sup>Dummett, M., *The Interpretation of Frege's Philosophy*, Duckworth, London, 1981.

Cela nous renvoie au principe de non-contradiction, sans lequel aucune conceptualisation ni délimitation ne serait possible, car sans lui il est impossible de faire des distinctions entre les choses. D'une certaine manière, nous pourrions comparer le concept d'« objet vague » à celui de « cercle-carré » ; c'est-à-dire à quelque chose de probablement impossible. Il est en effet difficile (ou impossible) de penser une contradiction. D'autant qu'il serait paradoxal d'essayer de définir un objet vague en des termes précis. De la même manière, parler d'« existence vague » pose problème, car, en plus de son inintelligibilité, une telle expression semble précisément détruire ce que le concept d'« existence » a à dire. En un sens, ce serait certainement plus problématique que d'affirmer que de deux choses vraies, l'une est moins vraie que l'autre.

Toutefois, si des termes sont authentiquement vagues et que leur indétermination est reconnue, alors la caractérisation du vague des prédicats repose peut-être sur un vague d'ordre ontologique. C'est par exemple ce que fait remarquer Katherine Hawley :

« Je dis “Fred est chauve”, et mon énoncé n'a pas de valeur de vérité déterminée. Que l'indétermination soit due en partie à la manière dont se donne, dans le monde, la tête de Fred est incontestable. [...] Par exemple, si l'indétermination de “Fred est chauve” est due à l'indécision sémantique, c'est peut-être parce qu'aucune propriété unique n'est la valeur sémantique du prédicat “est chauve”. »<sup>130</sup>

L'indécision sémantique se produit si un énoncé a une valeur de vérité indéterminée. Or, si certains énoncés n'ont pas de valeur de vérité déterminée c'est peut-être parce qu'il n'y a aucun fait pour rendre vraie leur affirmation. Il est cependant contestable de passer du fait de pouvoir attribuer une propriété de manière indéterminée à un objet à l'affirmation que cet objet est vague. S'il est possible d'accepter le fait qu'un énoncé ait une valeur de vérité indéterminée, il est toujours plus difficile d'accepter l'idée d'objet vague, car cela nécessite, d'une manière ou d'une autre, de rompre avec certaines lois classiques et même fondamentales de la pensée, comme le principe de non-contradiction et (nous le verrons) le principe de l'indiscernabilité des identiques.

Malgré les réserves de nombreux philosophes et les critiques faites à l'encontre du concept d'« objet vague », certains ont tenté de définir les termes que défend la conception ontologique. Il y a cependant plusieurs sens possibles aux expressions « objet indéterminé » et « objet vague ». Les philosophes ne l'entendent pas tous de la même manière. Par exemple, si

---

<sup>130</sup>Katherine Hawley, *How Things Persist*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 131.

la notion de cas limite peut concerner les objets, le cas limite se comprend alors comme le fait de posséder une propriété spécifique à un degré intermédiaire : « un objet est indéterminé relativement à F si et seulement s'il est une instance intermédiaire de telle ou telle propriété que l'on peut pointer en F »<sup>131</sup>. Autrement dit, un objet est ontologiquement indéterminé lorsqu'une propriété déterminée est instanciée de manière indéterminée.<sup>132</sup> D'autre part, selon Brian Garrett<sup>133</sup> (qui ne soutient pas la conception ontologique), il y a des objets vagues si et seulement s'il y a des jugements d'identité qui ont une valeur de vérité indéterminée, c'est-à-dire qui ne sont ni vrais ni faux. Pour Parsons<sup>134</sup>, l'indétermination se rapporte à des états de fait, comme le fait de savoir si un certain objet possède ou non une certaine propriété. Si aucun des deux n'est le cas, alors la situation est indéterminée, et une phrase qui la rapporte n'a pas de valeur de vérité. L'identité réelle dans le monde est définie en termes de coïncidence des propriétés. Les objets sont identiques s'ils ont ou n'ont pas de manière déterminée les mêmes propriétés, et ils sont distincts si l'un a de manière déterminée une propriété qui manque à l'autre de manière déterminée. Si aucune de ces conditions n'est remplie, alors il est indéterminé que les objets soient identiques. Enfin, pour Michael Tye<sup>135</sup> (qui est un défenseur de la conception sémantique) un objet est vague si et seulement s'il a des parties spatio-temporelles indéterminées, et si, pour cet objet, il n'y a aucun fait décisif qui permet de décider s'il y a d'autres objets qui sont ses parties ou non. Ainsi, selon ces définitions, le vague ne serait pas purement épistémique ou sémantique. Ces quatre approches sont assez générales, et elles sont souvent admises comme des définitions possibles de l'objet vague par les partisans de la conception ontologique. Donc, l'objectif de ces derniers est principalement de parvenir à présenter des cas d'identité indéterminée. Pour cette raison, il est pertinent de questionner l'appartenance de certaines propriétés à des objets. Car, par exemple, si un tout (un objet) est identique à la somme de ses parties (ses propriétés), et s'il peut être indéterminé qu'une propriété appartienne à un objet, alors l'identité de l'objet est indéterminée. Aux moyens de raisonnements similaires, certaines réflexions d'ordre méréologique semblent proposer des arguments en faveur du vague ontologique.

---

<sup>131</sup>Nicholas J. J. Smith & Gideon Rosen, « Worldly indeterminacy : A rough guide », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 82, n° 1, 2004, p. 185-198, 185.

<sup>132</sup>Jessica M. Wilson, « A Determinable-Based Account of Metaphysical Indeterminacy », *Inquiry : An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, vol. 56, n° 4, 2013, p. 359-385, 362.

<sup>133</sup>Brian Garrett, « Vagueness, Identity and the World », *Logique et analyse*, vol. 135, n° 1, 1991, p. 349-358, 349.

<sup>134</sup>Trence Parsons, *Indeterminate Identity, Metaphysics and Semantics*, op. cit., p. 31-44.

<sup>135</sup>Michael Tye, « Vague Objects », *Mind*, Volume 99, n° 396, 1990, p. 535-557, 536.



### Section 3 : Le problème du grand nombre

Traditionnellement, de nombreux philosophes ont pensé que le vague était toujours un phénomène lié aux représentation, et que l'idée d'une indétermination réelle était totalement incohérente.<sup>136</sup> De ce point de vue, il n'est pas permis de parler de vague ou d'indétermination relativement à la question de savoir si une partie fait partie ou non d'un tout. Mais cette position a subi de nombreuses critiques.<sup>137</sup> Le « problème du grand nombre » d'Unger<sup>138</sup> semble démontrer que le statut ontologique des objets du monde auquel nous avons affaire au quotidien (le monde macroscopique) est beaucoup plus problématique qu'il n'y paraît. Certes nous savons nous représenter ce qu'est, par exemple, un nuage, mais il existe pourtant de très nombreuses manières de tracer sa frontière. Ainsi Unger remarque qu'à partir de cette imperfection peuvent se poser de (très) nombreux problèmes. Son raisonnement est le suivant :

- (1) S'il existe un nuage, alors il existe un complexe d'atomes identique à ce nuage.
- (2) S'il existe un complexe d'atomes C1 qui est identique à un nuage, alors il existe des millions de complexes d'atomes qui diffèrent minutieusement de C1.
- (3) Donc, s'il y a un nuage, alors il y a des millions de complexes d'atomes qui diffèrent minutieusement d'un complexe identique à celui d'un nuage.
- (4) Si un complexe d'atomes C2 diffère minutieusement d'un C1 qui est identique à un nuage, alors C2 est identique à un nuage distinct du nuage avec lequel C1 est identique.
- (5) Donc, s'il y a un nuage, il y a des millions de nuages.

Ici, les « atomes » peuvent être compris comme étant les éléments les plus simples (à notre connaissance) que des objets peuvent avoir comme parties. Un complexe d'atomes est seulement un certains assemblage d'atomes. Un complexe d'atomes C2 diffère minutieusement d'un complexe d'atome C1 s'il a au moins un atome de différence (de plus ou de moins). Le problème du grand nombre montre que chacune des très nombreuses frontières possibles semble être un objet différent de l'objet initialement désigné. L'état brumeux d'un nuage et les différentes concentrations

---

<sup>136</sup>Pour une défense de cette idée, voir par exemple : Russell, B., « Vagueness », *Australasian Journal of Philosophy and Psychology*, vol. 1, 1923, p. 84-92 ; Michael Dummett, « Wang's paradox », *Synthese*, vol. 30, n° 3-4, 1975, p. 201-232.

<sup>137</sup>Cf. par exemple : Elizabeth Barnes, « Ontic Vagueness : A Guide for the Perplexed », *Noûs*, vol. 44, n° 4, 2010, p. 601-627.

<sup>138</sup>Peter Unger, « The Problem of the Many », art. cité, p. 411-467.

d'eau à chacun de ses morceaux le rendent difficile à délimiter, donc il est facile de comprendre pourquoi nous pouvons le considérer comme « flou ». Cependant ce raisonnement peut s'appliquer à tous les types d'objets ordinaires, dans la mesure où il y a toujours de l'arbitraire dans la sélection d'un complexe d'atome plutôt qu'un autre. Par exemple, certains compteront la peau morte autour de la blessure de Hugo comme faisant partie du complexe d'atomes « Hugo », et d'autres non. À partir de prémisses plausibles, (1) et (2), sur les limites des objets macroscopiques, Unger tire la conclusion qu'à chaque fois qu'il ne devrait y avoir qu'un seul objet il y en a, en réalité, des millions.

Le problème du grand nombre appelle donc que nous prenions position par rapport à lui, car sa conclusion semble particulièrement déroutante. Il ne semble en effet plus possible de dire qu'il n'y a qu'un seul nuage. Toutefois chaque réponse au problème impliquera une sorte d'engagement ontologique.<sup>139</sup> Il est possible d'accepter l'argument et de conclure qu'il n'existe pas de nuage, puisqu'il ne semble manifestement pas y avoir des millions de nuages « à la place » d'un seul. Une autre position consiste à accepter l'argument et conclure qu'il y a des millions de nuages (voire davantage), au motif que les nuages existent effectivement. Enfin, une autre possibilité peut être de soutenir que les mots et les concepts sont parfaitement précis, mais que les objets eux-mêmes sont vagues. Pour une gouttelette d'eau donnée, nous pouvons nous demander si elle fait partie du nuage ou non, et pour beaucoup de ces gouttelettes nous ne saurons pas comment répondre. Le terme « nuage » peut donc désigner un objet vague avec précision. L'avantage des prédicats observationnels serait donc de pouvoir désigner de manière « rigide » des objets dont l'identité est indéterminée (ou vague). Une telle position peut être une version de la conception ontologique.

Par exemple, pour Peter van Inwagen<sup>140</sup> la composition n'est pas l'identité. Il soutient que la cause sous-jacente du problème du grand nombre est que notre conception de la relation entre les parties et les ensembles est erronée. Le problème est de supposer que la relation entre les parties est déterminée, de penser qu'il est toujours vrai ou faux qu'un objet soit une partie d'un autre. Selon Van Inwagen, il y a des fois où il n'est « ni vrai ni faux » qu'un objet est la partie d'un autre. Il pense qu'une sorte de logique vague serait plus adaptée lorsque le débat philosophique concerne la méréologie. Par exemple, il pourrait être vrai au degré 0,2 qu'un atome fasse partie d'un certain tout. Cependant, selon Van Inwagen le problème du grand nombre devient un problème d'identité seulement lorsqu'un être vivant est sujet au

---

<sup>139</sup>Pour une discussion en partie sur ce point, voir par exemple : Mark Johnston, « Constitution is not identity », *Mind*, vol. 101, n° 401, 1992, p. 89-106 ; Edward J. Lowe, « Vague Identity and Quantum Indeterminacy », *Analysis*, vol. 54, n° 2, 1994, p. 110-114.

<sup>140</sup>Peter van Inwagen, *Material Beings*, *op. cit.*, chap. 2.

raisonnement. Les nuages ne sont pas sujets à l'indétermination parce qu'ils n'existent pas, ce que nous appelons « nuage » n'est qu'un agrégat d'atomes (plus précisément de « simples ontologiques »). Toutefois si nous appliquons la même approche au nuage (ce que ne défend pas Van Inwagen), il pourrait être correct d'affirmer qu'il y a un seul nuage mais qu'il est vrai à un degré compris entre 0 et 1 que certaines gouttelettes le composent. De ce point de vue, il est indéterminé de savoir si ces gouttelettes d'eau font partie du nuage, conformément à notre intuition. Toutefois, un argument fort a été formulé contre la possibilité d'identités vagues.

#### Section 4 : L'argument d'Evans

Il existe plusieurs arguments s'opposant à l'intelligibilité de la thèse des objets vagues. Celui qui est sans doute le plus fréquemment discuté est celui de Gareth Evans.<sup>141142</sup> Dans son petit article, ce dernier tente de montrer l'absurdité de l'idée d'identité indéterminée. Plus précisément, l'argument stipule qu'il faut rejeter l'idée que l'identité puisse être une relation vague, car si l'identité est vague alors il faut renoncer à la loi de Leibniz<sup>143</sup>. Evans opère une réduction à l'absurde de l'affirmation selon laquelle il puisse être question de vague dans l'identité entre objets. Par conséquent, si l'identité vague est une notion incohérente (car contradictoire) il n'est plus question d'en faire l'étude. Donc, tout défenseur de la conception ontologique semble contraint de faire face à la critique d'Evans, en analysant la construction et les implications de son argument.

L'argument d'Evans est le suivant :

« Que “a” et “b” soient des termes singuliers tels que la phrase “a = b” ait une valeur de vérité indéterminée, et permettons l'expression de l'idée d'indétermination par l'opérateur “ $\nabla$ ”.

Alors, nous avons :

(1)  $\nabla (a = b)$

(1) rapporte un fait sur b que nous pouvons exprimer en lui attribuant la propriété

“ $\hat{x} [\nabla (x = a)]$ ” :

<sup>141</sup>Gareth Evans, « Can There be Vague Objects ? », *Analysis*, vol. 38, n° 208, Oxford, Oxford University Press, 1978, p. 176-177.

<sup>142</sup>Pour un argument similaire, voir : Nathan U. Salmon, « Assertion and incomplete definite descriptions », *Philosophical Studies*, vol. 42, n° 1, 1982, p. 37-45.

<sup>143</sup>Le principe d'indiscernabilité des identiques stipule que : si deux entités sont identiques, alors elles possèdent toutes leurs propriétés en commun.

(2)  $\hat{x} [\forall (x = a)] b$ . Mais nous avons :

(3)  $\neg \forall (a = a)$ , et donc :

(4)  $\neg \hat{x} [\forall (x = a)] a$ .

Or par la loi de Leibniz, nous pouvons déduire de (2) et (4) :

(5)  $\neg(a = b)$ . Ce qui contredit l'hypothèse du début, à savoir que l'énoncé d'identité "a = b" avait une valeur de vérité indéterminée. »

Evans ajoute ensuite un opérateur «  $\Delta$  » (« il est déterminé que ») précédant la conclusion (5). De sorte à renforcer (5) par (5') : «  $\Delta \neg(a = b)$  ».

Que dit cet argument ? Il demande si « a » est identique à « b » dans l'hypothèse d'un monde où l'identité peut être indéterminée. Supposons qu'il soit indéterminé que « a » est identique à « b ». Nous savons cependant qu'il est déterminé que « a » est identique à « a ». C'est au moins une évidence, sinon nous ne pourrions pas y référer. Or, si « a » est identique de manière déterminée à lui-même alors il possède une propriété que « b » ne possède pas : celle d'être identique de manière déterminée à « a ». Or, l'identité est régie par la loi de Leibniz (principe d'indiscernabilité des identiques) : si « a » est identique à « b », alors toute propriété de l'un est une propriété de l'autre. Ce qui n'est pas le cas. Donc il est faux que « a » et « b » soient identiques de manière indéterminée, car, ayant une propriété différente, il est déterminé qu'ils ne sont pas identiques. Cet argument montre donc que si nous acceptons la proposition initiale (stipulant qu'il est indéterminé que « a » et « b » soient identiques) il se produit une contradiction. Evans soutient ainsi que l'identité indéterminée est impossible.

Selon l'argument d'Evans le vague ne peut pas être une propriété des objets du réel. Car l'idée qu'un objet puisse être identique à lui-même de manière indéterminée permet une réduction à l'absurde. Il semble donc qu'Evans donne une preuve *a priori* (donc appréciée des logiciens et philosophes) affirmant qu'à partir des propriétés formelles de l'identité il est possible de conclure quelque chose sur l'ontologie des objets. Néanmoins les choses ne sont pas si simples, car il existe de nombreux doutes quant à ce que prouve le raisonnement d'Evans. Plusieurs critiques et interprétations sont possibles. Par exemple, Evans semble prétendre que toutes les questions concernant les objets vagues sont une question d'identité indéterminée. Pour lui « x » est un objet vague si et seulement s'il y a un objet « y » tel qu'il est indéterminé

que «  $x = y$  ». <sup>144</sup> Mais il reste possible de soutenir que l'existence d'objets vagues n'implique pas le vague de la relation d'identité. <sup>145</sup> Toutefois, d'autres critiques s'ajoute à cette remarque.

## Section 5 : Critiques de l'argument d'Evans

L'argument d'Evans semble montrer qu'il ne peut y avoir d'identités indéterminées (ou vagues). Cependant, Lewis indique qu'en fait Evans tient pour acquis qu'il existe des identités vagues, et que toute preuve du contraire ne peut être correcte. <sup>146</sup> Il est possible de soutenir que l'argument d'Evans ne pose pas problème. Car la preuve d'Evans repose sur l'hypothèse que les termes désignent précisément des objets vagues. Il prétend que des objets identiques de manière indéterminée doivent être désignés par des termes singuliers précis. Ce qui peut être considéré comme une pétition de principe. En effet, Evans s'appuie sur une conception discutable de la référence des termes singuliers, qu'il traite comme des termes authentiquement référentiels (ou comme des « désignateurs rigides »). Selon Tye, il devrait être tout à fait permis d'admettre que les termes singuliers (« a », « b » et « x ») jouxtant les signes d'identité soient eux-même vagues. <sup>147</sup> Dans l'hypothèse d'un réel vague, il est envisageable de s'attendre à ce que les désignateurs soient vagues, voire que les relations elles-mêmes le soient. Ainsi, admettre la possibilité que des termes singuliers puissent être imprécis peut constituer une objection au raisonnement d'Evans. Donc ce dernier est discutable. Ce que l'argument d'Evans tend à prouver c'est davantage qu'il ne peut pas y avoir d'objets vagues sans termes authentiquement vagues. Corollairement, l'argument suggère que montrer que certains prédicats sont authentiquement vagues n'implique pas d'exclure l'hypothèse d'un vague ontologique.

De manière plus générale, chaque étape de cet argument a été mise en question de diverses façons. Certaines critiques mettent en question la validité de l'argument, ou doutent de plusieurs étapes du raisonnement. Par exemple, Joanna Odrowąż-Sypniewska <sup>148</sup> suggère que l'enjeu principal de la validité de l'argument d'Evans est dans l'interprétation correcte des opérateurs « déterminé » et « indéterminé ». En effet, il est possible de prétendre que les

---

<sup>144</sup> Timothy Williamson, *Vagueness*, *op. cit.*, p. 253.

<sup>145</sup> Pour une discussion de ce point, voir : Mark Sainsbury, « What is a vague object ? », *Analysis*, Vol. 49, n° 3, 1989, p. 99-103.

<sup>146</sup> David Lewis, « Vague identity : Evans misunderstood », *Analysis*, vol. 48, n° 3, 1988, p. 128.

<sup>147</sup> Michael Tye, « Vague Objects », *op. cit.*, p. 556.

<sup>148</sup> Joanna Odrowąż-Sypniewska, « Gareth Evans's argument against vague identity », *Logic and Logical Philosophy*, vol. 12, 2003, p. 317-339.

opérateurs «  $\nabla$  » et «  $\Delta$  » ne peuvent pas être des duels. C'est-à-dire que (5) ne peut pas être renforcé par l'opérateur « déterminé » en (5'), ou que ce renforcement est inefficace. Ainsi, la contradiction entre «  $\nabla (a = b)$  » et «  $\neg(a = b)$  » est mise en doute.

Evans s'appuie également sur des inférences que les logiciens partisans des logiques non-classiques remettent en question. Par exemple, en proposant des règles de déduction alternatives impliquant la loi de Leibniz ou d'autres règles de validité, certains philosophes sont prêts à défendre le vague ontologique comme une sorte de phénomène métaphysique.<sup>149</sup> Peter van Inwagen<sup>150</sup>, soutient qu'il est méthodologiquement engagé de tenter de résoudre le problème du vague et le sorite avec une application résolue de la logique classique. Selon lui, au lieu de chercher des échappatoires, les logiciens devraient accepter les conséquences du phénomène du vague et du sorite. À cette égard, il pense notamment aux défenseurs de l'approche épistémique, comme Williamson. Les partisans des logiques non-classiques rappellent donc que, quoi que nous disions sur la neutralité de la logique classique, l'utilisation de cette dernière pour traiter le vague et les question d'identité relève d'un choix ; et ce choix n'est pas neutre, il est même ontologiquement engagé. Ainsi, malgré le puissant argument d'Evans, la conception ontologique a toujours ses défenseurs. De plus, les discussions sur l'identité indéterminée étant toujours d'actualité, les défenseurs d'un réel non-vague se devront aussi d'adopter une certaine ontologie. Parce que, quelque soit la théorie ontologique défendue, elle devra d'abord résister au passage du problème de la décomposition.

## Section 6 : Le problème de la décomposition

Dans notre quotidien nous avons affaire à des expériences avec lesquelles nous interagissons et à partir desquelles nous pensons. Nous observons par exemple des « pommes », des « chaises », des « nuages » ou des « maisons ». Mais il s'agit maintenant de savoir si tous ces objets existent réellement, s'ils correspondent vraiment à ce que nous entendons par « objet » au sens ontologique. C'est-à-dire qu'il faut savoir si ces objets sont des tous objectifs. De ce point de vue, un conflit entre l'enquête ontologique et l'évidence quotidienne est-il possible ? Un argument de Peter Unger montre que les évidences ne vont pas toujours de soi lorsqu'une enquête ontologique est menée à leur propos.

---

<sup>149</sup>Cf. par exemple : Terence Parsons, *Indeterminate Identity, Metaphysics and Semantics*, op. cit., chap. 5.

<sup>150</sup>Peter Van Inwagen, « Indeterminacy and Vagueness : Logic and Metaphysics », *European Journal for Philosophy of Religion*, vol. 1, n° 2, 2009, p. 1-19.

Dans son article « I do not exist »<sup>151</sup>, Unger propose d'appliquer un raisonnement sorite de décomposition aux objets dénotés par les prédicats observationnels. Il est communément admis, et considéré comme un truisme, que pour qu'un terme s'applique à un objet il faut qu'il existe dans le réel un certain assemblage fini de matière qui compose cet objet. Par exemple, le prédicat « table » s'applique à l'assemblage d'atomes qui compose la table. Supposons maintenant une table possédant un milliard d'atomes (peu importe le nombre). Si la table perd un seul atome, ce sera toujours une table. Elle aura seulement un milliard moins un atome. Si elle en perd deux, elle sera toujours une table. Elle aura seulement deux atomes de moins. Ainsi l'objet « table » tolère que nous lui enlevions un atome. Autrement dit, l'objet en question ne cessera pas d'exister s'il perd un atome. Toutefois, si nous répétons l'opération jusqu'à ce que la table perde tous ses atomes, la table sera un objet sans atome. Il y a donc une contradiction. Car à l'objet « table » doit correspondre un ensemble fini d'atomes. Selon le sens commun, l'assemblage d'atomes en question aurait dû cesser d'être une table bien avant sa décomposition complète. Par conséquent, la question qui se pose est : quand est-ce que l'assemblage d'atomes en question cesse d'être une table ? Autrement dit, étant donné que l'existence de la table est reconnue, quand la table cesse-t-elle d'exister ? Où se situe la frontière entre un assemblage d'atomes constituant une table et un assemblage d'atomes ne constituant pas une table ? Il ne semble pas y avoir de frontière nette et décisive susceptible de déterminer la limite entre les propositions vraies et les propositions fausses sur l'état « table » de l'assemblage d'atomes. Donc le même problème se pose que pour les prédicats vagues. Sauf qu'ici, le problème concerne le statut même de l'existence d'un objet. Le vague intervient car il semble qu'il n'y ait pas de réponse à la question de savoir à partir de combien d'atomes soustraits à l'objet ce dernier cesse d'être une table, pourtant il est nécessaire qu'il y ait une réponse à cette question si la table existe. Ainsi, Unger applique un raisonnement soritique aux prédicats observationnels dénotant des objets concrets. Si nous acceptons l'évidence qu'il existe une table, nous nous heurtons à la difficulté du sorite. Nous ne comprenons pas comment soutenir qu'il existe un *objet* au sens ontologique du terme qui soit une table.<sup>152</sup>

Bien que différent du problème du grand nombre, le problème de la décomposition semble lui aussi suggérer une indétermination de l'identité, voire une indétermination de l'existence des objets. Il suggère aussi la question traditionnelle de l'identité temporelle, c'est-à-dire le problème de la conservation de l'identité d'un instant  $t$  à un instant  $t'$ . Comment un objet peut-il survivre au changement ? Combien de changements peut-il subir sans être détruit ?

---

<sup>151</sup>Peter Unger, « I do not exist », *Perception and Identity*, art. cité, p. 235-251.

<sup>152</sup>Peter Unger, « I do not exist », *Perception and Identity*, art. cité, p. 236-237.

« Si les objets peuvent avoir des frontières spatiales floues, alors ils peuvent sûrement aussi avoir des frontières temporelles, modales ou méréologiques floues. »<sup>153</sup> Il est en effet permis d'étendre de telles problématiques à n'importe quelle notion faisant appel au concept de partie, qu'il s'agisse de parties temporelles ou méréologiques. Ainsi, certains objets seraient vagues parce qu'ils auraient vaguement leurs parties. Le raisonnement d'Unger nous montre que pour de nombreux objets les conditions d'identité sont mal définies. L'identité ne semble plus absolue, mais relative ou indéterminée. Le bateau de Thésée reconstruit planche par planche est-il identique au bateau original ? Renaud à ses vingt-trois ans est-il le même qu'à ses soixante-quatre ans ? Qu'est-ce qui fait que nous restons toujours la même personne ? Les questionnements de ce type posent de tels problèmes conceptuels qu'il semble impossible de les traiter sans considérations d'ordre ontologique. Autrement dit, répondre à la question de l'identité des objets (relativement aux termes qui les désignent) nécessite de s'engager ontologiquement.

Il est assez clair que soutenir la possibilité de l'identité indéterminée ou l'existence d'objets vagues revient à s'engager ontologiquement. Bien que nous pourrions répondre que considérer par défaut le réel comme non-vague c'est aussi s'engager. Mais l'argument d'Unger exige aussi de ceux qui soutiennent l'impossibilité de l'identité indéterminée et du réel vague de s'engager ontologiquement, car ils doivent expliquer le phénomène de la composition. C'est-à-dire expliquer le fait apparent (ou l'évidence) qu'il semble y avoir des tous. Le problème de la décomposition semble nous suggérer d'accepter le vague ontologique. Ainsi, le monde lui-même peut être vague, et les objets (ou seulement certaines classes d'objets) soumis à la décomposition n'ont pas de frontières précises. En ce sens, il n'y a pas de réponse au problème de la décomposition car les objets n'ont pas de frontières précises. Malgré tout, nous l'avons vu, un défenseur de la conception ontologique qui persisterait à soutenir que certains désignateurs sont rigides ne pourra pas ignorer l'argument d'Evans, et il devra traiter d'une manière ou d'une autre la contradiction qu'engendre la loi de Leibniz. Quant à ceux qui soutiendraient que tous les termes sont vagues, leur position par rapport à l'argument d'Evans semble moins inconfortable. Notamment parce que, s'ils acceptent la composition vague, il semble aussi qu'ils acceptent certaines relations vagues, comme celle de l'identité indéterminée.<sup>154</sup>

---

<sup>153</sup>Timothy Williamson, *Vagueness, op. cit.*, p. 256.

<sup>154</sup>Pour une critique de cette idée Cf. Trenton Merricks, « Composition and vagueness », *Mind*, vol. 114, n° 455, 2005, p. 615-637.



Cependant, nous le verrons, il est possible de proposer des alternatives au réel vague en tirant une conclusion différente du problème de la décomposition. L'une d'entre elle peut consister à soutenir qu'aucun objet composé n'existe au sens ontologique du terme. Autrement dit, il n'y a aucun objet qui soit un tout composé de parties. Cette position générale est une forme d'« éliminativisme ». Nous le verrons, il y a plusieurs théories ontologiques éliminativistes (comme le « nihilisme ontologique »), c'est-à-dire des ontologies qui nient l'existence des (ou de certains) objets ordinaires. Comme le suggère le titre de son article : « I do not exist », c'est la position que soutenait Unger lors de sa rédaction. Ainsi, pour ce dernier, la table n'existe pas et n'a jamais existé. « Je suggère que nous avons réduit à l'absurde l'hypothèse selon laquelle la table en question existe, ou n'a jamais existé. Dans la mesure où cet argument peut être très largement généralisé, nous devons conclure qu'à proprement parler il n'existe pas d'objets tels que les tables. »<sup>155</sup>

Le problème de la décomposition montre que, en plus de pouvoir parler de prédicats vagues, de termes observationnels vagues et (selon certains) d'identité vague, nous pouvons apparemment parler de composition vague. Ainsi, il est possible de reposer la question de l'« objet vague » et de l'indétermination de l'existence. Mais, nous le verrons, des théories ontologiques alternatives sont possibles. Le problème posé par l'argument d'Unger nous contraint à avoir une discussion ontologique et méréologique plus large, de manière à interroger les limites de certaines théories de la composition. Toutefois, il convient d'abord d'étudier les conséquences du problème de la décomposition sur l'« ontologie du sens commun ». D'une part, afin de s'assurer que cette ontologie est limitée et problématique dans le cas du vague. D'autre part, afin de déceler les contraintes générales qui se posent pour les théories de la composition, en particulier celles se présentant comme une alternative au réel vague.

---

<sup>155</sup>Peter Unger, « I do not exist », *Perception and Identity*, art. cité, p. 237.

## Chapitre IV : Composition et ontologie du vague

### Section 1 : La composition restreinte

Le problème de la décomposition questionne l'existence des objets ordinaires. Les objets ordinaires sont des entités matérielles, composées et tridimensionnelles.<sup>156</sup> Elles peuvent être considérées comme des tous méréologiques. C'est en effet ce qui semble être le cas des objets ordinaires. Les objets ordinaires sont des objets appartenant à des types (ou classes) que, sur la base de nos expériences perceptuelles, nous avons naturellement tendance à considérer comme ayant des instances particulières. Par exemple, nous sommes naturellement enclins à juger qu'il y a une table, une montagne, une pastèque, et un organisme (*etc.*). Il semble aussi que pour chacun de ces objets il puisse y avoir d'autres objets qui les constituent ; respectivement : des pieds, des rochers, des graines et des bras. Quotidiennement, et selon les contextes, il nous est nécessaire de porter certains jugements sur les objets que nous observons et avec lesquels nous sommes susceptibles d'interagir. De manière générale, ces jugements ont l'air corrects, et, excepté peut-être dans certains débats ontologiques, les objets de nos jugements sont presque toujours considérés comme étant des objets authentiques. C'est-à-dire des objets ayant une existence indépendante des esprits qui les pensent ; par « esprit » nous entendons de manière générale les processus mentaux, et les facultés mentales et perceptives. La façon commune de sélectionner certains agrégats de matière pour en distinguer des objets peut être appelée « ontologie du sens commun », ou « ontologie intuitive ». L'intuition suggère que parfois des composites méréologiques existent, mais aussi que parfois ils n'existent pas.

---

<sup>156</sup>Guillaume Bucchioni, « L'ontologie des objets matériels : l'éliminativisme, le nihilisme et l'ontologie du stuff », Aix en Provence, SEMa, <http://semaihp.blogspot.fr/>, 2013, p. 2.

Par exemple, il semble que ce qui peut être appelé « la Lune » et ce qui peut être appelé « Jupiter » existent mais ne forment pas d'objet en commun. Autrement dit, bien que nous puissions dire que la Lune et Jupiter sont des parties de l'Univers, elles ne semblent pas être les deux seules composantes d'un seul et même objet.<sup>157</sup> Il semble que rien de suffisamment pertinent ne les relie pour qu'elles constituent une seule et même entité. Mais, prises isolément, la Lune et Jupiter sont respectivement considérées comme des tous composés de parties (des particules de matière de différents types). L'ontologie du sens commun accepte donc qu'il y a des cas où  $n$  entités composent une entité  $T$  (un tout), et des cas où  $n$  entités ne composent rien. Cette manière de considérer les cas de composition peut être appelé la « composition restreinte ».<sup>158</sup> Elle est restreinte parce qu'elle limite les cas de composition selon certains critères.

Peter van Inwagen questionne ces critères.<sup>159</sup> Selon lui les engagements sur l'existence d'une composition ne sont pas neutres. Pour montrer cela il propose une simple expérience de pensée. Supposons un monde  $M1$  qui ne contient que deux entités simples :  $e1$  et  $e2$ , l'une jouxtant l'autre. Supposons ensuite une personne qui croit que  $e1$  et  $e2$  compose quelque chose, et une autre personne qui croit que  $e1$  et  $e2$  ne composent rien. Considérons cette différence, et demandons : combien d'objets l'une et l'autre personne croient qu'il y a dans  $M1$  ? La réponse semble être que la première personne croit qu'il y a trois objets, et que la seconde personne croit qu'il y en a seulement deux. Mais dans ce cas, comment un engagement à l'existence d'une composition peut-il être ontologiquement innocent ? Car le monde ne va pas s'adapter à leurs croyances. Il semble qu'il doive y avoir soit deux objets, soit trois. Cette argument peut être utilisé pour montrer que les cas de composition peuvent être arbitraires.<sup>160</sup> Il montre que les cas de composition n'ont pas l'air de toujours se faire tout seuls. La structure du monde physique est (généralement) considérée comme étant quelque chose de totalement indépendant de notre esprit. Pourtant, Van Inwagen suggère ici qu'il semble que certains objets puissent être des créations, qu'ils puissent être des objets conventionnels produits par des décisions humaines.<sup>161</sup>

---

<sup>157</sup>Notons toutefois que la culture, le langage et certains traits biologiques influencent probablement la manière de composer certaines entités.

<sup>158</sup>Guillaume Buchioni, « L'ontologie des objets matériels : l'éliminativisme, le nihilisme et l'ontologie du stuff », art. cité, p. 12-13.

<sup>159</sup>Peter van Inwagen, « Composition as Identity », *Philosophical Perspectives*, vol. 8, Atascadero, Ridgeview Publishing Company, 1994, p. 207-220.

<sup>160</sup>Pour une critique de l'arbitraire de la composition, voir : Eli Hirsch, *The Concept of Identity*, Oxford, Oxford University Press, 1982, p. 32.

<sup>161</sup>Peter van Inwagen, « Composition as Identity », art. cité, p. 213.

La composition restreinte affirme que parfois des objets composés existent, et que parfois ils n'existent pas. En affirmant que certains objets composés existent, ce type de théorie de la composition affirme aussi que chacun de ses cas de composition forment une sorte d'identité. L'ontologie du sens commun soutient qu'il y a une relation particulièrement intime entre un tout et ses parties, voire même que ce dernier n'est rien de plus que ses parties. En ce sens, cette ontologie semble affirmer que la relation de composition est strictement identique à la relation d'identité. C'est-à-dire que les parties d'un ensemble (une collection de composants) sont strictement identiques à l'ensemble lui-même.<sup>162</sup> Ainsi, l'ontologie du sens commun suggère que la composition implique l'identité. Lewis critique la théorie ontologique de la composition restreinte.<sup>163</sup> Selon lui, cette dernière ne peut pas soutenir la thèse de la composition comme identité stricte, car cette thèse ne respect pas la loi classique d'identité. Classiquement, la relation d'identité stipule qu'un objet unique peut seulement être identique à un objet unique (comme : « Henri Beyle = Stendhal »).<sup>164</sup> Il est possible d'adopter un langage qui permet la formation de termes pluriels, ce qui permet de définir une relation d'identité plurielle pouvant s'appliquer également à des pluralités d'objets. Mais la thèse de la composition comme identité soutient qu'il peut y avoir de vrais énoncés d'identité hybrides. C'est-à-dire des énoncés qui mettent en relation des pluralités et des objets uniques. Par exemple, il peut y avoir des énoncés tels que « les arbres = la forêt ». La composition comme identité soutiendra que cet énoncé est bien formé et qu'il exprime une identité stricte. Toutefois, il se pose alors un problème sémantique, car il est question de fournir des conditions de vérité cohérentes pour les déclarations d'identité hybrides. De manière classique, donner les condition de vérité pour la relation d'identité consiste à dire qu'un énoncé d'identité de la forme « a = b » est vrai si et seulement si « a » et « b » ont les mêmes référents. Or, dans le cas des énoncés d'identité hybrides il n'y a pas de référent unique pour un terme pluriel. Ainsi, « les arbres = la forêt » devrait être vrai seulement si la forêt est identique à un seul des arbres, ce qui n'est évidemment pas le cas selon la composition restreinte. Donc, pour cette dernière, la relation d'identité n'est pas classique. Cela pose alors un autre problème. En effet, si la relation d'identité n'est pas classique, alors il semble que la composition restreinte doive nier les principes d'indiscernabilité des identiques et d'identité des indiscernables<sup>165</sup>. Pourtant, ces principes sont communément considérés comme étant au fondement de la compréhension de

---

<sup>162</sup>David Lewis, *Parts of Classes*, Oxford, Blackwell, 1991, p. 81-83.

<sup>163</sup>*Ibid.*, p. 81-87.

<sup>164</sup>*Ibid.*, p. 82-83.

<sup>165</sup>Le principe d'identité des indiscernables stipule que : si deux entités possèdent les mêmes propriétés, alors elles sont identiques.

l'identité et de la distinction. Une théorie de la composition restreinte soutenant la composition comme identité est donc problématique, car elle a le défaut de devoir expliquer comment un énoncé d'identité hybride peut réellement exprimer une relation d'identité.<sup>166</sup> La composition comme identité est donc une affirmation logiquement révisionniste.

L'ontologie du sens commun affirme l'existence des objets ordinaires. Mais elle pose un problème d'identité supplémentaire. Car elle admet que l'identité des objets ordinaires peut survivre à la perte de certaines de leurs parties. Le fait est que ces objets changent constamment, du fait de leurs interaction avec le reste du monde ils perdent ou gagnent des parties (ou des propriétés) à chaque seconde. Le problème de la décomposition montre à quel point la tolérance au changement implique un problème d'identité des objets, car à partir de cette tolérance un raisonnement soritique peut être appliqué sur ces derniers. Ainsi, les objets ordinaires ont un problème similaire aux termes vagues. Le problème d'Unger est un cas de décomposition des objets ordinaires, en cela il est comparable à un sorite de décomposition. Mais un raisonnement inverse est possible. Ce serait alors un problème de composition. En effet, pour les théories soutenant une composition restreinte, la question se pose de savoir à partir de quand une multitude d'entités forme un objet particulier. Dans le cas de la décomposition, un défenseur de la composition restreinte pourrait répondre qu'il faut distinguer le changement accidentel du changement substantiel. Un changement accidentel peut être défini comme un changement ne causant pas la création ou la destruction d'une entité. Au contraire, un changement substantiel est un changement causant la création ou la destruction d'une entité. Le terme de substance est donc ce qui garantit les conditions d'identité de l'entité qu'il désigne. Par exemple, un humain qui perd un de ses doigts est un changement accidentel, car (si les hôpitaux ont assez d'effectifs) l'humain en question ne va pas cesser d'exister après la perte de son doigt. En revanche, s'il perd sa tête il va « cesser d'exister », au sens où il sera décédé.<sup>167</sup> Toutefois, cette distinction entre changement accidentel et changement substantiel est critiquable. La définition de « substance » peut être sujette à discussion, et ce qui caractérise la substance peut aussi être douteux.<sup>168</sup> Quoi qu'il en soit de ce dernier point, la tolérance au changement des cas restreints de composition montre que ces cas sont problématiques, dans la mesure où elle met en évidence

---

<sup>166</sup>Pour une discussion sur ce problème, voir : Megan B. Wallace, « Composition as Identity : Part 1 », *Philosophy Compass*, vol. 6, n° 11, 2011, p. 804-816.

<sup>167</sup>Guillaume Bucchioni, « L'ontologie des objets matériels : l'éliminativisme, le nihilisme et l'ontologie du stuff », art. cité, p. 2-3.

<sup>168</sup>Pour une discussion sur la distinction entre changement accidentel et substantiel, voir : Arda Denkel, « Theon's Tale : Does a Cambridge Change Result in a Substantial Change », *Analysis*, vol. 55, n° 3, 1995, p. 166-170.

le fait que le passage d'un cas de non-composition à un cas de composition (ou inversement) se trouve quelque part dans d'une série soritique.

## Section 2 : L'argument du vague

La composition restreinte est une théorie ontologique « intuitive ». Ainsi, nous pouvons dire qu'elle soutient au moins deux thèses : (1) il existe certaines entités composées (c'est-à-dire des objets possédant des parties), et (2) certaines entités ne composent rien en commun. Ces thèses semblent tout à fait évidentes, et leur utilité pratique dans la vie quotidienne est probablement l'une des choses les mieux éprouvées. Bien que le fait qu'il n'y ait pas de façon univoque de composer des objets puisse être un argument pour mettre en doute l'ontologie du sens commun (une possible théorie de la composition restreinte), nous pouvons considérer que ce seul argument ne suffit pas à disqualifier toute théorie de la composition restreinte. Néanmoins, si une théorie de la composition soutient qu'il existe certains objets composant quelque chose et certains objets ne composant rien du tout, alors la principale menace sur cette théorie est l'« argument du vague ». Cet argument peut notamment être mis en évidence par les deux problèmes que pose Unger : le problème du grand nombre et le problème de la décomposition. Le premier montre qu'un seul et même terme peut référer à une multitude de compositions (donc d'identités) différentes. Le second montre que la frontière entre la composition et la non-composition des objets ordinaires se trouve dans une série soritique. Ainsi, les deux problèmes suggèrent (entre autres choses) que l'identité propre à certaines entités peut être vague, ou indéterminée.

David Lewis<sup>169</sup> et Theodore Sider<sup>170</sup> mettent en évidence cette limite aux théories de la composition restreinte par un argument que nous pouvons appeler l'« argument du vague ». Selon eux, si la composition est restreinte, alors la composition est parfois vague. Pour Lewis :

« [La] composition ne peut être restreinte selon nos intuitions. [...] Le problème de la composition restreinte est le suivant. Il est vague de savoir si une classe donnée satisfait nos désirs intuitifs de composition. Chaque souhait pris isolément est vague, et nous obtenons encore plus de flou en les échangeant les uns et les autres. Pour restreindre la composition conformément à nos intuitions, il faudrait une restriction vague. Il ne s'agit pas de dire que quelque part nous avons juste assez de

---

<sup>169</sup>David Lewis, *On the plurality of worlds*, Oxford, Blackwell, 1986, p. 212-213.

<sup>170</sup>Theodore Sider, *Four-Dimensionalism : An Ontology of Persistence and Time*, Oxford University Press, 2001, p. 127-128.

contraste avec l'environnement, juste assez de cohésion, pour franchir un seuil et permettre à la composition d'avoir lieu, mais que si la classe de candidats avait été juste un peu moindre, alors elle serait restée sans somme. Mais si la composition obéit à une vague restriction, alors il doit parfois s'agir d'une vague question de savoir si la composition a lieu ou non. »<sup>171</sup>

De la même manière, Sider soutient que si la composition est restreinte, alors la composition est parfois vague.<sup>172</sup><sup>173</sup> De plus, Lewis et Sider ajoutent que s'il est parfois vague de savoir si la composition a lieu, alors l'existence peut être vague. Autrement dit, si la composition est restreinte, alors la composition est parfois vague, de telle sorte que l'existence d'un objet composé est vague. « Supposons qu'il soit vague que "a", "b" et "c" composent quelque chose ; supposons qu'il soit vague qu'ils aient une "somme". Mais alors, il semble qu'il soit vague que cette somme existe. »<sup>174</sup> Lewis ajoute qu'une existence vague est impossible, en affirmant que toute imprécision est propre au langage. Selon lui les idiomes de la quantification, les opérateurs logiques et la signification du terme « existe » ne sont pas vagues. Ainsi, une composition restreinte a un résultat impossible. De la même manière, Sider soutient que tout vague est dû au langage, et que les expressions comme « il y a » et « existe » ne sont pas vagues et ne peuvent pas l'être.<sup>175</sup> Ainsi, nous pouvons dire que Lewis et Sider défendent le même argument contre la composition restreinte : l'argument du vague. Il peut s'énoncer de cette manière :

- (1) Si la composition est restreinte, alors la composition est parfois vague.
- (2) Si la composition est parfois vague, alors il est parfois vague de savoir si quelque chose existe.
- (3) S'il est parfois vague que quelque chose existe, alors « existe » est vague.
- (4) « Existe » n'est pas vague.

Par conséquent :

- (C) La composition n'est pas restreinte.

---

<sup>171</sup>David Lewis, *On the plurality of worlds*, *op. cit.*, p. 211-212.

<sup>172</sup>Theodore Sider, *Four-Dimensionalism : An Ontology of Persistence and Time*, *op. cit.*, p. 127-128.

<sup>173</sup>Pour une discussion de principe, voir : Trenton Merricks, « Composition and vagueness », *Mind*, vol. 114, n° 455, 2005, p. 615-637.

<sup>174</sup>David Lewis, *On the plurality of worlds*, *op. cit.*, p. 212-213.

<sup>175</sup>Theodore Sider, *Four-Dimensionalism : An Ontology of Persistence and Time*, *op. cit.*, p. 127-128.

Par cet forte affirmation, Sider et Lewis sont les principaux défenseurs de l'argument du vague.<sup>176</sup>

L'argument du vague semble montrer que, bien qu'il semble naturel de supposer que des objets composent parfois un autre objet et parfois non, un défenseur d'un réel non-vague ne peut adopter une théorie de la composition restreinte. Car toute composition se construit par rapport à un certain continuum. Pour tout cas de composition il est donc possible de lui appliquer un raisonnement soritique. Ainsi, une série soritique pour la composition est une série de cas allant d'un cas où la composition ne se produit pas à un cas où la composition se produit. Dans cette série les cas adjacents sont extrêmement similaires, et cela sous tous les aspects que nous pourrions normalement considérer comme pertinents pour savoir s'il y a composition (comme les relations spatiales ou causales entre les objets en question). Pourtant, pour qu'il y ait composition, toute série soritique doit contenir une certaine transition entre une composition qui ne se produit pas et une composition qui se produit. Ainsi, il devrait y avoir un fait déterminant à la question de savoir le moment exact où cette transition se produit. Toutefois, l'argument du vague soutient que cette hypothèse naturelle est fautive, car il ne peut y avoir de frontière nette dans une série soritique. De plus, il ne peut pas y avoir de cas limite de composition, car la composition (et l'identité) ne peut être vague (et indéterminée). Par conséquent, soit chaque pluralité d'entités compose quelque chose, soit aucune pluralité d'entités ne compose quelque chose.<sup>177</sup> Autrement dit, soit une forme d'universalisme de la composition est correcte, soit une forme de nihilisme de la composition est correcte. Il convient alors d'être en capacité de pouvoir choisir entre les deux.<sup>178</sup>

D'une manière similaire au fait qu'il y a des cas limites pour les termes vagues, il semble ainsi évident que la composition restreinte implique la possibilité des cas limites de composition, et donc du vague ontologique. En ce qui concerne la composition restreinte, les questions relatives au passage d'un cas de non composition à un cas de composition semblent être fortement liées aux questions relatives au nombre d'objets existants. Le vague que suggère ce problème semble donc être davantage problématique que le vague des prédicats, car, bien qu'il soit lié au vague des prédicats, il concerne directement l'ontologie et la question de l'existence des objets ordinaires. Relativement à l'argument du vague, Sider semblent suggérer la possibilité d'une composition sans restriction. En effet, selon Sider :

---

<sup>176</sup>Pour une autre défense de l'argument du vague, voir : Mark Heller, *The Ontology of Physical Objects : Four-Dimensional Hunks of Matter*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 51.

<sup>177</sup>Pour une tentative visant à construire une théorie de la composition restreinte sans existence vague, voir : Williamson, *Modal Logic as Metaphysics*, Oxford, Oxford University Press, 2013.

<sup>178</sup>David Lewis, *On the plurality of worlds*, op. cit., p. 212-213.



« Nous pouvons envisager deux cas possibles, l'un dans lequel la composition se produit et l'autre dans lequel elle ne se produit pas, qui sont reliés par une "série continue de cas" sélectionnés parmi différents mondes possibles, chacun extrêmement similaire au dernier. Comme la composition ne peut jamais être vague, il doit y avoir une coupure nette dans cette série où la composition cesse brusquement de se produire. Mais cela n'est pas plausible. La composition se produit donc toujours. »<sup>179</sup>

Étant donné que les cas de composition et les cas de non composition sont tous les deux situés sur un continuum (une série continue de cas), si la composition est restreinte alors un très grand nombre de composition est possible. Or, si la composition vague est impossible, alors il doit y avoir une frontière nette dans le continuum de composition. Mais pour Sider une telle frontière nette n'est pas crédible. Donc, il conclut que si la composition est restreinte, soutenir que la composition puisse être autre chose que vague n'est pas crédible.<sup>180</sup>

### **Section 3 : La composition vague**

Si la composition se produit dans certains cas mais pas dans d'autres, il convient de donner une explication à cela. Mais, pour une composition restreinte, les différences insignifiantes entre des cas adjacents dans une série soritique ne peuvent pas expliquer de manière plausible pourquoi la composition se produit dans certains cas mais pas dans d'autre.<sup>181</sup> Selon Peter van Inwagen, toute théorie de la composition doit répondre à « la question spéciale de la composition »<sup>182</sup>, que ce soit une théorie de la composition restreinte, un universalisme de la composition, ou un nihilisme de la composition. Cette question peut être formulée de cette manière : quelles sont les conditions nécessaires et suffisantes pour qu'un ensemble  $x$  satisfasse le fait qu'il y ait un objet composé de ces  $x$  ? Une théorie de la composition doit fournir une réponse à cette question, elle doit déterminer les conditions nécessaires et suffisantes à la composition (s'il y en a). Elle doit définir un principe ontologique qui lie des entités entre elles de manière à former une nouvelle entité, c'est-à-dire un tout composé de ses parties propres. Ainsi le raisonnement soritique appliqué aux cas de composition rend nécessaire la construction d'un cadre contraignant les théories de la composition.

---

<sup>179</sup>Theodore Sider, *Four-Dimensionalism : An Ontology of Persistence and Time*, op. cit., p. 122.

<sup>180</sup>Pour une critique de l'argument du vague, voir : Trenton Merricks, « Composition and vagueness », *Mind*, vol. 114, n° 455, 2005, p. 615-637.

<sup>181</sup>Theodore Sider, *Four-Dimensionalism : An Ontology of Persistence and Time*, op. cit., p. 123-124.

<sup>182</sup>Peter Van Inwagen, *Material Beings*, New York, Cornell University Press, 1990, chap. 2.

Nous pouvons appeler « indétermination méréologique » le fait qu'il puisse être indéterminé que certaines parties composent un tout. À ce propos, Van Inwagen accepte l'argument du vague de Lewis et Sider, et il soutient que l'indétermination méréologique implique une composition vague ou une existence vague.<sup>183</sup> Pourtant, Van Inwagen, est un des principaux défenseurs de la composition restreinte. Il soutient donc que le vague ontologique est un fait, et que l'« existence vague » ne peut être expliquée par les arguments de la conception sémantique.<sup>184</sup> Selon lui tous les objets matériels sont soit des particules élémentaires, soit des organismes vivants. Ainsi les seules entités qui existent sont les organismes vivants et les simples ontologiques. Les simples ontologiques peuvent être définies comme étant les entités les plus fondamentales qui existent. Les simples ontologiques ne sont pas des cas de composition. En quelque sorte, ils sont chacun des tous avec une seule partie : eux-mêmes. Donc, ce sont les seuls à pouvoir composer des objets. Toutefois, pour Van Inwagen il existe aussi des organismes. Tout objet matériel composé est constitué de particules élémentaires, et les seuls objets composés de ce type sont les organismes vivants.<sup>185</sup> Une conséquence de cette ontologie est que les objets ordinaires (autres que les organismes) n'existent pas. Si ces objets semblent exister, c'est seulement parce qu'il existe des simples ontologiques disposés de manière spécifique. Par exemple, si le sens commun pense observer une table, c'est seulement parce qu'à ce moment le monde est tel il n'y a que des simples ontologiques disposés à la manière d'une table. Les simples ontologiques sont en fait arrangés de manière plus ou moins stable pendant un certain temps, pour cette raison le sens commun les considère comme un objet composé.

La théorie ontologique de Van Inwagen peut être appelée un « organicisme ». Parce qu'il soutient qu'il existe dans le réel des organismes vivants dont l'identité résiste au changement de leurs parties. À ce propos il affirme que :

« Il n'y a pas de bonne réponse à la question "quand, exactement, [les simples ontologiques ont] commencé à faire partie d'Alice ?" Par conséquent, il y a des moments tels qu'il n'y a pas de bonne réponse à la question de savoir s'ils faisaient partie d'Alice à ces moments-là. Si j'ai raison en ce qui concerne la parentalité et la composition, il n'y a pas moyen de contourner cette question. Être pris dans la vie d'un organisme est, comme être grand, une question de degré, et est en ce sens une condition vague. »<sup>186</sup>

---

<sup>183</sup>*Ibid.*, p. 228.

<sup>184</sup>*Ibid.*, p. 232.

<sup>185</sup>*Ibid.*, chap. 13.

<sup>186</sup>*Ibid.*, p. 217.

Ainsi, selon Van Inwagen les seuls entités composées qui existent sont les organismes. Son principe de composition, c'est-à-dire sa réponse à la question spéciale de la composition, est : « être pris dans la vie d'un organisme ». Par cette réponse il accepte et assume le vague ontologique. La théorie ontologique de Van Inwagen peut donc être considérée comme un exemple de la forme que peut prendre une conception ontologique du vague. Car, bien qu'il soutienne une certaine forme d'éliminativisme en niant l'existence des objets ordinaires, le fait qu'il soutienne qu'un certain type d'existence peut être vague le contraint à accepter un vague ontologique. Ainsi, parce qu'il défend la possibilité de l'identité indéterminée et de l'existence vague, sa position peut être classée comme faisant partie de la conception ontologique du vague.<sup>187</sup>

Il est toutefois possible de critiquer l'organicisme. Il est en effet difficile de comprendre les raisons justifiant l'idée que la composition restreinte concerne seulement les organismes. Le principe de composition « être pris dans la vie d'un organisme » est la relation de pertinence qu'utilise Van Inwagen pour justifier ses compositions. Mais un tel principe peut sembler arbitraire. Pourquoi favoriser la propriété émergente de la « conscience » et pas une autre ? Pourquoi ne pas favoriser la proximité spatiale, la cohésion, l'unité d'action, les relations causales (*etc.*) ?<sup>188</sup> Pourquoi n'en favoriser qu'une seule ? Si des entités composent quelque chose, il est nécessaire que ces entités composent quelque chose si et seulement si des relations pertinentes existent entre elles. Mais pourquoi présupposer qu'il y a une relation de pertinence qui lie les entités ? Supposons que la composition ne soit pas restreinte. Il y a alors deux possibilités : soit la composition est sans aucune restriction, soit il n'y a jamais de composition. Ces deux théories (générales) de la composition ont l'avantage de ne pas avoir besoin de présupposer une relation de pertinence. En fait, elles l'excluent. Ce qui est une des conditions apparemment nécessaires pour qu'elles n'impliquent pas un vague ontologique. Ainsi, selon Lewis :

« Aucune restriction en matière de composition ne peut être vague. Mais si elle n'est pas vague, elle ne peut pas correspondre aux desiderata intuitifs. Ainsi, aucune restriction à la composition ne peut servir les intuitions qui la motivent. La restriction serait donc gratuite. La composition n'est pas limitée. »<sup>189</sup>

---

<sup>187</sup>*Ibid.*, chap. 17.

<sup>188</sup>Theodore Sider, *Four-Dimensionalism : An Ontology of Persistence and Time*, *op. cit.*, p. 123.

<sup>189</sup>David Lewis, *On the plurality of worlds*, Oxford, Blackwell, 1986, p.213.

## Section 4 : Ontologie d'un réel non-vague

Il existe plusieurs types d'ontologies alternatives à la composition restreinte. Par exemple, nous l'avons évoqué, Sider a suggéré que la composition pouvait toujours se produire.<sup>190</sup> Cette thèse peut généralement être appelée l'« universalisme de la composition ». C'est donc une thèse permissiviste, car elle permet la composition d'un très grand nombre d'objets extraordinaires. Selon l'universalisme la composition est illimitée. C'est-à-dire que pour toute entité possible, il existe un objet qui est composé de ces entités. Toutefois, l'universalisme n'est pas contraint de dire ce que sont ces entités. Pour ce type d'ontologie, chaque fois qu'il y a, par exemple, un chat et un livre, ces derniers composent un objet en commun. De plus, la patte et la tête du chat peuvent être les parties d'un objet différent du chat ; une page du livre et une patte du chat peuvent composer un même objet (*etc.*). La composition est donc sans restriction.<sup>191</sup> L'universalisme de la composition ne semble pas touché par le phénomène du vague. Car, dans la mesure où tout assemblage d'entités possible est un cas de composition, aucune entité n'est une partie d'un objet de manière indéterminée.<sup>192</sup>

Une autre réponse radicale à l'argument du vague sont les théories éliminativistes. Ces théories soutiennent qu'au moins une grande partie des objets ordinaires n'existe pas. Donc l'éliminativisme nie que certains objets ordinaires existent. Les objets ordinaires n'existent pas parce que les termes par lesquels nous nous référons à eux ne désignent rien, ils n'ont pas de référents.<sup>193</sup> Plusieurs théories éliminativistes sont possibles.<sup>194</sup> L'une d'entre elles est le nihilisme ontologique. Le nihilisme soutient la thèse selon laquelle les entités ne composent jamais rien. C'est-à-dire que les seuls objets qui existent sont les simples ontologiques (ou « simples »). Ce que nous percevons comme des objets ordinaires sont des objets composés, mais selon le nihilisme ces derniers n'existent pas. Les objets ordinaires ne sont donc rien de plus que des objets conventionnels. Nous l'avons évoqué, les simples ontologiques peuvent être

---

<sup>190</sup>*Ibid.*, p. 122.

<sup>191</sup>Pour une discussion sur le permissivisme, voir : Ernest Sosa, « Existential relativity », *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 23, n° 1, 1999, p. 132-143.

<sup>192</sup>Certains ont toutefois critiqué l'universalisme de la composition, en soutenant par exemple qu'elle est incompatible avec certaines théories plausibles de l'espace. Voir par exemple : Peter Forrest, « From Ontology to Topology in the Theory of Regions », *The Monist*, vol. 79, n° 1, 1996, p. 34-50.

<sup>193</sup>Guillaume Bucchioni, « L'ontologie des objets matériels : l'éliminativisme, le nihilisme et l'ontologie du stuff », art. cité, p. 3.

<sup>194</sup>Pour une discussion de la thèse selon laquelle la composition ne se produit jamais, voir : Gideon Rosen & Cian Dorr, « Composition as a fiction », *The Blackwell Companion to Metaphysics*, Blackwell, Richard Gale, 2002, p. 151-174.

considérés comme des objets extrêmement petits et innombrables. Toutefois, il est difficile de savoir à quoi ces objets peuvent faire référence. Au stade actuel des connaissances en physique des particules, ces simples ontologiques pourraient être les quarks ou les leptons (ou autres). Mais il reste très hypothétique de spéculer sur ce point. Selon les nihilistes, les objets ordinaires sont des arrangements de simples. Pour parler des objets autres que les simples, le nihiliste peut par exemple construire une paraphrase du type : « les simple arrangés à la manière d'un X ». <sup>195</sup> Si nous voyons un chat, il faudra alors dire : « les simples arrangés à la manière d'un chat ». D'un point de vue ontologique le chat en question n'a pas d'existence propre ; c'est seulement un agrégat de simples. Toutefois, cette ontologie peut poser problème. <sup>196</sup> Le nihilisme est limité par rapport au phénomène du vague, car il est possible de soutenir qu'il le réintroduit. La manière de paraphraser les énoncés en disant « arrangés à la manière de » n'est pas fondamentalement différente des termes classiques désignant les objets ordinaires. Donc le même problème peut se poser que pour la composition restreinte, car il est aussi question de savoir à partir de quand des simples sont arrangés à la manière d'un objet. De plus, il est possible qu'un « simple ontologique » soit aussi une entité conventionnelle. <sup>197</sup> Le nihilisme est aussi problématique pour une autre raison, car il semble rendre impossible les propriété émergentes de la matière. Cette objection peut notamment être faite par les anti-réductionnistes ou les défenseurs des propriété émergentes. <sup>198</sup>

Il semble difficile de construire une théorie ontologique compatible avec un réel non-vague, et qui, en même temps, prenne en compte toutes les interactions et tous les phénomènes physiques connus. Toutefois, plusieurs théories ontologiques sont susceptibles de ne pas être soumises au phénomène du vague (bien qu'elles fassent toujours l'objet de discussion). Certaines d'entre elles semblent se placer dans la continuité de l'approche de Quine, selon qui :

« On veut certainement plus d'objets que de simples corps et substances. Nous avons besoin de toutes sortes de parties ou de portions de substances. À défaut d'un point d'arrêt définissable, il est naturel, à ce stade, d'admettre comme objet le contenu matériel de toute portion d'espace-temps, aussi irrégulière, discontinue et hétérogène soit-elle. » <sup>199</sup>

---

<sup>195</sup>Peter Van Inwagen, *Material Beings*, *op. cit.*, chap. 11.

<sup>196</sup>Guillaume Bucchioni, « L'ontologie des objets matériels : l'éliminativisme, le nihilisme et l'ontologie du stuff », art. cité, p. 26-32.

<sup>197</sup>*Ibid.*, p. 31-32.

<sup>198</sup>*Ibid.*, p. 29-31.

<sup>199</sup>Willard V. O. Quine, *Theories and Things*, Harvard, Harvard University Press, 1981, p. 10.

Plusieurs théories sont généralement en cohérence avec l'idée de Quine, qui stipule qu'un objet est un agrégat matériel contenu dans une portion quelconque d'espace-temps. Par exemple, une ontologie de ce type peut être trouvée chez Heller.<sup>200</sup> Ce dernier soutient une théorie sur la nature des objets physiques et sur la relation entre le langage et le monde physique. Selon Heller, les seules entités physiques réellement existantes sont les « hunks », des objets à quatre dimensions s'étendant dans l'espace-temps. Un objet matériel est donc un morceau de matière quadridimensionnel remplissant une portion d'espace-temps. Ainsi, certaines ontologies affirment qu'il existe deux types d'entités : les objets matériels et l'espace-temps. Une théorie de ce type peut être appelée une « ontologie explosive »<sup>201</sup>. Selon elle, toute portion d'espace-temps contient un objet matériel. De plus, tout changement d'un objet, qu'il soit spatial ou temporel, provoque la fin de l'existence de l'objet. Donc tout objet a essentiellement ses frontières spatio-temporelles. Selon Guillaume Bucchioni, ce type d'ontologie échappe au phénomène du vague.<sup>202</sup> Car elle accepte à la fois l'universalisme de la composition et l'essentialisme méréologique. Ainsi, tout changement quel qu'il soit est un changement substantiel. C'est-à-dire que, pour reprendre le problème de la décomposition, si l'objet « table » perd ou gagne un quelconque morceau de matière, alors l'objet « table » n'existe plus. Il y aura alors un autre objet : l'objet « table' ». Ainsi, selon ce type d'ontologie, il existe autant d'objets matériels qu'il y a de régions d'espace-temps.<sup>203</sup>

## Section 5 : Les conceptions et l'ontologie du vague

En tant que défenseur de la conception épistémique, Williamson admet que les cas de composition sont sujets au raisonnement soritique, donc qu'ils évoquent des problématiques similaires au vague des termes. Il accepte notamment le fait que l'argument de la décomposition rend les objets composés problématiques, au sens où ils sont soumis aux raisonnements soritiques. Toutefois, il ne s'engage pas vraiment sur l'ontologique à adopter. Par exemple, aux problèmes que posent les deux raisonnements d'Unger, Williamson admet seulement que le nihilisme ontologique est envisageable, bien qu'une telle possibilité serait désastreuse :

---

<sup>200</sup>Cf. Mark Heller, *The Ontology of Physical Objects : Four-Dimensional Hunks of Matter*, *op. cit.*

<sup>201</sup>Terme d'Ernest Sosa. Cf. Ernest Sosa, « Existential Relativity », *Metaphysics : An Anthology*, In Kim Jaegwon & Korman Daniel Z. ; Oxford, Oxford Wiley-Blackwell., 2012, p. 652-660.

<sup>202</sup>Guillaume Bucchioni, « L'ontologie des objets matériels : l'éliminativisme, le nihilisme et l'ontologie du stuff », art. cité., p. 18-26.

<sup>203</sup>Pour une discussion sur ces théories et sur leur compatibilité avec un réel non-vague, voir : Bucchioni, « L'ontologie des objets matériels : l'éliminativisme, le nihilisme et l'ontologie du stuff », art. cité.

« Les paradoxes sorites semblent montrer que les expressions vagues sont vides ; toute distinction vaguement établie est subvertie. La plupart des philosophies du flou postulent une réalité en contradiction avec cette apparence ; les expressions vagues se voient attribuer des significations auxquelles le raisonnement des sorites n'est pas fidèle. Frege est d'un avis contraire : aucune distinction véritable ne peut être établie vaguement ; comme les expressions vagues n'ont pas de signification propre, il n'y a rien pour que le raisonnement des sorites trahisse leur vide. Le nihilisme est-il tenable ? Est-il convaincant ? S'il n'est pas tenable, il faut espérer qu'il n'est pas contraignant. S'il est défendable, il ne sera convaincant que si aucune alternative ne peut être mise en œuvre, car il s'agit d'une vision désespérée. Presque toutes les expressions de notre langage sont suffisamment vagues pour être sensibles aux sorites, et vraiment vides selon les normes nihilistes. »<sup>204</sup>

Ainsi, Williamson semble admettre que les termes observationnels sont vagues, dans la mesure où les objets auxquels ils font référence sont susceptibles au sorite. En cela il admet que la vision que certains ont du réel est trop simple, même si son approche du vague et la conception épistémique semblent s'appuyer sur des présupposés réalistes. Il semble ainsi sous-entendre que la thèse de la composition restreinte est à réviser.

Faut-il pour autant en conclure que la conception ontologique est à favoriser ? Les défenseurs de la conception ontologique peuvent stipuler qu'accepter un vague ontologique permet de ne pas tomber dans de complexes justifications théoriques contre l'existence de ce vague, et de ce fait de ne pas charger ces dernières de postulats ou de principes supplémentaires. Toutefois, le sophisme du verbalisme peut être reproché à la conception ontologique. C'est-à-dire le fait de confondre les propriétés des mots avec les propriétés du monde physique. De plus, même si des définitions ont été proposées, il est question de savoir ce qu'est un objet vague. Faut-il, par exemple, opposer les objets vagues aux objets précis en admettant qu'ils n'obéissent pas aux mêmes lois logiques ?<sup>205</sup> Par ailleurs, étant donné qu'il ne semble pas pouvoir y avoir d'objet vague sans identité indéterminée, les défenseurs d'un vague ontologique doivent traiter les défis sémantiques et logiques posés par l'indétermination. Ils doivent donc avoir une approche différente de l'identité et de la contradiction ; d'une part, relativement aux principes des identiques et des indiscernables, d'autre part, relativement au phénomène de superposition que semblent impliquer les parties indéterminées des objets vagues. En ce sens, il semble que l'existence d'objets vague puisse suggérer aussi l'existence de relations vagues (quoi que cela veuille dire). La conception ontologique est donc très coûteuse, car en plus de devoir fournir

---

<sup>204</sup>Williamson, *Vagueness*, *op. cit.*, p. 165.

<sup>205</sup>Tye, M., « Vague Objects », art. cité, p. 535-536.

une logique, une ontologie, et des définitions appropriées, elle semble aussi appeler à une révision de nombreux autres aspects philosophiques et logiques.

La conception sémantique soutient que les prédicats vagues ont des extensions indéterminées. Elle est principalement une théorie qui porte sur la nature du langage, elle ne peut donc pas prétendre à nous informer sur la nature de tous les objets du réel et sur leur composition. Un engagement supplémentaire est nécessaire : un engagement ontologique. Le fait que le langage produit des expressions vagues (comme un effet secondaire) n'implique pas nécessairement que le réel est non-vague. Il est possible de continuer à soutenir qu'il existe des objets vagues. Même admettre que le vague est dans le langage contraint à reconnaître une multiplicité d'entités là où nous ne pensions en voir qu'une seule. Toutefois, un défenseur de la conception sémantique peut soutenir que si un objet (un cas de composition) semble vague, alors ce vague est dû au fait que le terme qui désigne cet objet n'est pas sémantiquement univoque, qu'il peut avoir plusieurs extensions possibles. Mais s'il devient question de savoir pourquoi l'extension de ces termes est indéterminée, cette position semble devoir être complétée par un certain engagement concernant le statut des objets désignés par rapport aux termes qui les désignent. Car le problème de la décomposition montre que la composition des objets est aussi soumise au raisonnement soritique. Plusieurs théories ontologiques sont possibles. Pour la plupart, leur point commun est qu'elles dénoncent l'arbitraire de la composition des objets ordinaires. Elles montrent que de nombreux objets n'ont pas d'existence « propre », indépendante des esprits qui les pensent, et que les agrégats de matières sont en fait des objets conventionnels. En ce sens, pour un défenseur de la conception sémantique, le vague peut être un effet de la conventionnalité.

Le fait que l'ontologie du sens commun et, plus généralement, la composition restreinte sont limitées semble clairement établi. Il semble qu'au moins la majorité des cas de composition intuitifs sont vagues. Car la question de savoir si une entité fait partie ou non d'un tout n'admet pas toujours de réponse univoque. Il est en effet difficile de nier l'impact du problème du grand nombre, du problème de la décomposition et de l'argument du vague sur l'ontologie du sens commun. Les deux premiers suggèrent que l'identité peut être indéterminée. Cela ne concerne plus seulement les termes qui désignent les entités, mais les entités désignées. Quant à l'argument du vague, il semble montrer que, parce qu'ils sont vagues, les cas de composition d'une théorie de la composition restreinte impliquent le vague ontologique et l'« existence vague ». Les défenseurs d'un réel non-vague sont donc eux aussi contraints de s'engager ontologiquement. Pas seulement parce qu'ils affirment que le réel est non-vague, mais surtout parce qu'ils



doivent nécessairement répondre aux limites de la composition. Comme en niant l'existence des objets ordinaires, car ces derniers semblent conventionnels.

## **Section 6 : Le phénomène du vague et ses implications sur la thèse réaliste**

Russell soutient qu'il existe un isomorphisme entre structure de la pensée et structure du monde. Cet isomorphisme ne concerne pas le langage naturel, mais il pourrait concerner la logique classique. Dans un langage parfait, chaque proposition atomique devrait correspondre à chaque fait, et une proposition devrait avoir la même forme logique que le fait qu'elle décrit. Mais, le vague d'ordre supérieur montre que la sémantique classique est inadaptée pour traiter le vague. Bien qu'en désaccord avec ce dernier point, Williamson remarque que :

« L'idée de vague dans les choses mêmes a attiré certains et déçu d'autres. L'idée attire, parce qu'elle laisse espérer une relation plutôt directe entre nos mots vagues ordinaires et les faits pour la description desquels nous les utilisons, par exemple entre un énoncé tel que "le sang est rouge", et le fait que la substance sang a la propriété d'être rouge. L'idée déplaît, parce qu'elle semble frapper d'interdit une description complète de tous les faits en termes scientifiques précis. Des penchants métaphysiques opposés sous-tendent le débat qui s'en est suivi. »<sup>206</sup>

En généralisant le phénomène d'indétermination à tout le prédicat, le vague d'ordre supérieur montre que le seul rejet de la bivalence ne suffit pas à expliquer le phénomène du vague. Il semble impossible d'attribuer de manière déterminée la valeur de vérité « vraie » ou bien « fausse » à un énoncé, car la zone d'indétermination n'est pas délimitable. À partir du moment où le vague d'ordre supérieur est accepté par une théorie, il semblerait que le problème sémantique que pose le vague ne puisse être résolu, du fait de l'absence de frontière nette et de la multiplication à l'infini des cas intermédiaires. De plus, si le vague des prédicats observationnels est lui aussi un trait impossible à éliminer, si ces derniers ne réfèrent à aucun objet unique, alors les phrases contenant ces prédicats n'ont peut-être pas non plus de condition de vérité définies. Il ne serait pas possible de savoir si un énoncé est vrai, et sous quelles conditions. Sous cette hypothèse, tout langage qui utiliserait des termes vagues ne produirait aucune assertion vraie au sens « absolu » du terme, c'est-à-dire au sens d'une correspondance parfaite avec la réalité. Cela va dans le sens de la notion épistémologique de vérisimilitude,

---

<sup>206</sup>Williamson, *Vagueness*, *op. cit.*, p. 248-249.

selon laquelle les énoncés scientifiques sont jugés relativement à la correspondance approximative des mesures et des résultats avec les faits étudiés.

Pour Dummett, la logique et la sémantique classique sont associées à la thèse « réaliste ».<sup>207</sup> Il soutient que le vague menace la conception « réaliste » selon laquelle toute phrase a des conditions de vérité définies et obéit au principe de bivalence.<sup>208</sup> Pour lui le réalisme consiste à soutenir que tout énoncé est vrai ou bien faux de manière déterminée. Il existe toujours dans la réalité quelque chose capable de déterminer la valeur de vérité d'un énoncé. Pour le réalisme l'impossibilité de vérifier la vérité d'un énoncé n'est pas une raison suffisante pour affirmer qu'il a une valeur de vérité indéterminée. Dans l'absolu, la réalité est précise. Donc le réalisme est incompatible avec l'idée d'un vague réel. Il semble aussi incompatible avec l'idée d'un vague sémantique, car pour lui le vague est un trait de la connaissance ou des capacités cognitives. Ainsi, le réalisme semble généralement compatible avec la conception épistémique. Il ne semble pas compatible avec la conception sémantique, parce que celle-ci affirme que le vague est un phénomène d'indétermination propre au langage. Cette dernière conception semble être davantage compatible avec une thèse anti-réaliste.

Selon Dummett, l'anti-réalisme (ou « anti-réalisme sémantique ») stipule que le principe de bivalence peut avoir des exceptions, notamment dans le cas des énoncés vagues.<sup>209</sup> L'anti-réalisme refuse d'asserter la bivalence car il soutient une conception de la vérité comme « assertabilité »<sup>210</sup>. C'est-à-dire que dans une théorie : X sert d'instrument pour contribuer au succès de la théorie sans exiger de preuve de l'existence ou de la non-existence de X. Par exemple, la vérité d'un énoncé mathématique consiste seulement en notre capacité à le prouver. Donc un anti-réaliste peut aussi s'opposer au quantificateur existentiel de la logique classique. Ainsi, l'anti-réaliste ne soutient pas que le principe de bivalence est faux, il défend seulement que nous ne pouvons pas savoir s'il est vrai. De plus, cette position implique que l'anti-réalisme ne soutient pas qu'aux énoncés vagues correspondrait des faits ou des objets vagues. Admettre un vague ontologique reviendrait aussi à postuler une correspondance entre des énoncés et une réalité transcendante par rapport à nos moyens de connaissance. Donc, réalisme et anti-réalisme soutiennent tous les deux que le réel n'est pas vague, mais pour des raisons différentes. Pour le réalisme le vague est une illusion liée à l'ignorance car la réalité ne peut être vague. Pour l'anti-

---

<sup>207</sup>Michael Dummett, *The Interpretation of Frege's Philosophy*, Duckworth, London, 1981, p. 440.

<sup>208</sup>Michael Dummett, *Truth and Other Enigmas*, Harvard, Harvard University Press, 1978, p. 145-165.

<sup>209</sup>*Ibid.*, p. 145-165.

<sup>210</sup>Cf. John Dewey, *Logic : The Theory of Inquiry*, New York, Henry Holt and Compagny, 1938.

réalisme le vague est un trait de la connaissance car il ne peut pas être le trait d'autre chose, parce qu'aucune réalité transcendante à la connaissance n'existe.<sup>211</sup>

Par l'intermédiaire du vague d'ordre supérieur et du sorite, le phénomène du vague montre que certains énoncés peuvent avoir une valeur de vérité indéterminée. Mais aussi, l'application d'un raisonnement soritique aux objets ordinaires montre que ces derniers, relativement aux termes qui les désignent, ont aussi des cas limites. Il semble alors que les cas de composition intuitifs sont vagues. Malgré les arguments des différentes conceptions, il reste difficile de clore le débat opposant les conceptions soutenant un réel vague ou bien non-vague. Toutefois, le problème du vague montre que l'ontologie du sens commun est une ontologie probablement inadaptée au réel tel qu'il est. Dummett en conclut :

« L'image de la réalité en tant que masse amorphe, non encore articulée en objets discrets, s'avère donc correcte, pour autant que nous en fassions bon usage [...]. Une telle image corrige la conception naïve [...] [qui] suppose que le monde se présente à nous déjà disséqué en objets discrets, que nous savons reconnaître quand nous les rencontrons à nouveau, avant même que nous ayons acquis une quelconque maîtrise du langage. »<sup>212</sup>

Étant donné notre configuration cognitive, nous semblons être contraints de diviser le monde en une multitude d'objets. Ainsi, nos catégories pourraient simplement refléter la réalité pour nous, en tant qu'observateurs. Si notre constitution cognitive nous contraint à penser le monde en termes d'objets, il sera certainement difficile de s'en extraire. D'autre part, dans l'hypothèse d'un réel vague, si cette même constitution cognitive nous contraint à penser le monde seulement en des termes de bivalence, alors donner une ontologie de ce réel s'avéra d'autant plus difficile.

« Si nous pensons que certaines questions ne vont jamais être établies, il nous faudra alors admettre que notre conception de la nature comme absolument réelle n'est que partiellement correcte. Pourtant il nous faudra être gouvernés par elle pratiquement, parce qu'il n'y a rien qui permette de distinguer entre les questions auxquelles nous ne pouvons pas répondre de celles auxquelles nous pouvons répondre, en sorte que la recherche devra se poursuivre comme si toutes étaient des questions auxquelles nous pouvons répondre. »<sup>213</sup>

---

<sup>211</sup>Nous reprenons ici une explication de la conception de Dummett par Pascal Engel. Cf. Pascal Engel, *La Norme du vrai*, op. cit., p. 273-274.

<sup>212</sup>Michael Dummett, *Frege : Philosophy of Language*, Cambridge, Harvard University Press, 1973, p. 577.

<sup>213</sup>Charles S. Peirce, *The New Elements of Mathematics*, I-IV, Catherine Eisele, The Hague, Mouton, 1976, p. 43.

## Conclusion

Nous avons montré que le vague pose de nombreux problèmes. De la notion de cas limite qui produit une indétermination sémantique, jusqu'au vague d'ordre supérieur généralisant l'indétermination à toute l'extension du prédicat. Le paradoxe sorite traduit les relations logiques particulières propres aux termes vagues. Malgré les différentes réponses apportées au sorite, il ne semble pas possible de s'extraire totalement du paradoxe. Le défi logique que cela pose devient rapidement un problème philosophique et ontologique. Car il s'agit de savoir où se situe le phénomène du vague et de comprendre ce qui le produit. Nous avons vu que Williamson propose une défense de l'approche épistémique, en soutenant l'idée que le vague est une illusion produite par l'ignorance nécessaire des frontières de l'extension des prédicats. Toutefois, une telle théorie repose sur certains présupposés et fait l'objet de plusieurs critiques, comme celles consistant à dire que l'existence d'une frontière nette n'est qu'un simple postulat. La bivalence ne semble pas adaptée pour traiter le problème sémantique du vague. C'est ce qu'affirme la conception sémantique, qui assume le phénomène d'indétermination sémantique. Toutefois, le vague touche aussi les prédicats observationnels, car ces derniers n'ont pas de référent unique. De plus, Unger montre qu'un raisonnement soritique peut s'appliquer à n'importe quel objet composé. Ainsi, malgré l'argument d'Evans, les notions d'identité indéterminée et d'objet vague sont, pour certains, envisageables. Peu importe la position adoptée, le phénomène du vague impacte quand même l'ontologie, car il met profondément en question l'ontologie du sens commun et la composition restreinte. Toutefois, la conception

ontologique est menacée par l'argument du vague de Lewis et Sider, parce qu'elle doit assumer la notion d'existence vague. En effet, l'existence vague semble impossible à penser. D'autre part, les problèmes liés à la composition contraignent particulièrement les défenseurs d'un réel non-vague à s'engager ontologiquement, davantage qu'ils ne le faisaient déjà. En effet, ils doivent radicalement réviser leur ontologie, et il semble que les options possibles soient toutes radicales ; comme nier qu'il y ait des cas de composition, accepter la composition sans restriction, ou bien accepter qu'il y ait autant d'objets matériels qu'il y a de régions d'espace-temps.

Les problèmes sémantiques et ontologiques que pose le vague constituent une menace pour la thèse réaliste. La conception réaliste suppose que le réel obéit à certaines lois logiques fondamentales, comme la bivalence. Donc elle soutient que le réel n'est pas vague. Toutefois, le vague montre que les énoncés dans lesquels se trouvent des termes vagues ont une valeur de vérité indéterminée, et il montre surtout qu'un raisonnement soritique peut être appliqué aux objets ordinaires. Mais cela n'implique pas qu'il existe des objets vagues. Cela nous informe que, parce que les termes que nous utilisons pour désigner les objets sont tous tolérants, ils peuvent causer de sérieux problèmes d'identité. En ce sens, tous les énoncés sur le réel contiennent une part de vague. L'étude du phénomène du vague ne démontre pas que le monde n'est pas bivalent, mais elle montre que notre langage comporte toujours des lacunes quand il s'agit de désigner des objets ou de leur appliquer des propriétés. Cela ne concerne pas seulement les langages naturels, mais tous les langages dont les termes désignent des cas de composition, précisément parce que ces objets sont susceptibles aux raisonnements soritiques. Ainsi, bien que la position réaliste ne soit pas nécessairement fautive, elle est menacée par les problèmes que posent les termes vagues et les cas de composition désignés par les termes observationnels. Par conséquent, une position anti-réaliste est peut-être à favoriser. Dans la mesure où elle refuse une transcendance de la réalité sur la connaissance, et parce que, pour cette raison, elle n'en conclut pas que parce que notre langage est vague le réel l'est aussi. Autrement dit, elle ne succombe pas au sophisme du verbalisme. Elle ne confond pas les propriétés du langage avec les propriétés des choses. En ce sens, la position anti-réaliste a l'avantage d'avoir moins de présupposés sur la relation entre langage, logique et ontologie. Toutefois, le débat concernant le statut ontologique du vague reste ouvert, car, étant donné que nos exigences et notre configuration cognitive semblent nous contraindre de penser le monde de manière bivalente, la question se pose de savoir si nous serions capables de reconnaître une réalité vague.

Malgré les évidents approfondissements que peut admettre l'ensemble de notre travail, la question de savoir si le réel est vague ou non dépend aussi de connaissances produites dans

les domaines des sciences physiques. Un réel non-vague semble davantage plausible au vu des problèmes logiques, philosophiques et d'intelligibilité que pose la thèse d'un réel vague. Mais c'est à la fois aux philosophes de comprendre et de prendre en compte les théories et les assertions des disciplines scientifiques, et aux scientifiques de proposer de nouveaux éléments susceptibles de servir au débat ontologique.<sup>214</sup> De plus, à défaut d'être totalement résoluble, le débat sur le statut ontologique du vague pourrait être éclairé par une réflexion en philosophie de la logique. Car, concernant le traitement du phénomène, il semble toujours présupposé une certaine conception des relations entre logique et ontologie. Les questions de la neutralité de la logique et du statut de ses vérités peuvent ici se poser.

---

<sup>214</sup>Nous pensons qu'il convient ici d'énoncer et d'assimiler la position de Jacques Bouveresse : « Si, comme le dit Wittgenstein, la difficulté principale en philosophie est de ne pas en dire plus que l'on ne sait (et bien entendu *a fortiori* de ne pas en dire plus que l'on ne croit), on est forcé de constater que la position des philosophes dans le monde contemporain a toutes les chances de devenir de plus en plus inconfortable, parce que ce que l'époque espère et exige d'eux presque comme un dû est, au contraire, constamment qu'ils en disent plus qu'ils en savent et ne se sentent, tout au moins lorsqu'ils font preuve d'un minimum de sérieux et, oserais-je dire, de professionnalisme, autorisé à en dire. » Jacques Bouveresse, *La demande philosophique. Que veut la philosophie et que peut-on vouloir d'elle ?*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1997, p. 16.

## Bibliographie

ARISTOTE, *Métaphysique*, Paris, Vrin, 1991.

BARNES, E., « Ontic Vagueness : A Guide for the Perplexed », *Noûs*, vol. 44, n° 4, 2010, p. 601-627.

BLACK, M., « Vagueness : an Exercise in Logical Analysis », *Philosophy of Science*, vol. 6, n° 4, 1937, p. 427-455.

BLANCHE, R. & DUBUCS, J., *La Logique et son histoire*, Paris, Amand Colin, 1970.

BOUVERESSE, J., *La demande philosophique. Que veut la philosophie et que peut-on vouloir d'elle ?*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1997.

BUCCHIONI, G., « L'ontologie des objets matériels : l'éliminativisme, le nihilisme et l'ontologie du stuff », Aix en Provence, SEMa, 2013, <http://semahp.blogspot.fr/>.

— « Tout intégral et théories de la composition », *Revue Philosophique de Louvain*, vol. 113, n° 4, 2015, p. 679-705.

BUENO, O. & COLYVAN, M., « Just what is vagueness ? », *Ratio*, vol. 25, n° 1, 2012, p. 19-33.

CARGILE, J., « The Sorites Paradox », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 20, 1969, p. 193-202.

DUMMETT, M., *Truth and Other Enigmas*, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1978.  
— *The Interpretation of Frege's Philosophy*, Duckworth, London, 1981.

- ÉGRÉ, P., « Qu'est-ce que le vague ? » (DA n° 1), *Sémantique et épistémologie du vague*, 2011, [http://paulegre.free.fr/Teaching/DECVague2011/cours1\\_2011.pdf](http://paulegre.free.fr/Teaching/DECVague2011/cours1_2011.pdf) (page consultée le 13/12/2019).
- ENGEL, P., *La Norme du vrai*, Paris, Gallimard, 1989.
- « Les concepts vagues sont-ils des concepts sans frontières ? », *Revue internationale de philosophie*, vol. 46, n° 183, 1991, p. 527-538.
- « Les objets vagues le sont-ils vraiment ? », *Cahiers de philosophie de l'Université de Caen*, n° 40-41, Caen, Presses universitaires de Caen, 2003, p. 103-120.
- EVANS, G., « Can There be Vague Objects ? », *Analysis*, vol. 38, n° 208, Oxford, Oxford University Press, 1978, p. 176-177.
- FARA, D. G., « An anti-Epistemicist Consequence of Margin for Error Semantics for Knowledge », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 64, 2002, p. 127-142.
- FIELD, H. H., *Saving Truth from Paradox*, Oxford, Oxford University Press, 2008.
- FINE, K., « Vagueness, Truth and Logic », *Synthese*, vol. 30, n° 1, 1975, p. 265-300.
- « The question of ontology », *Metametaphysics : New Essays on the Foundations of Ontology*, David John Chalmers, David Manley & Ryan Wasserman, Oxford, Oxford University Press, 2009, p. 157-177.
- GARRETT, B., « Vagueness, Identity and the World », *Logique et analyse*, vol. 135, n° 1, 1991, p. 349-358.
- GOGUEN, J. A., « The logic of inexact concepts », *Synthese*, vol. 19, 1969, p. 325-373.
- HAWLEY, K., *How Things Persist*, Oxford, Oxford University Press, 2001.
- HELLER, M., *The Ontology of Physical Objects : Four-Dimensional Hunks of Matter*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- HOFWEBER, T., « Logic and Ontology », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta, été 2020, <https://plato.stanford.edu/archives/sum2020/entries/logic-ontology/> (page consultée le 22/07/2020).
- HYDE, D. & RAFFMAN, D., « Sorites Paradox », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta, été 2018, <https://plato.stanford.edu/archives/sum2018/entries/sorites-paradox/> (page consultée le 10/12/2019).
- IRVINE, A. D., « Gaps, gluts, and paradox », *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 22, n° 1, 1992, p. 273-299.
- KEEFE, R., « Vagueness », *The Structure of Justification*, Robert Audi, Cambridge UP, 1995, p. 392-394.
- LEWIS, D., « Vague identity : Evans misunderstood », *Analysis*, vol. 48, n° 3, 1988, p. 128.



- *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Blackwell, 1986.
- *Parts of Classes*, Oxford, Blackwell, 1991.
- « Many, but Almost One », K. Campbell & L. Reinhardt, *Ontology, Causality, and Mind : Essays on the Philosophy of D. M. Armstrong*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 23-42.
- LUPU, M., « Concepts vagues et catégorisation », *Cahiers de linguistique française*, vol. 7, 2003, p. 291-304.
- MERRICKS, T., *Objects and Persons*, New York, Oxford University Press, 2001.
- « Composition and vagueness », *Mind*, vol. 114, n° 455, 2005, p. 615-637.
- MOESCHLER, J. & REBOUL, A., *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Éditions du Seuil, 1994.
- ODROWAZ-SYPNIEWSKA, J., « Gareth Evans's argument against vague identity », *Logic and Logical Philosophy*, vol. 12, 2003, p. 317-339.
- PARSONS, T., *Indeterminate Identity : Metaphysics and Semantics*, Oxford, Clarendon Press, 2000.
- PEIRCE, C. S., « Vague », *Dictionary of Philosophy and Psychology*, J. M. Baldwin, Londres, Macmillan, 1902.
- *The New Elements of Mathematics*, I-IV, Catherine Eisele, La Hague, Mouton, 1976.
- PRIEST, G., « Inclosures, Vagueness, and Self-Reference », *Notre Dame Journal of Formal Logic*, vol. 51, n° 1, 2010, p. 69-84.
- PUTMAN, H., « The Meaning of "Meaning" », *Language, mind, and knowledge*, Vol. 7, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1975, p. 137-193.
- QUINE, W. V. O., *Le Mot et la chose* (1960), Cambridge, MIT Press, trad. J. Dropp & P. Gochet, Paris, Flammarion, 1977.
- « What price bivalence ? », *Journal of Philosophy*, vol. 78, n° 2, 1981, p. 90-95.
- RAFFMAN, D., *Unruly Words : A Study of Vague Language*, Oxford, Oxford University Press, 2014.
- ROSCH, E. & MERVIS, C. B., « Family Resemblances : Studies in the Internal Structure of Categories », *Cognitive Psychology*, vol. 7, n° 4, 1975, p. 573-605.
- ROSCH, E., « Natural categories », *Cognitive Psychology*, vol. 4, n° 3, 1973, p. 328-350.
- RUSSELL, B., « Vagueness », *Australasian Journal of Philosophy and Psychology*, vol. 1, 1923, p. 84-92.
- SAINSBURY, M., *Paradoxes*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.
- « What is a Vague Object ? », *Analysis*, vol. 49, 1989, p. 99-103.

- SALMON, N. U., « Assertion and incomplete definite descriptions », *Philosophical Studies*, vol. 42, n° 1, 1982, p. 37-45.
- SCHIFFER, S., « The epistemic theory of vagueness », *Philosophical Perspectives*, vol. 13, 1999, p. 481-503.
- SIDER, T., *Four-Dimensionalism : An Ontology of Persistence and Time*, Oxford University Press, 2001, p. 127-128.
- SMITH, N. J. J., *Vagueness and Degrees of Truth*, Oxford, Oxford University Press, 2008.
- SORENSEN, R. A., « Precification by Means of Vague Predicates », *Notre Dame Journal of Formal Logic*, vol. 29, n° 2, 1988, p. 267-275.
- « Vagueness », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, Edward N. Zalta, Summer 2018 Edition, <https://plato.stanford.edu/archives/sum2018/entries/vagueness/> (page consultée le 06/09/2019).
- TARSKI, A., « Le concept de vérité dans les langages formalisés » (1933), tr. G. Kalinowski, *A. Tarski, Logique, sémantique, métamatématiques*, vol. 1, G.-G. Granger éd., Paris, A. Colin, 1972.
- TIERCELIN, C., « Le vague est-il réel ? Sur le réalisme de C. S. Peirce », *Philosophie*, vol. 10, 1986, p. 69-96.
- « Le Vague de l'objet », *Cruzeiro Semiotico*, vol. 14, 1991, p. 29-42.
- « Vagueness and the Unity of Peirce's Realism », *Transactions of the C.S. Peirce Society*, vol. 28, 1992, p. 51-82.
- *La pensée-signe*, « La sémiotique du vague », Chapitre 5, Paris, Collège de France, 2013.
- TYE, M., « Vague Objects », *Mind*, vol. 99, n° 535, 1990, p. 535-557.
- UNGER, P., « I do not exist », dans Ayer A. J., *Perception and Identity*, G. F. MacDonald, Londres, 1976, p. 235-251.
- « There are No Ordinary Things », *Synthese*, vol. 41, 1979, p. 117-154.
- « The Problem of the Many », *Midwest Studies in Philosophy*, Vol. 5, n° 1, 1980, p. 411-467.
- VAN FRAASSEN, B., « Presuppositions, Supervaluations and Free Logic », *The Logical Way of Doing Things*, Karel Lambert, New Haven, Yale University Press, 1969, p. 67-91.
- VAN HEIJENOORT, J., « Frege and vagueness », *Selected Essays*, Bibliopolis, Naples, 1986, p. 94.
- VAN INWAGEN, P., *Material Beings*, New York, Cornell University Press, 1990.
- « Composition as Identity », *Philosophical Perspectives*, vol. 8, Atascadero, Ridgeview Publishing Company, 1994, p. 207-220.

- « Indeterminacy and Vagueness : Logic and Metaphysics », *European Journal for Philosophy of Religion*, vol. 1, n° 2, 2009, p. 1-19.
- VECSEY, Z., « On the epistemic status of borderline cases », *Principia*, vol. 16, n° 1, 2012, p. 179-184.
- WILLIAMSON, T., *Vagueness*, London & New York, Routledge, 1994.
- « Knowledge and Its Limits », *Philosophical Quarterly*, vol. 53, n° 210, 2003, p. 105-116.
- *Modal Logic as Metaphysics*, Oxford, Oxford University Press, 2013.
- WILSON, J. M., « A Determinable-Based Account of Metaphysical Indeterminacy », *Inquiry : An Interdisciplinary Journal of Philosophy*, vol. 56, n° 4, 2013, p. 359-385, 362.
- WRIGHT, C., « The Illusion of Higher-Order Vagueness », *Cuts and Clouds, Vagueness, its Nature and its Logic*, Richard Dietz & Sebastiano Moruzzi, Oxford, Oxford University Press, 2009.
- ZADEH, L. A., « Fuzzy logic and approximate reasoning », *Synthese*, vol. 30, 1975, p. 407-428.

## Résumé

Le vague est un phénomène systématique des langages naturels. Il est commun et fréquent, et il se manifeste dans des mots comme : « grand », « rouge », « tas », « beaucoup » (*etc.*). Ces termes ont des cas limites, car pour certains objets nous ne pouvons plus dire s'ils entrent ou non dans l'extension de ces concepts. Le vague est un défi logique et philosophique. Parce que, pour un énoncé, l'application d'un terme vague à un objet du cas limite produit une apparente indétermination de la valeur de vérité de l'énoncé. Cela mène à l'étude du sorite, un paradoxe résistant qui traduit les relations logiques propres aux termes vagues. Néanmoins, il s'avère aussi que les termes observationnels sont vagues, et qu'il est possible d'appliquer le sorite aux objets eux-mêmes. Ce qui pose un problème d'ordre ontologique. Ainsi, dans ce mémoire nous nous intéressons au statut du phénomène du vague et son rapport à l'ontologie. Nous cherchons à savoir quel est le statut ontologique du vague. Le vague est une illusion liée à l'ignorance ? Est-il un phénomène propre au langage ? Ou existe-t-il des cas d'identité indéterminée et des objets vagues ? Nous présentons différentes conceptions et certains de leurs principaux arguments. Cela dans l'objectif de proposer une étude de l'ontologie du vague. Il s'agit de montrer ce que le phénomène implique dans le domaine de l'ontologie, notamment par rapport à la manière commune que nous avons de concevoir des objets. Nous tentons de voir en quoi cette mise en question nous contraint à réviser radicalement notre conception de l'ontologie.

## Summary

Vagueness is a systematic phenomenon in natural languages. It is common and frequent, and it manifests in words such as: « big », « red », « heap », « many » (*etc.*). These terms have borderline cases, because for some objects we can't say whether or not they fall within the extension of these concepts. The wave is a logical and philosophical challenge. Because, for a statement, the application of a vague term to an object of the borderline case produces an apparent indeterminacy of the truth value of the statement. This leads to the study of sorite, a resistant paradox that reflects the logical relationships inherent in vague terms. Nevertheless, it also turns out that the observational terms are vague, and that it is possible to apply sorite to the objects themselves. This poses an ontological problem. Thus, in this work we are interested in the status of the vagueness phenomenon and its relation to ontology. We seek to know what is the ontological status of the vagueness. Is the vague an illusion linked to ignorance ? Is it a phenomenon specific to language ? Or are there cases of indeterminate identity and vague

objects ? We will present different conceptions and some of their main arguments. This in order to propose a study of the ontology of the vagueness. The aim is to show what the phenomenon implies in the field of ontology, especially in relation to the common way we have of conceiving objects. We will try to see how this questioning forces us to radically revise our conception of the ontology.

MOTS CLÉS : Vague, sorite, ontologie, logique, langage, objet, indétermination, sémantique, composition, réalisme.

KEYWORDS : Vagueness, sorites, ontology, logic, language, object, indeterminacy, semantic, composition, realism.